

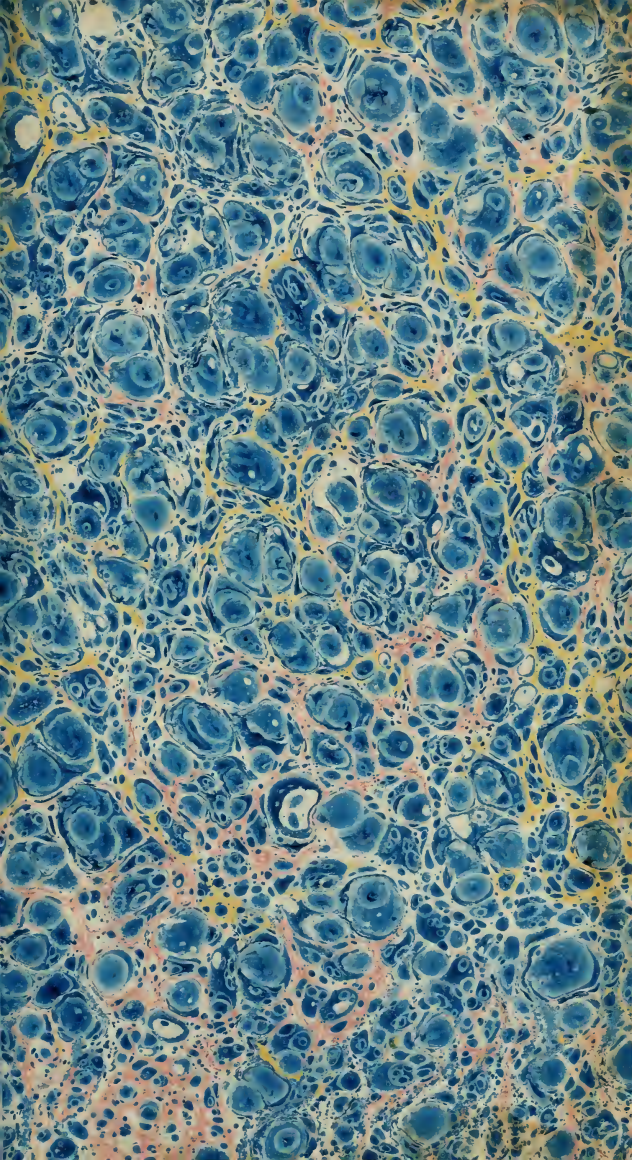




THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

GIFT OF

Tibor Scitovsky





HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE LA
'RÉPUBLIQUE ROMAINE.

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ARRIVÉES DANS LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE;

Par M. l'Abbé DE VERTOT, de l'Académie
royale des Inscriptions et Belles-Lettres, Cen-
seur royal, Secrétaire des Commandemens de
S. A. S. feu Madame la Duchesse d'ORLÉANS,
Administrateur de la Commanderie de
Santeney, et Prieur de Sainte Marie d'Esne.

Nouvelle édition.

TOME TROISIÈME.



A LYON,
Chez TOURNACHON-MOLIN, Libraire.

M. DCCC. V.

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ARRIVÉES DANS LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

LIVRE X.

Marius délivre les Gaules et l'Italie de trois cent mille barbares , connus sous le nom de Teutons et de Cimbres , qui avoient déjà ravagé une grande étendue de pays , et défait plusieurs généraux Romains. Jaloux de la réputation et du crédit de Metellus il songe à le perdre. Il s'unit avec Saturninus et Glaucia , et vient à bout de le faire exiler. Ces deux hommes , les plus scélérats de la république , sont assommés à coups de pierres et de bâtons. Metellus est rappelé. Habi-
leté de Sylla dans le métier de la guerre.

Tome III.

A

2075413

La jalousie qu'en conçoit Marius lui fait regarder Sylla comme son ennemi. Rome se partage entre ces deux guerriers. Prête à se déchirer par une guerre civile , elle se réunit contre des peuples d'Italie , ligués ensemble pour se faire accorder par la force des armes la qualité et les privilèges de citoyens Romains. Sylla préféré à Marius pour aller faire la guerre à Mithridate. Suites funestes de cette préférence. Détails de la guerre civile dont elle fut cause. Mort de Marius.

LE jour du triomphe de Marius , le peuple fit éclater sa joie , non seulement par rapport à l'intérêt public , mais encore par la raison que le consulat de ce plébéien étant son ouvrage , il se regardoit comme auteur de sa victoire et associé à son triomphe. Les tribuns , dans leurs harangues continues , en prenoient lieu d'insulter aux patriciens et à tous les nobles ; ils leur demandoient fièrement quel capitaine et quel général de leur corps étoit comparable à ce plébéien , et s'ils prétendoient encore que la valeur , le courage et la capacité dans le commandement des armées , ne se dussent

trouver que dans la noblesse d'origine. Les patriciens au contraire , pour diminuer la gloire de Marius , publioient que tout l'honneur de cette guerre étoit dû à Metellus qui , après deux grandes victoires , avoit poussé Jugurtha jusqu'à l'extrémité de ses états , et que Marius seroit encore en Afrique , si Sylla , autre patricien , ne s'étoit pas rendu maître de la personne du roi de Numidie. Sylla même , encore plus jaloux de la gloire de Marius que celui-ci ne l'avoit été des conquêtes de Metellus , fit graver sur une pierre l'histoire de cet évènement pour en perpétuer la mémoire. On y voyoit de quelle manière Bocchus lui livroit Jugurtha ; et pour chagriner Marius , il se servit toujours depuis de cette pierre pour cachet : circonstance peu considérable dans l'histoire si elle n'avoit pas donné lieu aux dissensions qui éclatèrent depuis entre ces deux grands hommes , et auxquelles le sénat et le peuple prirent tant de part.

Mais cette concurrence et cet esprit de parti furent suspendus au bruit de l'approche de ces barbares , dont nous venons de parler. Plus de trois cent mille hommes, connus sous le nom

de Teutons et de Cimbres , et sortis de la Chersonnèse Cimbrique , s'étoient unis pour chercher de nouvelles terres , et un climat plus doux et plus tempéré. Ces barbares suivis d'une foule innombrable de vieillards , de femmes et d'enfans , se jetèrent dans les Gaules où ils firent de grands ravages. Les Cimbres taillèrent en pièces l'armée commandée par M. Junius Silanus , et un autre corps qui étoit aux ordres de M. Aurelius Scaurus , lieutenant de Cn. Mallius , alors consul ; et ce consul et Q. Servilius Cepion , peu de jours après , eurent un pareil sort et perdirent dans deux grandes batailles plus de quatre-vingt mille hommes. Ces barbares se séparèrent ensuite ; les Teutons restèrent dans les Gaules d'où ils se dispoient à passer en Italie , et les Cimbres prirent la route de l'Allemagne pour s'y rendre de leur côté. Tant de pertes , le nombre et la férocité de ces barbares , épouvantèrent les Romains. L'envie disparut ; les deux partis qui partageoient Rome se réunirent ; tout le monde comme de concert chargea Marius du soin de cette guerre. On lui décerna de suite un second et un troisième consulat (*An de Rome 650.*)

qu'il employa à lever de grandes armées , et à fortifier les détroits et les passages de l'Italie. Il revint à Rome pour présider à l'élection des nouveaux consuls (1) : il déclara qu'après trois consulats il ne concourroit plus pour cette dignité , et qu'il la refuseroit même quand on la lui offriroit. Mais ceux qui connoissoient à quel point il étoit dévoré d'ambition se moquoient de cette fausse modestie ; et on regarda comme une comédie le rôle qu'il fit jouer en même temps à un certain Saturninus, sa créature et tribun du peuple , qui l'appeloit publiquement traître et méchant , de refuser de servir sa patrie , et qui exhortoit le peuple à le forcer de prendre le commandement de l'armée.

L'artifice étoit trop grossier pour échapper à la pénétration des gens aussi éclairés que les Romains. Mais comme on n'avoit point alors de capitaine plus habile , et que Metellus étoit trop âgé pour se charger de la conduite d'une guerre où il ne falloit pas moins d'activité que de valeur , Marius fut élu consul pour la quatrième fois , et on lui donna pour collègue

(1) Plut. in Mario.

Catulus Luctatius , personnage qui ne lui étoit pas égal à la vérité dans la science militaire , mais qui le surpassoit par sa modestie , sa probité et la douceur de ses mœurs. (*An de Rome 652.*)

Les deux consuls partagèrent les légions. Marius avec une partie fut au-devant des Teutons qu'il rencontra en Provence , et qu'il défit proche la ville d'Aix. On prétend que le combat dura deux jours entiers (1) ; que cent cinquante mille Teutons y périrent , et que par une défaite si générale cette nation barbare fut presque éteinte. Les Cimbres plus heureux d'abord (2) avoient franchi les Alpes , et pénétré jusque dans la Gaule Cisalpine. Catulus les attendoit aux bords de l'*Athesis* (3) ; mais comme il n'avoit que vingt mille hommes à opposer à une armée innombrable , la consternation s'empara de l'esprit de ses soldats ; plusieurs s'enfuirent avant que d'avoir vu l'ennemi , et le général Romain fut obligé , pour sauver

(1) Plut. in Mario.

(2) Oros. l. 5. c. 16. Flor. l. 3. c. 3. T. Liv. epit. l. 68.

(3) Adige.

le reste , d'abandonner les bords de la rivière , et de se camper dans des défilés où il ne put être forcé. Marius , à l'entrée de son cinquième consulat , vint à son secours avec son armée victorieuse. Les deux généraux ayant joint leurs forces donnèrent bataille aux Cimbres dans les plaines de Verceil (1). Ces barbares furent défaits , et les Romains remportèrent une victoire si complète , que si on en croit leurs historiens il y eut cent vingt mille Cimbres qui demeurèrent sur le champ de bataille , sans compter soixante mille prisonniers.

Marius et Catulus triomphèrent conjointement de la défaite de ces barbares , et Marius insatiable d'honneurs brigua un sixième consulat avec autant d'ardeur qu'il avoit fait pour le premier. On prétend même qu'il l'acheta par de l'argent que ses émissaires répandirent secrètement parmi ceux qui avoient le plus de crédit dans les tribus , et qu'il se servit en même temps de cet indigne moyen pour faire donner l'exclusion à Metellus (2) que ses vertus ,

(1) Plut. in Mario et Syllâ. Oros. l. 5. c. 16. Vell. l. 2.

(2) Plut. in Mario.

son opulence et les vœux de tous les gens de bien , appeloient au gouvernement de la république. On lui préféra Valérius Flaccus , qui fut moins le collègue que l'esclave de Marius.

Cet homme si grand par sa valeur , et qui avoit été si utile à sa patrie pendant la guerre , en devint le tyran pendant la paix. Dans ce haut point de gloire où ses victoires l'avoient élevé , la présence seule de Metellus , plus estimé que lui par ses vertus , lui étoit insupportable. Non content de l'avoir exclu du consulat , il employa les plus bas et les plus indignes artifices pour le faire bannir de Rome. Il s'allia pour cela avec deux sénateurs , appelés l'un Glaucia , et l'autre Saturninus , tous deux ennemis déclarés de Metellus , les plus méchans hommes qu'il y eut dans la république , et que ce brave sénateur auroit chassés du sénat pendant sa censure , sans l'opposition de son collègue auprès duquel ils avoient trouvé du crédit (1).

Ces trois hommes unirent leurs ressentimens et leurs cabales. Marius étoit consul , Glaucia préteur , et Saturninus qui avoit déjà été tribun du peu-

(1) App. Alex. l. 2.

ple , briguoit une seconde fois cette dignité , afin de pouvoir tourner contre Metellus le pouvoir qui y étoit attaché. Mais le jour de l'élection étant arrivé , Nonius , un des compétiteurs de Saturninus , représenta au peuple avec des couleurs si vives , les différens crimes dont il étoit noirci , que ce peuple en qui il se trouvoit encore quelque reste de l'ancienne probité de ses ancêtres eut honte de mettre un si méchant homme à sa tête. On lui refusa toutes les voix , et Nonius fut élu en sa place. Cette préférence lui coûta la vie : Saturninus le fit poignarder à l'issue de l'assemblée , et Glaucia avec lequel il avoit concerté cet assassinat ayant convoqué le lendemain de grand matin une nouvelle assemblée (1) , ses partisans nommèrent tumultuairement Saturninus pour tribun , avant que la plus grande partie du peuple eût pu se rendre sur la place.

Ces trois hommes , maîtres alors du gouvernement , travaillèrent à perdre Metellus. Pour y parvenir , Saturninus en qualité de tribun du peuple , renouvela l'ancienne querelle du partage des terres ; mais afin de ranimer

(1) App. Alex. de bello civil. l. 1.

une faction qui paroissoit éteinte il en changea l'objet. Comme Marius et Catulus , par la défaite des Cimbres , avoient repris des terres dont ces barbares s'étoient emparés dans la Gaule Cisalpine , il proposa de les partager entre les pauvres citoyens qui habitoient la campagne , la plupart gens sans aveu , dont Marius s'étoit servi à la guerre , et qui lui étoient entièrement dévoués. Il ajouta à cette proposition , que si le peuple l'avoit agréable le sénat seroit obligé de l'approuver dans cinq jours ; que chaque sénateur en feroit un serment solennel dans le temple de Saturne , et que ceux qui refuseroient de le prêter seroient exclus du sénat , et condamnés à une amende de vingt talens. On indiqua ensuite le jour de l'assemblée : Marius fit avertir secrètement les partisans qu'il avoit à la campagne , de s'y trouver en plus grand nombre qu'ils pourroient , et il y en accourut de différens endroits de l'Italie. Saturninus se flattoit , à la faveur de leur nombre , de faire passer sa loi ; mais les habitans de la ville jaloux de la préférence que l'on vouloit donner à ceux de la campagne , s'y opposèrent hautement. Cette

assemblée tumultueuse se partagea en deux partis : les bourgeois se trouvant les plus foibles crièrent , pour faire rompre l'assemblée , qu'on avoit entendu tonner ; ce qui, selon les lois et les principes de la religion , obligeoit de suspendre ce jour-là toutes délibérations ; Mais ces paysans mêlés d'anciens soldats, la plupart gens de main , sans s'arrêter à cette observation superstitieuse , chargèrent les bourgeois à coups de pierres et de bâtons , les chassèrent de la place , et firent ensuite recevoir la loi.

Marius qui conduisoit secrètement tous les ressorts de cette cabale convoqua le sénat en qualité de consul pour délibérer sur le serment prescrit par la loi , et qu'on vouloit exiger impérieusement de tous les sénateurs. Comme il connoissoit Metellus pour un homme droit et ferme dans ses résolutions , il feignit , pour le faire donner dans le piège , de détester une loi si injuste , qui n'avoit pour but , disoit-il , que de renouveler les anciennes séditions. Il ajouta que pour lui , il ne prêteroit jamais un pareil serment si préjudiciable au repos de la république. Metellus , comme il l'avoit bien pré-

vu, ne manqua pas de se déclarer de son sentiment, et son avis fut suivi par tout le sénat.

Marius ayant tiré une pareille déclaration d'un homme incapable de varier, convoqua le sénat le cinquième jour prescrit par la loi pour prêter serment, et alors il se montra plus à découvert. Il dit qu'il avoit fait de sérieuses réflexions sur cette grande affaire; qu'infailiblement on exciteroit une dangereuse sédition si on persistoit absolument à rejeter le serment proposé; qu'on avoit tout à craindre de la fureur et du ressentiment de cette foule de gens grossiers et emportés; mais que pour les éblouir et les renvoyer hors de Rome, il croyoit qu'on pouvoit se tirer d'embarras à la faveur d'un serment conçu en termes équivoques; qu'il étoit d'avis qu'on jurât d'observer la loi, mais avec cette restriction : *s'il y avoit loi*. Il ajouta qu'après que ces habitans de la campagne seroient retirés, il seroit aisé dans une autre assemblée moins tumultueuse de faire voir au peuple de la ville, qu'on ne pouvoit regarder comme loi la proposition d'un tribun qui n'avoit été reçue que par des

séditieux , et dans des circonstances qui rendoient nuls tous les actes de ce jour.

Le fourbe ayant ainsi déguisé son manque de parole sort du sénat suivi de sa cabale , court au temple de Saturne , et prête un serment pur et simple. Ses partisans en firent autant , et la plupart des autres sénateurs , les uns gagnés et les autres par la crainte de l'exil , suivirent son exemple ; Metellus seul persista courageusement dans son premier avis. C'étoit aussi sur sa fermeté que ses ennemis avoient principalement compté pour exécuter le dessein qu'ils avoient de le perdre. Saturninus voyant qu'il n'avoit point prêté le serment dans le temps prescrit par la loi , envoya un huissier pour le faire sortir du sénat ; mais les autres tribuns du peuple qui n'étoient point de cette cabale , et qui révéroient la vertu de Metellus , s'opposèrent unanimement à l'insulte qu'on vouloit faire à ce grand homme.

Saturninus , irrité de l'obstacle qu'il trouvoit à ses desseins , fait revenir à Rome ces habitans de la campagne dont nous avons parlé. Il convoque l'assemblée , monte à la tribune aux

harangues , après s'être déchaîné contre Metellus il déclare à cette populace qu'ils ne doivent point s'attendre au partage des terres , ni à l'exécution de la loi , tant que Metellus seroit dans Rome. Sur les remontrances de ce seditieux tribun l'assemblée condamna Metellus à un exil , si dans le jour même il ne prêtoit le serment porté par la loi. Les grands de Rome , tout le sénat et même les plus honnêtes gens parmi le peuple , vouloient s'opposer à un plébiscite si injuste ; plusieurs même , par attachement pour la personne de Metellus , s'armèrent secrètement sous leurs longues robes et sous leurs habits de ville ; mais ce sage sénateur qui aimoit véritablement sa patrie , après les avoir remerciés tendrement de l'affection qu'ils lui faisoient paroître , leur déclara qu'il ne souffriroit jamais qu'à son occasion il y eût une goutte de sang répandu. Et on prétend qu'après s'être résolu de subir son exil il dit à ses amis particuliers , pour justifier le parti qu'il prenoit , qu'ou bien le calme se rétabliroit dans la république , et qu'alors il ne doutoit point qu'on ne le rappelât , ou que si le gouvernement demeurait

entre les mains de gens comme Saturninus , rien ne pouvoit lui être plus avantageux que de demeurer éloigné de Rome. Il partit ensuite pour son exil : sa vertu et sa haute réputation lui firent des concitoyens dans tous les lieux où il passa ; il ne se trouva étranger en aucun endroit , et ayant fixé son séjour dans l'île de Rhodes il y jouit dans un doux repos de cet empire naturel que la vertu donne sans le secours des dignités.

La république , par la retraite de Metellus , demeura en proie à Saturninus. Marius pour reconnoître les services qu'il lui avoit rendus dans cette affaire , souffroit qu'il exerçât dans Rome une tyrannie déclarée. Il n'y avoit plus de liberté dans les élections , et la violence décidoit de tout. Ce tribun furieux , toujours escorté d'une troupe d'assassins qui lui servoient de satellites , se fit continuer dans le tribunat pour la troisième fois , et fit nommer pour un de ses collègues un esclave fugitif , appelé L. Equilius Firmanus , qui se disoit fils de Tiberius Gracchus ; enfin il en vint à ce point de violence , que voulant élever au consulat Glaucia , le complice

de tous ses crimes, il fit tuer à coups de bâtons par P. Metius, un de ses satellites, Memmius, illustre patricien, qui se trouva compétiteur de Glaucia. (*An de Rome 654.*)

Cet assassinat fit prendre les armes aux plus honnêtes gens ; le peuple même se joignit au sénat ; la place publique étoit comme un champ de bataille où l'on répandoit impunément le sang des citoyens. Saturninus, Glaucia, C. Saufeius, alors questeur, et leurs partisans, ne se trouvant pas les plus forts, se saisirent du Capitole. Le sénat par un décret public les déclara ennemis de la patrie, et ordonna à Marius de les poursuivre. Il fut obligé d'armer ; mais ce fut avec une lenteur qui fit bien voir que ce n'étoit pas sans répugnance qu'il exécutoit les ordres du sénat.

Le peuple qui n'ignoroit ni son penchant, ni ses liaisons secrètes, ennuyé des longueurs qu'il affectoit, et souffrant impatiemment ces scélérats dans l'endroit le plus fort de la ville, coupa les tuyaux qui conduisoient l'eau au Capitole, et réduisit bientôt ces séditeux à mourir de soif. La plupart plutôt que de se rendre, vouloient mettre

le feu au Capitole dans l'espérance de s'échapper à la faveur de la confusion et du tumulte que produisent ordinairement ces sortes d'accidens ; mais Saturninus et Glaucia , qui comptoient sur leurs liaisons avec Marius , se remirent entre ses mains. Il les fit enfermer dans le palais comme s'il eût voulu leur faire faire leur procès dans les formes ; mais cette maison leur servoit plutôt d'asile que de prison , et il y avoit mis des gardes moins pour les empêcher de s'enfuir que pour les défendre contre les entreprises de leurs ennemis.

Ces précautions n'empêchèrent point le peuple en fureur de se faire justice lui-même. Une partie chasse les gardes et entoure la maison où ils étoient enfermés ; d'autres montent sur le toit , le découvrent et à coups de tuiles et de pierres ils assomment Saturninus , Glaucia , Saufeius et cette troupe de scélérats qui y avoient été renfermés avec eux. Leur mort fut comme le signal du rappel de Metellus ; ses parens , ses amis , ou pour mieux dire le sénat entier , le demandèrent au peuple dans une assemblée publique. Tous les suffrages lui furent fa-

vorables, et il n'y eut qu'un seul tribun du peuple, appelé Furius (1), qui osât s'opposer aux vœux de tous ses concitoyens. (*An de Rome 654.*)

Ce tribun n'étoit que le fils d'un affranchi (2) ; mais comme il étoit revêtu d'une dignité qui lui donnoit droit d'opposition, les amis de Metellus firent tout ce qu'ils purent pour l'obliger à lever celle qu'il avoit formée ; le fils même de Metellus se jeta à ses pieds au milieu de l'assemblée, et le conjura les larmes aux yeux de lui rendre son père ; ce qui lui fit donner depuis le nom de Metellus *le pieux* : mais le tribun inexorable rejeta sa prière avec dureté. Heureusement C. Canuleius fut élu tribun du peuple l'année suivante. Ce magistrat plébéien, qui révéroit le grand mérite de Metellus, ne se contenta pas de lever l'opposition ; mais il attaqua lui-même Furius, et se rendit sur-le-champ son accusateur ; il représenta au peuple, avec beaucoup d'éloquence, son inhumanité et l'abus qu'il avoit fait des privilèges de sa charge ; il disoit que pour satisfaire sa passion particu-

(1) App. Alex. civil. primo.

(2) Cic. in Rabiriana.

lière , il avoit privé la ville et la patrie d'un des meilleurs citoyens de la république ; enfin il sut rendre son collègue si odieux , que le peuple , sans vouloir entendre l'accusé dans ses défenses (1) , le mit en pièces sur-le-champ ; et le tribunat , cette magistrature sacrée qui n'avoit été établie que pour la défense et la conservation des citoyens , fut violée dans la personne d'un tribun , pour avoir voulu porter trop loin son autorité pendant son tribunat.

Le rappel de Metellus ne trouvant plus d'obstacle , il revint à Rome. Toute la ville sortit au devant de lui , et son retour fut un véritable triomphe. La journée entière ne suffit pas pour recevoir les complimens du sénat et les applaudissemens du peuple : tout le monde crut voir rentrer avec lui la justice , la paix et la liberté ; il n'y eut que le seul Marius qui , toujours jaloux de sa gloire et ne pouvant empêcher ni souffrir son retour , sortit de Rome , s'embarqua sous prétexte d'aller en Asie faire certains sacrifices qu'il avoit voués , à ce qu'il disoit , à la mère des dieux pendant la guerre

(1) App. Alex. Ibid. l. 2.

des Teutons et des Cimbres. Outre la présence de Metellus qu'il fuyoit , et qui sembloit lui faire un reproche continuel de son ingratitude , il y avoit encore un motif secret qui l'avoit obligé de s'éloigner de Rome et de passer en Asie. Marius, grand capitaine, mais d'une humeur farouche, accoutumé à cette autorité absolue que donne le commandement des armées , languissoit au milieu de la paix , et il n'avoit pas même les talens nécessaires pour se faire valoir dans une république où l'éloquence donnoit tant de part au gouvernement.

La guerre lui étoit nécessaire pour renouveler son crédit. Si on en croit Plutarque , le dessein secret de son voyage étoit de l'allumer dans l'Asie, et sur-tout d'engager les Romains à la déclarer à Mithridate , le plus puissant roi de l'Orient, qu'on soupçonnoit de faire des ligues , et d'armer contre les Romains. Marius auroit été ravi qu'il eût fait éclater ses desseins dans la vue d'avoir le commandement de cette guerre , d'obtenir de nouveaux triomphes, et de remplir sa maison des richesses de l'Orient.

On prétend qu'étant passé à la cour

de ce prince , et lui ayant fait différentes propositions pour tâcher de pénétrer ses desseins , comme Mithridate ne lui rendoit pas une réponse assez précise (1) : « il faut Mithridate , » lui dit-il , ou que tu fasses en sorte » de te rendre plus puissant que les » Romains, ou que tu subisses la loi du » plus fort. » Le roi de Pont , le plus fier de tous les princes de son temps , et accoutumé au langage servile qu'on parle dans le palais des rois , parut surpris du discours hardi de ce républicain ; mais comme il n'étoit pas moins bon politique que grand capitaine , et que toutes ses forces n'étoient pas encore sur pied , il dissimula son mécontentement et renvoya Marius comblé de présens.

Ce Romain , après avoir parcouru une partie de l'Asie , revint à Rome où il trouva peu d'amis et encore moins de considération. Ses manières dures et impérieuses ne convenoient pas dans un état libre où tous les citoyens se croyoient égaux , et où les plus grands ne faisoient des créatures et ne les conservoient que par des caresses et des bienfaits. Il eut le sort

(1) Plutar. in Mario.

des plus grands capitaines qui vieillissent dans une longue paix. On oublia jusqu'à ses victoires , et on ne le regardoit au plus , dit Plutarque , que comme ces vieilles armes couvertes de rouille dont on ne croit pas avoir besoin. D'ailleurs il s'étoit élevé d'autres capitaines plus jeunes , et qui s'étoient emparés de la faveur du public ; et parmi ceux du parti de la noblesse, qui étoient les plus distingués, Sylla dont nous avons déjà parlé tenoit le premier rang.

On a vu par quelle adresse ce patricien avoit mis fin tout d'un coup à la guerre de Numidie en obligeant Bocchus de lui livrer Jugurtha. Ce fut avec la même habileté que pendant que les Romains étoient aux prises avec les Cimbres et les Teutons , il engagea les Marses (1), l'une des plus puissantes nations de l'Italie , à se déclarer en faveur des Romains. Personne après Marius n'eut tant de part à la défaite des Cimbres , et il fit même prisonnier un de ces rois barbares.

Marius jaloux de toute espèce de

(1) Peuples de l'Italie voisins des Samnites , et qui occupoient cette partie du royaume de Naples , qu'on appelle l'Abbruze ultérieure.

mérite , mais encore plus de la réputation que donnoient les armes , obligea Sylla à force de mauvais traitemens de se retirer. Catulus qui connoissoit sa capacité et sa valeur lui offrit dans son armée l'emploi qu'il avoit dans celle de Marius. Il y ajouta une confiance parfaite. Sylla vif , actif et plein de courage , le soulageoit dans toutes les fonctions de général ; et comme Catulus étoit âgé et pesant, tout rouloit sur Sylla : marches , campemens , la conduite des partis et jusques au soin des vivres , il se mêloit de tout ; et pendant que les troupes de Marius manquoient de provisions , il y en avoit en si grande abondance dans le camp de Catulus , que ses soldats en donnoient libéralement à ceux de son collègue. On dit que Marius en conçut une furieuse jalousie contre Sylla , qu'il regarda cette libéralité comme une manière indirecte de séduire ses soldats , et que ce fut un des motifs qui firent naître entr'eux cette haine dont les suites furent si funestes à la république. Elle commença à éclater au sujet de quelques figures de la victoire , et de certaines images d'or que Bocchus consacra dans

le Capitole. Ces images représentoient la manière dont il avoit remis Jugurtha entre les mains de Sylla. Marius voulut faire enlever ces monumens qui sembloient rapporter à son questeur , qui n'étoit qu'un officier subalterne , toute la gloire d'un évènement qui s'étoit passé sous son consulat ; Sylla , de son côté , s'y opposa avec une fermeté invincible : on fut prêt d'en venir aux armes dans un temps où tout se décidoit à Rome par la force et la violence. Chacun prit parti selon ses intérêts et ses engagements ; Rome entière se partagea ; et un si petit sujet soutenu de part et d'autre par deux hommes fiers , hautains et qui se haïssoient , fit renaitre cette antipathie entre la noblesse et le peuple, presque aussi ancienne que la fondation de Rome. On cabale , il se forme des factions , chacun s'assure de ses amis et de ses créatures ; enfin , la ville étoit dans cette agitation qui précède ordinairement les guerres civiles , lorsque la mort de Livius Drusus donna lieu à la guerre *sociale* qui suspendit ces divisions domestiques.

Peut-être qu'il ne sera pas inutile de démêler ici de quelle manière cette guerre

guerre étrangère prit son origine dans Rome même , et se répandit ensuite dans toute l'Italie. La république Romaine observoit différentes formes de gouvernement à l'égard des différens peuples qui lui étoient soumis. Les citoyens Romains , soit qu'ils habitassent dans Rome , ou qu'ils demeurassent à la campagne , inscrits dans le rôle des tribus , donnoient leur nom aux censeurs , celui de leurs enfans , de leurs esclaves , et le dénombrement de leurs biens : sur quoi on régloit le tribut qu'ils devoient payer. C'étoient les citoyens seuls qui composoient ces légions invincibles qui rendirent Rome la maîtresse du monde. Ils éliosoient leurs capitaines et leurs magistrats ; ils décidoient eux-mêmes de la guerre et de la paix ; et le droit de suffrage les rendoit participans de la souveraineté de l'état. Les peuples du *Latium* ou du pays Latin s'étoient donnés à la république , ou avoient été subjugués par la force des armes ; ils payoient les tributs qui leur étoient imposés , et fournissoient dans des temps de guerre le nombre de cavalerie et d'infanterie qui leur étoit prescrit. Du reste , quoiqu'ils fissent en quelque

manière partie de la république , et qu'ils en supportassent les charges , ils n'étoient point admis aux dignités , et ils n'avoient pas même le droit de suffrage. Il est vrai que dans des temps difficiles , pour les attacher plus étroitement aux intérêts de la république , on s'étoit quelquefois relâché là-dessus , comme on en usa dans la seconde guerre punique , de peur que ces différens peuples , qui tous unis ensemble faisoient la principale force de la république , ne se laissassent séduire par Annibal , aussi adroit à ménager ces sortes de défections et de révoltes , que redoutable les armes à la main. Mais quand le péril fut passé , les Romains n'oublièrent rien pour faire regarder ces concessions comme des graces passagères et qui ne fondoient point de droit. Du reste , chaque peuple du *Latium* étoit gouverné par un de ses citoyens élu à la pluralité des voix , qui sous le titre de préteur leur administroit la justice ; et ce préteur , après être sorti de charge , étoit censé citoyen Romain. Cette fonction lui servoit de titre de noblesse , et ce privilège distinguoit ce canton des autres pays qu'on appelloit les provinces de

la république , où l'on envoyoit de Rome un préteur pour rendre la justice , et un questeur pour lever des tributs.

Il y avoit long-temps , comme nous l'avons déjà dit , que ces peuples voisins de Rome demandoient la qualité de citoyens Romains. Ils représentoient qu'ils payoient des tributs considérables ; que dans la guerre leur pays seul fournissoit une fois plus de troupes que Rome et son territoire ; que la république devoit en partie à leur valeur ce haut degré de puissance où elle étoit parvenue , et qu'il étoit juste qu'ils eussent part aux honneurs d'un état dont ils avoient étendu l'empire par leurs armes. Nous venons de voir de quelle manière Caius Gracchus périt pour avoir voulu procurer aux Latins ce droit de citoyens Romains. Le sénat et les grands s'y opposèrent sous prétexte qu'il n'étoit pas juste qu'on leur donnât pour égaux et pour concitoyens des sujets de la république ; mais le véritable motif de leur opposition venoit de ce qu'ils ne pouvoient souffrir qu'on rendît le parti du peuple plus fort en le rendant plus nombreux par cette association. La mort de Caius

n'épouvanta point Drusus , parce qu'il se flatta de réussir en prenant une autre route , et en cherchant de se rendre médiateur entre ces différens partis : dessein louable à la vérité , mais également au-dessus de son habileté et de son crédit. (*An de Rome 662.*) Ce fut pour se rendre agréable aux uns et aux autres qu'il proposa pendant son second tribunat de rendre au sénat la connoissance des crimes de concussion attribuée au corps des chevaliers , de dédommager ce second ordre en donnant entrée dans le sénat à trois cents chevaliers ; et à la faveur de ces deux lois qu'il proposoit , il tâcha en même temps de faire passer celles de Caius Gracchus touchant le partage des terres , et le droit de cité en faveur des Latins.

Mais il trouva les sénateurs et les chevaliers également opposés à ces propositions (1). Le sénat parut offensé qu'un tribun entreprît de faire entrer dans une compagnie aussi auguste que le sénat trois cents chevaliers qui se rendroient maîtres de toutes les délibérations ; ceux de l'ordre des chevaliers

(1) Tit. Liv. l. 71. App. l. 1. Oros. l. 5. c. 18.
 Autor. de jiris illustr. c. 66.

qui pouvoient appréhender de n'être pas élevés à la dignité de sénateurs, ne vouloient point consentir qu'on privât leur corps d'une juridiction et d'un tribunal qui leur donnoient une grande considération dans Rome (1) ; de sorte que ces deux ordres , quoique dans des intérêts opposés , s'accordèrent à rejeter les lois de Drusus. Il trouva encore plus d'opposition dans celles de Caius qu'il vouloit renouveler : le nom seul des lois agraires souleva tous ceux qui possédoient les terres de conquêtes ; et les grands de Rome, accoutumés à cet empire qu'ils exerçoient sur les peuples soumis à la république, ne purent pardonner à Drusus d'avoir voulu leur donner pour concitoyens des gens qu'ils regardoient comme leurs sujets. Des intérêts aussi opposés firent naître des contestations continues dans toutes les assemblées ; et comme tout s'y decidoit alors moins par les règles de l'équité que par la force et la puissance de chaque parti, une foule de Latins étoient accourus à Rome pour soutenir leur protecteur ; mais il ne put échapper à la fureur de ses ennemis. Pressé d'une multitude

(1) Cic. in clutiana.

de peuple qui entouroit son tribunal qu'il avoit fait placer dans sa maison et dans une galerie obscure , il fut blessé au côté d'un coup de couteau que le meurtrier laissa dans la plaie et dont il mourut. Il ne fut pas possible de démêler l'auteur du meurtre , parce qu'il se perdit dans la foule ; mais Quintius Varius (1) , tribun du peuple , s'en rendit suspect par une loi qu'il proposa depuis la mort de Drusus. Cette loi déclaroit criminels et ennemis de l'état tous ceux qui renouveleroient la proposition d'accorder le privilège de citoyens aux étrangers et aux peuples d'Italie sujets de la république.

La mort de Drusus assassiné dans son tribunal pour avoir voulu procurer à ces peuples le droit de bourgeoisie (2), fit naître la guerre qu'on appela *social* ou des alliés. (*An de Rome 663.*) Ces peuples outrés de se voir exclus de leurs prétentions par la mort de leur protecteur, résolurent d'en obtenir l'effet les armes à la main. Les villes principales s'envoyèrent d'abord des députations secrètes pour se communi-

(1) App. l. 2.

(2) App. l. 1. Velleius l. 2. Flin. l. 2. n. 83.

quer leur ressentiment commun. Elles signèrent ensuite une ligue, et se donnèrent réciproquement des ôtages. Chaque canton fit provision d'armes et de chevaux; on enrôla des soldats; on en nomma les chefs. T. Afranius, P. Ventidius, M. Egnatius et Verius Cato, tous capitaines de réputation, devoient commander différens corps; mais avant que de faire aucun acte d'hostilité, ils envoyèrent des députés à Rome pour demander de la part de tous les peuples d'Italie alliés ou dépendans de la république, d'être reçus au nombre des citoyens Romains.

Le sénat, également instruit de leurs prétentions et de leurs forces, refusa avec hauteur d'entendre leurs députés, et on leur fit dire qu'ils n'auroient point d'audience jusqu'à ce que ceux qui les avoient envoyés eussent renoncé à la confédération qu'ils venoient de signer, et on les congédia avec cette réponse.

Les alliés, au retour de leurs ambassadeurs, prirent en même temps les armes de tous côtés. On vit tout d'un coup au milieu de l'Italie une armée de cent mille hommes tous conjurés contre Rome; et ce qui rendoit ces troupes redoutables, c'est qu'elles étoient

commandées par d'excellens chefs , et qui avoient été élevés dans les armées et dans la discipline des Romains.

Le sénat arma de son côté avec une extrême diligence , et mit sur pied un plus grand nombre de légions qu'à l'ordinaire. Sextus Julius Cesar et P. Rutilius Lupus , tous deux consuls cette année, marchèrent en campagne et commandèrent chacun une armée. (*An de Rome 663.*) On leur donna pour lieutenans C. Marius, Cn. Pompeius , Cornelius Sylla et Licinius Crassus , qui passaient pour les plus grands capitaines de la république , et dont la plupart avoient commandé des armées en qualité de consuls et de généraux ; mais l'amour de la patrie faisoit que ceux même qui avoient commandé en chefs une année, ne dédaignoient point de servir la suivante dans la même armée en qualité de lieutenans. On donna à ceux-ci le titre de proconsuls , et quoique toujours soumis aux ordres des deux consuls , ils commandoient séparément à cause des différens endroits où l'on fut obligé de faire la guerre.

Jamais la république n'avoit eu tant d'armées différentes en même temps

dans l'Italie. De peur de surprise, on mit des gardes aux portes de Rome pendant une guerre dans laquelle les soldats des deux partis étoient habillés de la même manière, parloient la même langue et se connoissoient les uns les autres, en sorte qu'il étoit difficile de distinguer le citoyen de l'ennemi. Il y eut des combats sanglans, des batailles et des prises de villes; la fortune passa plus d'une fois dans l'un et l'autre parti, qui s'affoiblirent réciproquement, sans rien relâcher de leur animosité et de leur fureur: enfin, le sénat s'apercevant que la république ne remportoit pas même de victoires qui ne lui fussent funestes, et qu'en faisant périr des alliés elle perdoit autant de soldats qui composoient auparavant ses armées; ce corps si sage se relâcha de sa première fermeté; mais il ne céda que peu à peu pour conserver toujours la dignité du nom Romain, et même pour jeter de la division entre les alliés. On n'accorda d'abord ce droit et ce privilège de citoyens, qui faisoit le sujet de la guerre, qu'aux peuples voisins de Rome, ou qui n'avoient point pris les armes, ou qui offrirent

les premiers de les quitter. Cette conduite ralentit l'ardeur des ennemis ; les alliés dans une défiance réciproque se pressèrent de faire chacun leur traité en particulier ; et les Romains de leur côté trouvèrent plus de grandeur à se relâcher en faveur d'ennemis divisés et affoiblis, que de céder au corps entier de la ligue, lors même qu'elle étoit en sa plus grande vigueur (1). Enfin, tous ces peuples obtinrent successivement le droit de bourgeoisie Romaine, à l'exception des Lucaniens et des Samnites, leurs voisins, peuples féroces et courageux, jaloux et ennemis de la grandeur de Rome, et qui soutinrent encore quelque temps la guerre, mais plus par leur animosité que par leurs forces.

Quoique le sénat eût accordé ce droit de bourgeoisie aux voisins de Rome, il le réduisit presque à rien par la forme qu'il donna au traité ; et au lieu de distribuer cette foule de peuples dont on faisoit de nouveaux citoyens, dans les trente-cinq tribus anciennes, où ils auroient été maîtres de la plupart des délibérations par leur grand nombre, le sénat eut l'adresse

(1) App. Alex. l. 1. Vell. Paterc. l. 1.

de les ranger , de leur consentement , sous huit tribus nouvelles. Comme elles se trouvèrent par leur institution les dernières à opiner , il étoit inutile de compter leurs suffrages quand les anciennes étoient de concert ; et le droit de bourgeoisie qui avoit coûté tant de sang aux alliés ne devint presque à leur égard qu'un vain titre sans fonction et sans autorité.

Ils ne furent pas long-temps sans s'apercevoir qu'on ne lesavoit placés tous ensemble dans les huit dernières tribus , que pour rendre leurs suffrages inutiles.

Cependant le sénat par cette politique se flattoit d'avoir rétabli le calme dans l'Italie , et il songeoit à porter ses armes en Orient lorsque la jalousie entre les grands fit succéder la guerre civile à la guerre sociale. Marius , âgé de plus de soixante et dix ans , n'avoit pas soutenu dans cette dernière guerre cette haute réputation qu'il avoit acquise dans celle des Teutons et des Cimbres , soit par la pesanteur qu'amènent les années , soit que la fortune ne lui eût pas fourni d'occasions de se signaler : il s'étoit même presque toujours tenu sur la défensive.

Sylla au contraire , vif , actif , impétueux , avoit gagné de grandes batailles , pris des villes considérables , et il s'étoit distingué dans cette guerre par de si glorieux succès , que le consulat fut la première récompense de ses services. (*An de Rome 665.*) On lui décerna ensuite le gouvernement de l'Asie Mineure , avec la commission de faire la guerre à Mithridate , le plus puissant prince de l'Orient , grand capitaine , mais injuste , cruel , sanguinaire comme la plupart des conquérans , et dont l'empire n'étoit presque composé que des états qu'il avoit usurpés sur ses voisins. Ses forces étoient proportionnées à ses desseins et à son ambition. On comptoit dans ses armées jusqu'à deux cent cinquante mille hommes d'infanterie , cinquante mille chevaux , un nombre infini de chariots armés , et ses ports renfermoient plus de quatre cents vaisseaux de guerre : d'habiles généraux étoient à la tête de ces corps différens ; mais il en étoit toujours le premier général ; et quand il ne les commandoit pas en personne , lui seul en régloit les opérations. Il s'étoit emparé de la Cappadoce et de la Bithinie , qu'il avoit

conquises sur Ariobarzane et sur Nicomède qui en étoient les souverains et les alliés du peuple Romain. La Thrace, la Macédoine, la Grèce, Athènes, la plupart des îles Cyclades avoient subi le même sort; et le sénat lui ayant fait dire qu'il eût à retirer ses armes de toutes ces provinces qui étoient sous la protection de la république, ce prince pour faire voir qu'il n'en redoutoit ni la puissance ni le ressentiment, fit égorger en un jour marqué cent cinquante mille Romains (1), la plupart marchands qui, à la faveur de la paix, négocioient et s'étoient établis dans les principales villes de la Grèce. Il menaçoit Rome même et toute l'Italie de l'effort de ses armes quand le soin de cette guerre échut à Sylla. Marius dont l'ambition étoit toujours vive, et qui, comme nous avons vu, aspirait à ce commandement, regarda cette préférence comme une injustice: il sembloit que tous les emplois de la république lui appartenissent. Il résolut d'enlever à Sylla celui de faire la guerre à Mithridate; il mit dans ses intérêts un tribun du peuple, appelé P. Sulpitius,

(1) Vell. Patere. l. 2. c. 18.

grand ennemi de Sylla (1), homme éloquent, vif, entreprenant, d'ailleurs considéré à Rome par des biens immenses, par un grand nombre de cliens, et encore plus craint par le mal qu'il pouvoit faire, et par le crédit que lui donnoit sa charge.

Ces deux hommes, unis par la haine commune qu'ils avoient l'un et l'autre contre Sylla et contre le corps de la noblesse, convinrent, avant que de se déclarer, de grossir leur faction. Pour y réussir, Sulpitius qui avoit reconnu combien les alliés étoient mécontents de se voir placés dans les huit dernières tribus de la république, proposa en leur faveur de supprimer ces huit tribus, et de distribuer ensuite tous ces peuples de l'Italie dont elles étoient composées dans les trente-cinq anciennes tribus. Il se flattoit par leur grand nombre de se rendre maître de toutes les délibérations publiques. Les anciens citoyens, éclairés par le sénat, n'eurent pas de peine à s'apercevoir que si on mêloit parmi eux les nouveaux, des étrangers qui venoient d'être admis par grace au rang des citoyens ruineroient insen-

(1) Vell. Paterc. 1. 2.

siblement le crédit des auteurs même du bienfait. Ces considérations les déterminèrent à s'opposer à la publication de la loi. Le tribun de son côté , soutenu de ces nouveaux citoyens qu'il avoit fait venir exprès à Rome , vouloit la faire recevoir par la force. Les deux partis en vinrent aux mains ; il y eut dans ce tumulte un grand nombre de citoyens tués de part et d'autre ; la nuit qui survint dissipa l'assemblée sans qu'il y eût rien d'arrêté.

Les consuls , pour reculer le temps d'une nouvelle convocation , ordonnèrent, sous différens prétextes , des fêtes solennelles pendant lesquelles il étoit défendu de vaquer à aucune affaire. Sulpitius , sans avoir égard à ces fêtes , convoqua une nouvelle assemblée. Il s'y rendit à la tête de six cents hommes de son parti qui avoient des armes sous leur robe : espèce de satellites dont il se faisoit accompagner par-tout , et qu'il appeloit l'*antisénat* ; il fit sommer les deux consuls de se rendre à l'assemblée , et d'y révoquer sur-le-champ les vacances qu'ils avoient ordonnées , afin que le peuple pût donner ses suffrages au sujet de l'abrogation des huit dernières tribus qu'il

avoit proposée dans la dernière assemblée.

Ce discours excita un grand tumulte entre les anciens et les nouveaux citoyens. Les partisans du tribun mirent l'épée à la main et chargèrent la multitude ; le peuple s'enfuit , et le fils de Q. Pompeius, qui étoit gendre de Sylla , fut tué en voulant secourir son père (1). Pompeius se cacha dans la foule ; Sylla , poursuivi par ses ennemis , se jeta dans la maison même de Marius dont il trouva la porte ouverte. Marius , quoique naturellement cruel et vindicatif , ne voulut point faire tuer un homme à qui sa maison venoit de servir d'asile ; il lui sauva la vie ; mais il fut obligé , pour la conserver , de revenir sur la place et de déclarer qu'il révoquoit l'institution des fêtes. Il se retira ensuite de cette assemblée , et ne trouvant plus pour lui de sûreté dans Rome où le parti contraire prévaloit , il en sortit sur-le-champ , et se rendit en diligence à la tête des troupes qu'il avoit commandées pendant la guerre sociale , et qui devoient marcher sous ses ordres en Orient contre Mithridate.

Les fêtes étant révoquées et les deux

(1) Plut. in Syllâ.

consuls en fuite, Sulpitius, maître de Rome, fit recevoir sans peine la loi qui avoit été cause du tumulte; et par la même loi il ôta à Sylla le commandement de l'armée qui devoit marcher en Asie contre Mithridate, dont il fit décerner la commission par le peuple à Marius (1).

Ce général envoya aussitôt des officiers de son parti pour en prendre le commandement en attendant qu'il y fût arrivé; mais Sylla les avoit prévénus comme nous l'avons dit; il avoit mis tous ses soldats dans ses intérêts, par l'espérance de les enrichir des dépouilles de l'Orient, en sorte qu'au lieu de recevoir les ordres de Marius, ils assommèrent ses officiers, et ils conjurèrent Sylla de les mener contre les ennemis qu'il avoit à Rome, avant même que de passer en Asie (1). Marius, irrité de la mort de ses officiers, usa de représailles, fit tuer plusieurs amis de Sylla et piller leurs maisons; ce qui obligea les autres de sortir de la ville avec précipitation, et de chercher un asile dans le camp de Sylla. Ces massacres déterminèrent ce der-

(1) Idem App. *ibid.*

(2) Plut. in Syllâ.

nier à marcher droit à Rome. Il étoit à la tête de six légions dont les soldats, animés de son esprit, ne respiroient que la vengeance et le pillage ; mais plusieurs officiers, ne pouvant se résoudre à tourner leurs armes contre leur patrie, quittèrent le service, en sorte qu'on ne voyoit sur le chemin de Rome que gens qui fuyoient de la ville au camp pour échapper à la cruauté de Marius, et d'autres qui passaient du camp dans Rome pour n'être pas obligés de prendre parti dans cette guerre civile. Cependant Sylla avançoit toujours, et il fut rencontré sur le chemin par Q. Pompeius, son collègue au consulat, qui se joignit à lui.

Marius et Sulpitius, qui n'avoient point d'armée à lui opposer, interposèrent l'autorité des magistrats, et lui envoyèrent Brutus et Servilius, tous deux préteurs et leurs partisans, qui défendirent à Sylla avec hauteur de continuer sa marche. Les soldats, irrités de la fierté avec laquelle ces deux préteurs avoient parlé à leur général, rompirent les faisceaux et les haches que les licteurs portoient devant ces magistrats ; ils se jetèrent sur eux, déchirèrent leurs robes de pour-

pre , et ils les auroient tués si Sylla ne s'y fût opposé.

Le désordre dans lequel ces deux magistrats rentrèrent dans Rome , fit comprendre qu'on avoit perdu tout respect pour les lois , et que la force et la violence alloient décider de tout. Marius et Sulpitius, qui ne se trouvoient pas en état de résister à un ennemi puissant et irrité , lui dépêchèrent, sous le nom du sénat , de nouveaux députés pour tâcher de retarder sa marche. Ces députés prièrent les deux consuls de suspendre leur colère et leur ressentiment , et de ne point souffrir que leur armée s'approchât de Rome plus près de cinq milles (1) , et ils leur représentèrent que pendant que leurs troupes s'y reposeroient , le sénat espéroit de trouver les moyens de concilier leurs intérêts et de leur donner une entière satisfaction.

Les deux consuls , qui reconnurent qu'on ne cherchoit qu'à les amuser pour donner le temps à Marius de lever des troupes , feignirent , pour tromper les députés , de se rendre à leurs propositions (2). Sylla , en leur pré-

(1) Cinq milles, ou quarante stades, ou deux lieues Françaises.

(2) App. Alex. l. 1.

sence , commanda à ses officiers de marquer un camp , et de distribuer les logemens dans l'endroit où il se trouvoit ; mais ces envoyés ne furent pas plutôt partis qu'il les fit suivre par sa cavalerie : il se mit ensuite en marche avec toute son armée , et parut aux portes de Rome quand ses ennemis le croyoient encore dans son camp.

Ses troupes entrèrent dans la ville l'épée à la main , et comme elles auroient fait dans une place ennemie et prise d'assaut. Marius et Sulpitius , quoique surpris , s'opposèrent à leur passage avec un gros de leurs partisans qui s'étoient réunis auprès d'eux ; et le peuple qui craignoit le pillage se déclara en leur faveur , et lançoit des traits et des pierres du haut des maisons sur les soldats de Sylla (1) ; mais ce général ayant menacé de les brûler , et ayant paru un flambeau à la main , le peuple cessa ce genre d'hostilité , demeura spectateur du combat entre les deux partis. Marius et Sulpitius l'appelèrent vainement à leur secours ; ils promirent même inutilement la liberté aux esclaves qui prendroient les

(1) Plut. in Sylla.

armes en leur faveur , personne ne branla ; et les troupes de Sylla , avançant toujours , les poussèrent jusqu'au temple de la déesse Tellus , d'où ils furent obligés de s'enfuir et de sortir de Rome. Sylla , s'en voyant maître , mit des corps-de-garde dans toutes les places de la ville pour empêcher le désordre ; il fit même punir sévèrement quelques soldats qui s'étoient jetés dans des maisons pour les piller , et il passa toute la nuit à visiter lui-même les différens quartiers pour contenir le soldat toujours insolent dans la victoire , et pour empêcher que les citoyens ne fussent outragés.

Les deux consuls ayant employé toute la nuit à pourvoir à la surêté publique , songèrent le lendemain à faire autoriser une conduite si extraordinaire par de nouvelles lois , et à se revêtir au moins des apparences de la justice qui ne manquent guères à ceux qui ont la force de leur côté. Pour y parvenir , ils formèrent le dessein de relever l'autorité du sénat que les tribuns du peuple avoient fort affoiblie par ce nombre infini de lois nouvelles faites en faveur du peuple , et dont la plupart n'avoient été pro-

mulguées que par des séditeux, les armes à la main.

Ils convoquerent dans cette vue une assemblée (1) du peuple Romain. Sylla, naturellement éloquent, déplora en des termes également vifs et touchans les malheurs de la république. Il représenta à l'assemblée que les dissensions qui agitoient depuis si longtemps la ville et l'état, ne provenoient que de l'esprit inquiet et séditeux des tribuns, qui pour se faire valoir n'oublioient rien pour exciter la haine du peuple contre le sénat; que ces magistrats populaires qui n'avoient été établis dans leur origine que pour empêcher qu'on ne fit violence à aucun citoyen Romain, s'étoient emparé insensiblement, et sous différens prétextes, du gouvernement entier de la république; que par de nouvelles lois, inconnues à leurs ancêtres, ils avoient trouvé le secret d'anéantir l'autorité des consuls et la dignité du sénat; que pour faire tolérer ces usurpations qu'ils revêtoient du nom respectable de lois, ils avoient aboli dans les élections des magistrats l'usage établi de tout temps de recueillir les

(1) App. l. 1.

suffrages par centuries, et qu'ils avoient substitué à cette ancienne forme celle de faire donner les voix par tribus, sur-tout dans l'élection des tribuns du peuple; que par ce changement, dans lequel les suffrages des nobles et des personnes riches étoient confondus avec ceux des pauvres au lieu de les compter par centuries, le petit peuple se trouvoit maître des élections, et que son choix tomboit toujours plutôt sur les plus séditieux que sur les gens de bien; que pour détruire des abus si pernicioeux au repos de la république, il étoit d'avis que désormais personne, de quelque condition qu'il fût, ne pût proposer au peuple aucune loi qui n'eût été auparavant approuvée par le sénat; enfin que dans les élections on ne recueillît plus les suffrages que par classes: espèce de rôles dans lesquels tous les citoyens étoient divisés par centuries selon leurs facultés, mais dont la première classe composée des plus riches renfermoit seule plus de centuries que toutes les autres classes ensemble; ce qui rendoit cette première classe, quand toutes ses centuries étoient d'accord, arbitre de toutes les délibérations. Sylla ajouta

qu'il falloit interdire aux tribuns ces harangues continuelles qui étoient autant de trompettes de sédition, et que pour mettre des bornes à l'ambition effrénée de ces magistrats plébéiens, il étoit à propos de déclarer par une loi solennelle que tout citoyen qui auroit exercé le tribunat seroit incapable dans la suite de toute autre magistrature.

Ces propositions de la part d'un homme qui étoit à la tête de six légions et maître de Rome, devinrent aussitôt des lois. Personne n'osa s'y opposer; tout plia sous son autorité, et Rome sous son consulat prit comme une nouvelle face.

Quand il eut établi solidement son autorité, il songea à venger ses injures particulières. Nous avons dit que Marius, de concert avec le tribun Sulpitius, s'étoit fait décerner le commandement de l'armée destinée contre Mithridate; Sylla fit casser ce décret, et en même temps il fit annuler la dernière loi promulguée par Sulpitius, qui admettoit les alliés dans les trente-cinq tribus anciennes. Tout ce qui s'étoit passé fut attribué à la force et à la violence, et celui même qui s'en plaignoit

gnoit tenoit, pour ainsi dire, actuellement le poignard sur la gorge à ses concitoyens. On accusa ensuite C. Marius, le jeune Marius, son fils, douze sénateurs des principaux de leur parti, et le tribun Sulpitius, d'être les auteurs de la dernière sédition. Ils étoient absens, et ils avoient pour partie celui qui commandoit dans Rome avec une autorité absolue; ainsi leur procès fut bientôt fait (1). Ils furent déclarés ennemis du peuple Romain; on mit leurs têtes à prix; on leur interdit le feu et l'eau, c'est-à-dire, tous les secours de la société: et on publia à son de trompe à Rome et dans toutes les provinces dépendantes de la république, le décret du sénat qui ordonnoit qu'on eût à les poursuivre aux dépens du public, et qu'on les fit mourir sitôt qu'ils auroient été arrêtés. Sylla dépêcha en même temps des troupes de tous côtés pour les faire périr. Marius échappa à leurs poursuites; mais le tribun Sulpitius fut trouvé par des cavaliers de Sylla, caché dans les marais du Laurentium. On lui coupa la tête, qui fut apportée à Rome et attachée aux *rostrs* ou

(1) App. Alex. l. 1. de bell. civ.

tribune aux harangues. Ce spectacle affreux fut un présage de tout le sang que l'ambition et la haine de Marius et de Sylla firent répandre dans la suite à Rome et dans tout l'empire Romain.

Le peuple ne vit qu'avec une secrète indignation la tête d'un de ses magistrats attachée sur son propre tribunal ; et le sénat même , quoique ravi de voir le parti du peuple abaissé , ne laissa pas de murmurer de la proscription de C. Marius et de ses partisans. La plus grande partie des sénateurs , jalouse de l'honneur et de la dignité de leur compagnie , ne pouvoit souffrir qu'on eût proscrit leurs collègues , comme on auroit fait des brigands et des scélérats. Quelques-uns reprochoient secrètement à Sylla qu'il vouloit faire périr un homme plus généreux que lui , et que si Marius quand il se réfugia dans sa maison l'eût livré à ceux qui le poursuivoient , il se seroit vu par sa mort maître absolu du gouvernement. Ces discours répétés depuis en différentes manières dans les compagnies , donnoient de l'éloignement à tout le monde pour la personne de Sylla. Il en fit l'expérience dans l'élection de quelques magistrats ,

où la qualité de ses créatures (1) fut à l'égard du peuple un titre d'exclusion. Sylla, au lieu de s'en fâcher, affecta de s'en faire un nouveau mérite. Il dit à ses amis que le peu d'égards que le peuple avoit eu pour sa recommandation étoit une preuve que sous son consulat Rome jouissoit d'une entière liberté; et pour soutenir toujours le même caractère aux yeux du public il laissa élire pour l'un des consuls de l'année suivante (*An de Rome 666.*), Cinna de la même maison que lui, mais d'un parti contraire, et qui le fit repentir dans la suite de cette feinte modération aussi opposée à son humeur qu'à ses intérêts.

Cornelius Cinna, quoique d'une maison patricienne, s'étoit attaché au parti du peuple, où il espéroit trouver plus de considération que dans celui de la noblesse, rempli de grands capitaines et d'habiles magistrats. C'étoit un homme sans mœurs et sans réflexion, précipité dans ses desseins : cependant tout téméraire et inconsideré qu'il étoit dans ses engagements, il les soutenoit avec un courage et une grandeur d'ame digne d'un meilleur citoyen. Il ne fut

(1) Noppin, neveu de Sylla, et Servius.

pas plutôt entré dans l'exercice de sa magistrature, qu'il se vanta insolemment de faire abolir toutes les lois de Sylla. Il l'attaqua même indirectement, et pour essayer ses forces et la disposition du peuple il hasarda une de ses créatures (1) qui osa se déclarer accusateur de Sylla; mais ce grand homme méprisant également et la bassesse de l'accusateur, et la légèreté de celui qui le faisoit agir, sans daigner seulement répondre à l'accusation, laissa là le procès et les juges, et partit pour aller faire la guerre à Mithridate.

Il se flattoit que son parti seroit toujours assez puissant pour tenir en respect le nouveau consul, homme peu estimé, et d'ailleurs haï pour son humeur hautaine et violente; mais la suite lui fit voir que dans les dissensions domestiques et les guerres civiles il ne faut jamais se trop fier ni à ses meilleurs amis, ni mépriser le moindre de ses ennemis. Cinna n'avoit pas à la vérité un assez puissant parti pour introduire un nouveau changement dans le gouvernement de l'état; mais il eut des amis plus habiles que

(1) Virginius.

lui, qui lui firent comprendre que pour se soutenir contre Sylla il devoit faire rappeler Marius ; et opposer à Sylla ce grand capitaine si fameux par ses victoires. Il falloit pour cela faire casser l'arrêt de la proscription ; mais cette cassation d'un arrêt si solennel paroissoit presque impossible , par rapport au puissant parti que Sylla avoit laissé dans Rome : Cinna pour en balancer le crédit, et pour s'assurer du plus grand nombre des suffrages, entreprit de gagner les alliés.

Nous avons dit avec quelle adresse le sénat les avoit comme relégués dans les huit dernières tribus , afin que leurs suffrages ne fussent jamais comptés ; et on a vu que par un dessein contraire Marius et Sulpitius les avoient incorporés dans les trente-cinq premières tribus , mais que Sylla avoit depuis fait abroger cette loi. Cinna résolut de la faire revivre. Pour y réussir , il leur fit dire secrètement de se rendre à Rome le premier jour d'assemblée , d'y venir en plus grand nombre qu'ils pourroient , et d'apporter des épées sous leurs robes. Tout cela fut exécuté selon son projet ; et le jour de l'assemblée la place publique fut remplie

d'un si grand nombre de ces alliés , que les habitans même de Rome eurent bien de la peine à en approcher. Cinna monta lui-même à la tribune , et par un discours étudié il représenta à l'assemblée que les Latins et les Italiens étant de même nation que les Romains, que parlant le même langage, vivant sous des lois à peu près semblables , et exposant tous les jours leur vie pour soutenir la gloire et les intérêts de la république, il étoit juste de ne former qu'un corps et qu'une seule république des différens peuples de l'Italie ; que pour rendre cette union parfaite il falloit supprimer les huit dernières tribus , et placer dans les anciennes les nouveaux citoyens, selon que le sort en décideroit ; que c'étoit le seul moyen d'entretenir la paix et l'union entre les différens ordres de l'état (1), d'en augmenter les forces , et de les rendre redoutables aux ennemis du nom Romain (2).

Ce discours du consul fut reçu avec de grands applaudissemens de la part des alliés. Ils demandèrent à haute voix et avec de grands cris , qu'on

(1) Vell. Paterc. l. 2. c. 20.

(2) App. Alex. l. 2. c. 15.

prît les suffrages pour faire recevoir cette loi ; mais les anciens citoyens indignés de voir un patricien et un consul faire le personnage séditieux d'un tribun du peuple , s'opposèrent hautement à la réception de cette nouvelle loi : « Qu'il suffise à ces étrangers , » disoient-ils , d'être associés au nom » Romain , d'en avoir les droits et les » privilèges , et de se voir aujourd'hui » de sujets devenus citoyens de Rome , » sans prétendre encore se mêler » malgré nous dans nos tribus pour » y donner la loi par le nombre de » leurs suffrages. »

L'opposition de sentimens et de partis fit naître des disputes qui dégénérèrent bientôt en invectives et en injures. Pour lors les alliés , tirant les épées qu'ils portoient sous leurs robes , chargèrent les anciens citoyens et les obligèrent de quitter la place et de s'enfuir. La plupart coururent en porter leurs plaintes au sénat , et ils s'adressèrent à Octavius , collègue de Cinna au consulat , ami et partisan déclaré de Sylla. Ce consul qui avoit prévu les desseins de son collègue , sous prétexte de maintenir la paix dans la ville , tenoit auprès de lui un

nombre considérable de ses partisans tous bien armés. Il n'eut pas plutôt appris ce qui se passoit dans la place , qu'il y courut à la tête des créatures de Sylla; il écarte le peuple qui lui fait place , tant par respect pour sa dignité que par la crainte de ce grand nombre de gens armés dont il étoit accompagné. Octavius, sans égard pour personne, charge les Latins, les pousse, écarte la multitude et la met en fuite. Les habitans de Rome prennent les armes , attaquent les alliés dispersés dans les rues , les poursuivent l'épée dans les reins , et les forcent enfin de sortir de Rome.

Cinna s'en voyant abandonné court toute la ville pour rallier ses partisans , et il invite même jusqu'aux esclaves de se joindre à lui par l'espérance de la liberté qu'il promet à ceux qui prendront les armes en sa faveur. Le premier magistrat de la république , et celui qui étoit préposé pour y entretenir la paix, n'oublie rien pour exciter une sédition; mais personne ne branla , et après des efforts impuissans il fut obligé de céder au parti contraire. Il sortit de Rome , et fut rejoindre cette foule d'Italiens qu'il

y avoit fait venir. Il parcourut successivement la plupart de leurs villes : il fut , à Tibur , à Preneste , à Nole : et dans tous les lieux où il passa , il exhortoit le peuple à prendre les armes pour se venger des Romains. Il étoit secondé par C. Milonius , par C. Maurius Gratidianus , et sur-tout par Quintius Sertorius , excellent capitaine , qui s'étoit joint à ce parti pour se venger de celui de Sylla qui lui avoit donné l'exclusion dans une élection pour le tribunat. Ces sénateurs par leurs intrigues excitèrent le ressentiment des alliés. La guerre fut résolue dans la plupart de ces villes : l'embrasement devint bientôt général ; et Cinna , à la tête de ce nouveau parti , commença à faire des levées de troupes et d'argent. Le sénat , instruit de ses mauvais desseins , lui fit son procès. Il fut déclaré déchu du titre de citoyen et de la dignité de consul , (*An de Rome 666.*) et on substitua en sa place Lucius Merula , prêtre de Jupiter , et un des plus hommes de bien de la république.

Cinna n'apprit sa condamnation qu'avec une nouvelle fureur. Son esprit naturellement fier et emporté ne for-

moit que des projets funestes contre ses ennemis ; mais comme il avoit besoin de forces pour se soutenir il résolut de faire entrer dans son parti un corps de troupes Romaines qui campoit alors proche de Capoue.

Il se rendit en diligence au camp , et avant qu'on y eût appris les nouvelles de sa déposition , il s'adressa d'abord à quelques tribuns militaires qu'il eut l'adresse de gagner et de mettre dans ses intérêts. Ces officiers , de concert avec lui , convoquent l'assemblée ; les soldats furent d'abord surpris d'y voir paroître le consul sans licteurs , sans faisceaux , et sans aucune marque de sa dignité. Cinna prenant alors la parole : « Vous voyez » en ma personne , leur dit-il , un » exemple bien extraordinaire de la » tyrannie du sénat. Vous m'aviez fait » consul ; le peuple Romain m'avoit » conféré cette dignité par ses suffrages , et le sénat vient de m'en priver » sans m'entendre , et sans même avoir » consulté le peuple. Après un pareil » attentat , que pouvez-vous espérer » de votre liberté , de vos droits et de » vos suffrages ? Ce sont cependant ces » mêmes suffrages dont j'avois voulu

» augmenter le nombre pour soutenir
 » votre autorité , qui m'ont attiré une
 » si cruelle injure. Si j'avois été moins
 » attaché aux intérêts du peuple , je
 » serois encore à la tête du sénat , et
 » vous me verriez dans votre tribunal
 » avec toutes les marques de ma di-
 » gnité ; au lieu que je ne m'y présente
 » qu'en suppliant et comme un mal-
 » heureux proscrit , sans patrie , sans
 » maison , sans dieux pénates , forcé
 » d'errer à l'aventure , ou de me ca-
 » cher dans un pays où j'ai droit de
 » commander. »

En même temps il déchire sa robe
 comme un homme pénétré de la plus
 vive douleur ; il atteste les Dieux ven-
 geurs de l'injustice , et se jette à terre
 prêt à se percer de son épée , et
 comme s'il n'eût pas voulu survivre à sa
 disgrâce. Les soldats , émus d'un spec-
 tacle si touchant , le relèvent et le
 rapportent sur son tribunal. Chacun
 l'exhorte à prendre courage ; on lui
 donne des licteurs (1) ; et l'armée ga-
 gnée par ses principaux officiers le
 reconnoît pour consul et pour son
 général , et lui prête serment de
 fidélité.

(1) App. Alex. *idem*, *ibid.* c. 2.

Cinna qu'on avoit jusqu'alors méprisé à Rome devint redoutable ; et on regarda cette désertion de toute l'armée comme le commencement d'une guerre civile. Les deux consuls Octavius et Merula firent aussitôt de nouvelles levées par ordre du sénat ; on tira des troupes des alliés qui n'étoient point entrés dans le parti de Cinna , et on rappela en même temps Cn. Pompeius père , du grand Pompée. Il commandoit alors un corps de troupes sur les côtes de la mer Ionienne , et il vint camper devant la porte Collatine pour couvrir Rome ; mais la république tira peu de secours de ce général , qui se ménagea toujours avec tant d'adresse entre les deux partis , depuis l'éloignement de Sylla , qu'on ne sut jamais lequel il favorisoit. Peut-être même qu'il cherchoit à s'élever sur les ruines de l'un et de l'autre ; ce qui par la suite le rendit également odieux aux deux factions.

Cependant le parti de Cinna se fortifioit tous les jours : plusieurs sénateurs accoururent dans son camp ; et on apprit en même temps que Caius Marius avec son fils étoit en chemin pour s'y rendre. Ce fameux chef de parti

étoit alors comme relégué dans l'île de Cercinne sur les côtes d'Afrique, où il s'étoit réfugié avec son fils et quelques sénateurs Romains qui s'étoient attachés à sa fortune.

Nous avons vu que Sylla l'avoit poussé hors de Rome, et qu'après sa fuite il avoit été proscrit et sa tête mise à prix. Caius Marius âgé de plus de soixante et dix ans, après six consulats qu'il avoit exercés avec autant d'autorité que de gloire, se vit réduit à se sauver de Rome à pied, et sans avoir ni ami, ni domestique qui l'accompagnât dans sa fuite. Après avoir fait quelque chemin dans un état si déplorable il fut obligé, pour éviter les gens de Sylla qui le poursuivoient, de se jeter dans un marais où il passa toute la nuit enseveli et enfoncé dans la bourbe jusqu'au cou. Il en sortit au point du jour pour tâcher de gagner les bords de la mer, dans l'espérance de trouver quelque vaisseau qui lui faciliteroit sa sortie de l'Italie; mais ayant été reconnu par des gens de Minturne, on l'arreta; il fut conduit dans cette ville la corde au cou, tout nu et couvert de boue. Le magistrat, pour obéir aux ordres du sénat, lui

envoya aussitôt un esclave public , Cimbre de nation , pour le faire mourir.

Marius (1) voyant entrer cet esclave dans sa prison , et jugeant de son dessein par une épée nue qu'il avoit à la main , lui cria d'une voix forte : *Barbare , as-tu bien la hardiesse d'assassiner Caius Marius !* L'esclave épouvanté du nom seul d'un homme si redoutable aux Cimbres , jette son épée et sort de la prison tout ému et en criant : *Il m'est impossible de tuer Marius.* Les magistrats de Minturne regardèrent la peur et le trouble de cet esclave comme un mouvement du ciel qui veilloit à la conservation de ce grand homme , et touchés d'un sentiment de religion ils lui rendirent la liberté : » Qu'il aille , dirent-ils , errant » où ses destinées le conduisent , et que » par-tout ailleurs il subisse le décret » du sénat. Nous supplions seulement » les dieux qu'ils nous pardonnent » si une autorité supérieure nous con- » traint de chasser de notre ville celui » qui a sauvé autrefois toute l'Italie de » l'incursion des barbares. »

Ceux de Minturne lui fournirent même un vaisseau qui le porta d'abord

(1) Plut. in Mar.

dans l'île d'Ænaria , où il trouva un sénateur de ses partisans , appelé Granius , et quelques autres proscrits de ses amis qui lui apprirent que son fils s'étoit réfugié à la cour de Mandrestal (1) roi de Numidie : ce qui détermina Marius à passer en Afrique. Il fut obligé par la tempête, d'autres disent pour faire de l'eau , de relâcher sur les côtes de Sicile , et il y trouva de nouveaux périls. A peine étoit-il débarqué qu'un questeur Romain qui commandoit dans le pays , et qui par hasard se trouva au même endroit , voulut l'arrêter. On en vint aux mains , et Marius n'échappa de ce péril qu'après avoir perdu seize hommes de ceux qui l'accompagnoient , et qui firent ferme sur le bord de la mer pendant qu'il se rembarquoit. Il arriva ensuite en Afrique après quelques jours de navigation , et mit pied à terre proche de Carthage. Sextilius commandoit dans cette province en qualité de préteur ; et comme Marius ne l'avoit jamais désobligé , il se flatta qu'il voudroit bien ignorer l'endroit de sa retraite , et qu'il trouveroit enfin un asile où il pourroit se

(1) Plutarque le nomme Hyempsal.

rétablir tranquillement des fatigues de la mer.

Mais à peine avoit-il passé quelques jours sur ce rivage, qu'il vit arriver un licteur qui lui signifia un ordre du préteur desortir de son gouvernement, avec menace de le poursuivre comme un ennemi du peuple Romain, s'il y restoit plus long-temps. Marius pénétré de douleur et de colère de ne pouvoir pas trouver un coin de terre où il pût être en sureté, après s'être vu, pour ainsi dire, maître du monde entier, gardoit un morne silence en regardant fièrement ce licteur; mais en étant pressé de lui donner réponse : *Rapporte à ton maître*, lui dit-il, *que tu as vu C. Marius banni de son pays, assis sur les ruines de Carthage*; comme si par la comparaison de ses disgraces avec la chute du puissant empire des Carthaginois, il eût voulu instruire le préteur de l'instabilité des plus grandes fortunes.

Il se rembarqua ensuite malgré la rigueur de la saison, et il passa une partie de l'hiver dans son vaisseau à errer dans ces mers, en attendant le retour d'un de ses gens qu'il avoit envoyé en Numidie au jeune Marius,

son fils , afin qu'il lui procurât une retraite dans le pays de Mandrestal ; mais il fut bien surpris lorsqu'il le vit arriver lui-même , et qu'il apprit qu'il s'étoit heureusement échappé d'un asile qui étoit devenu sa prison. Ce prince barbare l'avoit reçu d'abord avec les égards que tous les rois avoient pour les Romains , et qui étoient dussur-tout au grand nom de Marius si fameux dans la Numidie ; mais ayant appris sa disgrâce il résolut de retenir son fils comme un ôtage que la fortune lui avoit envoyé , et de s'en faire un mérite en faveur du parti qui prévaudroit. Et quoiqu'il gardât toujours en apparence les mêmes égards et les mêmes mesures d'honnêteté , le jeune Marius n'avoit pas été long-temps sans s'apercevoir qu'il n'étoit plus libre , et que c'étoit moins pour lui faire honneur que pour l'observer, que Mandrestal le faisoit accompagner par-tout où il portoit ses pas d'un grand nombre de seigneurs Numides qui ne le perdoient jamais de vue.

Heureusement le jeune Romain avoit su plaire à une des femmes du roi (1). L'amour déguisé en pitié rendit cette

(1) Plut. in Mario.

princesse sensible à ses malheurs, et malgré son inclination secrète elle fut assez généreuse pour lui faciliter les moyens de s'échapper. Il vint joindre son père, comme nous l'avons dit; et Marius ayant appris les mouvemens de Rome par un envoyé de Cinna, résolut de se rendre dans son armée pour tâcher de relever son parti. Il s'embarqua de nouveau (1), et après quelques jours de navigation il aborda sur les côtes d'Etrurie, d'où il envoya offrir ses services à Cinna, comme un simple citoyen à son consul.

Cinna apprenant cette grande nouvelle en fit part à Quintus Sertorius, un de ses lieutenans, et lui demanda son avis. Sertorius, grand capitaine, mais sage et modéré, et qui redoutoit l'humeur farouche et vindicative de Marius, ne fut point d'avis qu'on le reçût dans l'armée. Il représenta à Cinna qu'il étoit assez puissant pour triompher seul de tous ses ennemis (2); que Marius ne seroit pas plutôt à la tête de l'armée, qu'il rappelleroit à lui toute l'autorité; qu'il lui enleveroit la gloire des heureux succès, et d'ailleurs que

(1) App. Alex. l. 2. c. 16.

(2) Plut. in Sert.

c'étoit un homme sur la foi duquel il n'étoit pas toujours sûr de se reposer. Cinna convint de la solidité de toutes ces raisons : *Mais le moyen , dit-il , de renvoyer un homme que j'ai invité moi-même à se rendre dans mon armée , et à unir ses ressentimens aux miens contre nos ennemis communs ? Puisque c'est vous qui l'avez appelé , lui répondit Sertorius , la délibération est inutile , et il ne vous reste d'autre parti à prendre , après vous être joint , que de veiller autant sur sa conduite que sur les entreprises et les desseins de vos ennemis déclarés.*

Cinna , après cette conférence secrète , écrivit à Marius pour l'inviter de nouveau à se rendre dans son armée. Il le traitoit de proconsul dans sa lettre , et il lui envoyoit des licteurs et tous les ornemens de cette dignité. Marius se rendit au camp de Cinna ; mais il renvoya les licteurs et les autres marques de distinction , comme peu convenables à sa fortune. Il affectoit au contraire de ne porter qu'une méchante robe ; ses cheveux et sa barbe étoient négligés ; il marchoit lentement et comme un homme abattu par tant de disgraces ; mais au travers de cette triste contenance qu'il

affectoit on démêloit quelque chose de si fier sur son visage , qu'il excitoit plutôt de la frayeur que de la compassion.

On ne sut pas plutôt à Rome que Marius étoit revenu en Italie dans le dessein d'y faire la guerre , qu'il sortit de cette ville plus de cinq cents citoyens qui se rendirent auprès de lui. Il parcourut ensuite toute l'Italie , et alla de ville en ville , publiant qu'il ne prenoit les armes que pour faire recevoir leurs citoyens dans le corps de la république et dans les anciennes tribus. Les peuples , flattés de cette espérance , lui donnèrent des troupes et de l'argent. Un grand nombre de soldats Romains qui avoient servi autrefois sous lui , vint lui offrir leurs services. Pour grossir ses troupes encore davantage , il fit publier à son de trompe qu'il accorderoit la liberté à tous les esclaves qui le viendroient trouver : il y en accourut un grand nombre à qui il fit donner des armes ; et il choisit les mieux faits pour lui servir de gardes.

Cinna et Marius , se trouvant un assez grand nombre de troupes pour pouvoir assiéger Rome , en appro-

chèrent sans trouver aucun obstacle. Cinna et Carbon, un de ses lieutenans, se campèrent sur les bords du Tibre, Sertorius au-dessus, et Marius du côté de la mer : leur dessein étoit d'empêcher qu'on ne fît entrer des vivres dans la place. Cn. Pompeius avoit à la vérité un corps considérable de troupes qui pouvoit en faciliter l'entrée ; mais la conduite de ce général étoit si équivoque, ses démarches si concertées, et ses desseins si cachés, qu'on ne pouvoit pas compter sur son secours. Il fut tué quelque temps après dans un orage par un coup de tonnerre, et on remarqua que la joie de sa mort avoit été égale dans la ville et dans le camp ennemi. Le consul Octavius fut obligé de prendre sa place. Personne ne doutoit de sa probité et de la droiture de ses intentions ; mais c'étoit un mauvais soldat qui succédoit à un grand capitaine ; c'étoit même plutôt un bon citoyen qu'un homme capable du gouvernement, attaché jusqu'au scrupule à une timide observation des lois, et ignorant cette grande maxime : qu'il faut se mettre au-dessus des lois même quand il s'agit du salut de la patrie. On le vit refuser le

secours des esclaves qui étoient en grand nombre dans Rome, et il répondit sèchement à ses officiers qui le pressoient de les armer pour la défense de la ville, qu'il n'accorderoit jamais à des esclaves le droit de bourgeoisie (1), dont il avoit été d'avis qu'on privât Caius Marius, et que ce seroit violer les lois pour la défense desquelles il avoit pris les armes.

Cependant Cinna et Marius seroient de près la ville de Rome, et l'armée même d'Octavius se trouvoit comme assiégée. On ne pouvoit point rappeler Sylla trop éloigné, et occupé dans le fond de l'Asie contre Mithridate. Ainsi, il ne restoit de ressource au sénat que dans un corps de troupes commandé par Cecilius Metellus, fils du Numidique, qui faisoit actuellement la guerre aux Samnites, peuple courageux, ennemi de tout temps du nom Romain, et qui soutenoient opiniâtrement les restes de la ligue sociale dont nous venons de parler.

Le sénat, qui connoissoit la valeur et la capacité de ce général, lui envoya ordre de terminer cette guerre aux conditions les plus honorables

(1) Plut. in Mario.

qu'il pourroit , de ramener incessamment son armée au secours de sa patrie , et même en cas qu'il ne pût faire la paix , de laisser ses troupes sous les ordres de ses lieutenans , et de venir servir auprès du consul (1). Metellus , en conséquence de cet ordre , fit faire quelques propositions aux généraux ennemis ; mais comme dans le traité il vouloit toujours soutenir la dignité du nom Romain , Marius intervint pendant que la négociation traînoit , et il fit offrir aux Samnites des conditions si avantageuses , qu'ils se déclarèrent en sa faveur ; en sorte que Metellus perdant l'espérance de la paix , laissa ses troupes sous le commandement de ses lieutenans , et se rendit au camp d'Octavius.

Les soldats de ce consul , qui le méprisoient autant qu'ils estimoient Metellus (2) , demandèrent ce dernier avec de grands cris pour leur général , et ils déclarèrent hautement que quand ils auroient un si brave homme à leur tête ils sauroient bien repousser tous les efforts des ennemis , et sauver Rome et la république ; mais Metel-

(1) App. Alex. l. 1. c. 16.

(2) Plut. in Mario.

lus, aussi modeste que brave, rejeta avec indignation ces louanges séditionneuses. Il reprocha aux soldats leur peu de discipline, et il leur parla avec tant de hauteur, que la plupart piqués de ses reproches se jetèrent dans l'armée de Marius. Ce qui fait voir que dans les guerres civiles les chefs de parti ne peuvent trop ménager des soldats que leur exemple rend mutins, et qui ne croient pas combattre contre leur patrie quand ils ne servent que dans des troupes de leur nation.

Marius, pour augmenter le désordre, fit crier proche des murailles de Rome, qu'il donneroit la liberté à tous les esclaves qui viendroient prendre parti dans ses troupes : ce qui en attiroit tous les jours un grand nombre. Le peuple d'ailleurs, qui veut toujours avoir du pain de quelque côté qu'il vienne, se plaignoit hautement que le sénat, pour ses intérêts particuliers, entretenoit une guerre qui exposoit leurs femmes et leurs enfans à mourir de faim. La plupart même des sénateurs qui avoient paru d'abord les plus zélés ne conservoient plus qu'une froide bienséance pour le parti ; et
comme

comme la fidélité est rare dans les guerres civiles, par les mutuelles liaisons qui se trouvent entre les gens de différens partis, on ne voyoit que transfuges et que négociateurs secrets qui passoient de la ville dans le camp pour y faire des traités particuliers.

Le sénat voyant que son parti et son autorité diminuoient tous les jours, et craignant un soulèvement général, crut devoir entrer en négociation. On envoya des députés à Cinna pour lui faire quelques propositions de paix. Cinna, avant que de leur donner audience (1), leur fit demander s'ils avoient ordre de le reconnoître pour un des consuls de la république, ou s'ils ne prétendoient traiter avec lui que comme avec une personne privée. Les députés, n'ayant rien dans leurs instructions touchant une proposition si délicate, retournèrent dans la ville prendre de nouveaux ordres. Le sénat, embarrassé de la question de Cinna, ne savoit quel parti prendre. Il n'y avoit pas d'apparence de déposer un aussi homme de bien que Merula, qui d'ailleurs avoit été élevé à cette dignité sans l'avoir recherchée ;

(1) App. ib. ibid.

d'un autre côté , le peuple pressé de la faim demandoit du pain avec de grands cris , et il étoit à craindre qu'il n'introduisît l'ennemi dans la ville. Merula sut par sa générosité tirer le sénat d'embarras : il renonça au consulat , et par sa démission le sénat , libre de ses derniers engagements , envoya de nouveaux députés à Cinna comme au consul du peuple Romain. Cinna les reçut dans son tribunal avec tout l'appareil du premier magistrat de la république. Les envoyés l'invitèrent de la part du sénat de rentrer dans Rome et dans les fonctions de sa dignité , et ils ne lui demandèrent pour toutes conditions que de vouloir bien épargner le sang de ses concitoyens , et de faire serment qu'il n'en feroit mourir aucun , que suivant les lois et conformément aux règles ordinaires de la justice. Cinna refusa de faire ce serment ; mais il protesta qu'il ne donnoit jamais son consentement à la mort d'aucun citoyen ; il fit même dire au consul Octavius qu'il ne feroit pas mal de s'abstenir de paroître en public jusqu'à ce que le calme fût rétabli dans la ville. Marius étoit debout à côté du tribunal de Cinna : il ne parla

point aux envoyés; mais son silence, une mine farouche et des yeux étincelans de colère, leur firent comprendre que cet homme furieux dans ses vengeances ne respiroit que le sang et le carnage.

Metellus, voyant les affaires de Rome désespérées, ne voulut pas y entrer; il aima mieux se bannir de sa patrie que de reconnoître l'autorité de Cinna, et il se retira sur les côtes de la Ligurie. Octavius, au contraire, protesta qu'étant consul il ne sortiroit point de la ville: il se plaça dans son tribunal avec ses habits consulaires, environné de ses licteurs, et là il résolut d'attendre ce qu'il plairoit aux ennemis d'ordonner de son sort.

Cinna et Marius se présentèrent aux portes de Rome à la tête de leurs troupes. Cinna entra le premier accompagné de ses gardes; mais Marius s'arrêta à la porte, et comme ses amis l'invitoient d'entrer, il leur dit qu'ayant été banni par un décret public il en falloit un autre qui autorisât son retour. Cet homme cruel et farouche feignoit de respecter encore les lois: il fallut pour le contenter assembler le peuple dans la place;

mais à peine deux ou trois des premières tribus eurent-elles donné leurs suffrages , que trouvant la cérémonie trop longue et impatient de satisfaire son humeur cruelle , il laissa tomber le masque et se jeta dans la ville avec une troupe de satellites qui massacrèrent sur-le-champ ceux qu'il leur avoit prescrits. Caius et Lucius Julius, Serranus, P. Lentulus, C. Numitorius, M. Bebius Crassus, tous sénateurs illustres, furent égorgés dans les rues , et immolés les premiers à la vengeance de Marius. Il fit porter leurs têtes sur la tribune aux harangues : et comme s'il eût voulu étendre sa vengeance au-delà même de la mort , il ordonna qu'on laissât ces cadavres mutilés dans les rues pour être dévorés par les chiens.

Des deux consuls, Octavius fut tué dans son tribunal contre la parole de Cinna ; et Merula , sachant qu'il étoit proscrit, se fit couper les veines pour ne pas laisser à son ennemi le cruel plaisir d'ordonner du genre de son supplice ; mais comme il étoit prêtre de Jupiter, et que par les lois de la religion il étoit défendu aux personnes revêtues de ce caractère de mourir

avec la mitre sur la tête , on trouva après sa mort un écrit dans lequel il témoignoit qu'avant que de se donner la mort il avoit eu la précaution de déposer cet ornement sacré , pour ne le pas profaner , disoit-il , par l'effusion de son sang. On égorgea ensuite Marc-Antoine , dont la retraite avoit été découverte par les satellites de Marius. C'étoit un sénateur d'une illustre maison plébéienne , et qui se prétendoit descendue d'un Anthon fils d'Hercule , mais plus illustrée par ce sénateur qui avoit été consul et censeur , et qui passoit pour le plus célèbre orateur de son temps. Quintus Catulus , autre consulaire , et illustre par la victoire des Cimbres qui lui étoit commune avec ce tyran , ayant appris qu'il l'avoit proscrit , s'enferma dans une chambre où il se fit étouffer par la vapeur du charbon qu'il y avoit fait allumer. Rome voyoit périr tous les jours ses plus illustres citoyens que les satellites de Marius massacroient impitoyablement. Cette troupe furieuse d'esclaves , qu'il avoit faits les ministres de ses vengeances , égorgeoit les chefs de famille , pilloït les maisons , violoit les femmes et

enlevoit les enfans. Au moindre signe que leur faisoit Marius ils poignardoient ceux qui se présentoient devant lui : ils avoient même ordre de tuer sur-le-champ tous ceux à qui il ne rendoit pas le salut ; de sorte que ses propres officiers et ses amis même ne l'abordoient jamais qu'en tremblant , et toujours incertains de leur destinée.

Au milieu de tant de sang répandu , Marius se plaignoit que la principale victime lui étoit échappée , et qu'il manquoit à sa vengeance de n'en pouvoir étendre les effets sur la personne de Sylla ; mais ce général étoit trop éloigné , et même trop puissant pour avoir rien à craindre de la cruauté de son ennemi. Le tyran , pour soulager son ressentiment , tâcha de le frapper par les endroits les plus sensibles. Il fit chercher avec soin Metella , sa femme , fille de Metellus le Numidique , et ses enfans , pour les faire mourir. Ce ne fut que par un bonheur extraordinaire qu'ils échappèrent à la fureur de ce barbare. Les principaux amis de Sylla les firent sortir de Rome et les conduisirent jusque dans son camp. Marius , outré de leur fuite , étendit sa vengeance jusque sur les

choses les plus insensibles ; il fit raser la maison de son ennemi , confisquer ses biens , et pendant que Sylla ajoutoit de grandes provinces et des royaumes entiers à la domination des Romains , il n'eut point de honte de le faire déclarer ennemi de la république. Le sénat qui savoit ajuster sa jurisprudence et ses arrêts à la volonté de ceux qui dominoient n'eut point de peine à le trouver criminel. Il cassa toutes les lois qu'il avoit fait recevoir pendant son consulat , tout prêt d'en faire autant des ordonnances de Marius si le parti contraire pouvoit prévaloir. Cinna et Marius se firent déférer en même temps le consulat pour l'année suivante , (*An de Rome 667*) afin de se fortifier de l'autorité de cette souveraine magistrature contre le ressentiment et les forces de Sylla dont ils redoutoient le retour en Italie.

En effet , sa femme , ses enfans , ses amis et tous les proscrits qui s'étoient réfugiés dans son camp (1) , le sollicitoient tous les jours de tourner ses armes contre ses propres ennemis , et de délivrer sa patrie des tyrans qui l'opprimoient depuis si long-temps ;

(1) Plut. in Syllâ.

mais Sylla , supérieur à ses ressentimens particuliers , crut qu'il étoit plus honnête de combattre les ennemis de l'état que de ruiner les affaires de la république par une vengeance précipitée , et il résolut d'achever de vaincre l'ennemi étranger avant que d'attaquer le domestique.

Cependant il écrivit une grande lettre au sénat , dans laquelle il représentoit vivement ses services et les injures qu'il avoit reçues (1) : et il la finissoit par des plaintes mêlées de menaces : « Vous savez , pères conscripts ,
 » leur disoit-il , tous les travaux que
 » nous avons essayés en différens climats pour le service de la république. Questeur en Numidie , tribun
 » militaire dans la guerre des Cimbres ,
 » propréteur dans la guerre des alliés ,
 » et proconsul contre Mithridate , vos
 » armes ont toujours été heureuses
 » entre mes mains. J'ai vaincu en plusieurs batailles les lieutenans de ce
 » redoutable ennemi des Romains ;
 » j'ai chassé ses garnisons de la
 » Grèce , et j'espère le réduire bientôt
 » dans les anciennes bornes de son
 » royaume de Pont. » Il ajoutoit que

(1) App. l. 1. c. 18.

pour récompense de ses services le sénat , à l'instigation de ses ennemis , avoit mis sa tête à prix ; qu'on avoit fait mourir ses amis , forcé sa femme et ses enfans de s'enfuir de Rome pour sauver leurs vies , démoli sa maison , confisqué ses biens , et cassé les lois qui avoient été promulguées sous son consulat ; mais qu'il espéroit se rendre dans peu de temps à Rome à la tête d'une armée puissante et victorieuse , et qu'alors il se vengeroit hautement des injures particulières et publiques.

Cette lettre et les nouvelles qui venoient tous les jours de l'armée de Sylla , que ce général se disposoit à tourner ses armes contre les deux consuls , leur donnoient beaucoup d'inquiétude. Marius accablé d'années , et le corps épuisé par les fatigues de la guerre , craignoit d'être obligé de se remettre en campagne , sur-tout quand il envisageoit qu'il auroit à combattre contre un ennemi puissant , grand capitaine , toujours heureux , encore dans la force de l'âge , vif , actif , diligent , et qui l'avoit déjà chassé une fois de Rome.

Il repassoit dans son esprit ses anciennes disgraces , sa fuite , son exil ,

les périls qu'il avoit courus , tant sur terre que sur mer , et il craignoit de se voir exposé encore à son âge aux mêmes dangers. Ces tristes réflexions ne l'abandonnoient point , et il en perdit même le sommeil. Ce fut pour se le procurer , et pour se débarrasser de ces idées funestes qu'il se jeta dans la débauche de la table ; il cherchoit à noyer ses inquiétudes dans le vin , et il ne trouvoit de repos que quand il n'avoit plus de raison. Ce nouveau genre de vie et les excès qu'il fit lui causèrent une pleurésie dont il mourut le dix-septième jour de son septième consulat. Un historien (1) semble insinuer qu'il avança lui-même la fin de ses jours , quoiqu'il n'en marque point la manière. Il rapporte seulement que Marius , se promenant un soir après souper avec ses amis , les entretint long-temps des principaux évènements de sa vie , et qu'après avoir rapporté tout ce qu'il avoit éprouvé de l'une et l'autre fortune , il avoit ajouté qu'il ne croyoit pas qu'il fût d'un homme de bon sens , à son âge , de se confier davantage à une divinité si inconstante ; qu'en finis-

(1). C. Pison. in Plut.

sant ce discours il embrassa tous ceux qui étoient présens avec un attendrissement qui ne lui étoit pas ordinaire, et qu'ensuite il se mit au lit où il mourut peu de jours après.

Fin du dixième livre.

LIVRE XI.

Après la mort de Marius , C. Marius , son fils , s'unit étroitement avec Cinna et Valérius Flaccus. Ce dernier ayant été créé consul passe en Asie à la tête d'une armée contre Mithridate , sous prétexte que la guerre que lui faisoit Sylla étoit sans l'aveu du sénat. Fimbria , lieutenant de Valérius Flaccus , tue son général. Sylla fait la paix avec Mithridate , et marche contre Fimbria qui , abandonné de ses soldats , se passe son épée au travers du corps. Sylla retourne en Italie où il trouve des forces très-supérieures aux siennes , commandées par d'habiles officiers , à la tête desquels étoient L. Corn. Scipion , et C. Junius Norbanus , les consuls de cette année. La ruse et l'argent le rendent maître de l'armée de Scipion , et il triomphe de celle de Norbanus par sa valeur. Le jeune Marius est élu consul ; il présente la bataille à Sylla et la perd. Il s'enferme dans Preneste où son ennemi l'assiège. Après la défaite de son parti , Preneste est enfin obligé d'ouvrir ses portes aux victorieux. Marius tâche de se sauver par des conduits souterrains avec un jeune Samnite qui commandoit

les troupes de sa nation dans la place ; mais ayant trouvé toutes les issues fermées , ces deux chefs se donnent mutuellement la mort. Sylla , dictateur perpétuel , se défait de ses ennemis par de cruelles proscriptions. Il abdique le pouvoir souverain , et meurt simple particulier. M. Emilius Lepidus qui , pendant la vie de Sylla , avoit été attaché au parti de la noblesse , devient le chef de celui du peuple après la mort du dictateur. Ayant eu le gouvernement de la Gaule Cisalpine au sortir de son consulat , il y lève une armée avec laquelle il vient camper aux portes de Rome , où il est défait par Catulus. Il se retire en Sardaigne et y meurt. Pompée est envoyé en Espagne , où , après quelques mauvais succès contre Sertorius , il a la gloire de mettre fin à la guerre en faisant couper la tête à Perpenna. Des esclaves , commandés par Spartacus , remportent plusieurs victoires contre les légions Romaines. Ils sont défaits par Crassus , et leur chef est tué. Guerre des pirates terminée par Pompée.

LA plupart des habitans de Rome crurent recevoir la vie une seconde fois en apprenant la mort de Marius ;

mais leur joie fut de peu de durée, et ils s'aperçurent bientôt qu'ils n'avoient fait que changer de tyran. Le jeune Marius hérita de sa cruauté comme de son pouvoir, et il célébra les obsèques de son père par la mort de plusieurs sénateurs qui avoient échappé aux premières fureurs de la proscription. Ce jeune homme s'unit étroitement avec Cinna, et ils associèrent dans leur faction Valérius Flaccus, créature de Marius. Ils le firent même nommer pour lui succéder au consulat, (*An de Rome* 667) et ce nouveau magistrat, pour gagner les bonnes grâces de la multitude, proposa une loi qui déclaroit les débiteurs quittes de leurs dettes, en payant à leurs créanciers la quatrième partie du principal. Ils délibérèrent ensuite sur les moyens d'empêcher le retour de Sylla, et ils convinrent pour cela d'envoyer une armée en Asie contre Mithridate, sous prétexte que la guerre que lui faisoit Sylla étoit sans l'aveu de la république, et que l'autorité de ce général proscrit par arrêt du sénat n'étoit pas légitime. Cinna fit comprendre à Valérius qu'il étoit de leur intérêt qu'il se chargeât de cette entreprise,

et il le flatta que les soldats de leur ennemi voyant un consul dans la province passeroient bientôt sous ses enseignes , ou du moins que son armée tiendrait en respect celle de Sylla , et retarderait sa marche si en sa présence il entreprenoit de passer en Italie.

Valérius partit de Rome avec deux légions. C'étoit un homme d'un caractère hautain et violent ; fier de sa nouvelle dignité ; cruel dans ses châtimens à l'égard du simple soldat ; odieux aux officiers qu'il traitoit avec trop de hauteur , et incapable de reconnaissance , parce qu'il attribuoit la complaisance qu'on avoit pour lui à la seule crainte de sa puissance et de son ressentiment. Comme Cinna n'étoit pas persuadé de sa capacité , on lui avoit donné pour conseil et pour lieutenant un sénateur , appelé Fimbria , aussi estimé dans les troupes par sa valeur , que Valérius en étoit haï par sa dureté. Ces deux chefs ne furent pas long-temps sans se brouiller ; le lieutenant , persuadé de l'incapacité de son général , ne faisoit pas assez d'attention à sa dignité , et le consul , sans égards pour le mérite d'un officier d'aussi grande considération que

Fimbria , vouloit tourner la subordination militaire dans une obéissance servile. L'aigreur et l'animosité succédèrent à ces dispositions , et à peine furent-ils arrivés en Asie , que leur mécontentement éclata au sujet d'un logement que le questeur de l'armée et Fimbria se disputèrent (1). Le consul saisit avec plaisir cette occasion de mortifier son lieutenant, et décida en faveur du questeur. Fimbria , outré de cette préférence , le menaça publiquement de quitter le service. Valérius , pour lui faire sentir qu'il pouvoit se passer de lui , donna sur-le-champ son emploi à un autre. Ce second affront porta le ressentiment de Fimbria jusqu'à la fureur; les soldats qui l'aimoient s'intéressèrent dans son injure : tout le camp se souleva. Valérius , au lieu d'opposer sa présence et son autorité aux mutins, s'enfuit lâchement, et ce général , déserteur de sa propre armée, se jeta dans une ville voisine , et se cacha au fond d'un puits. Fimbria , emporté par sa passion , le poursuit , entre dans la place , découvre le lieu de sa retraite , l'en fait tirer , et tue de sa main son consul et

(1) App. Alex. de bello contra Mithrid. c. 15.

son général. Pour se faire un rempart contre le ressentiment de Cinna, il se fait prêter serment par toute l'armée, persuadé qu'il seroit toujours innocent tant qu'il seroit à la tête des légions, et que la crainte seule qu'il ne se jetât dans le parti de Sylla feroit dissimuler sa faute.

Comme il étoit soldat et capitaine, il remporta de grands avantages (1) sur Mithridate et sur ses lieutenans. Il s'attacha particulièrement à ce prince qu'il força après une victoire d'abandonner Pergame, ville de la Troade, et de se retirer dans Pitane, place forte, où il pouvoit recevoir du secours par mer. Fimbria ne laissa pas de l'y assiéger; mais comme il n'avoit point de flotte pour en fermer le port, il écrivit à Lucullus qui commandoit celle de Sylla, de s'avancer et de vouloir contribuer, nonobstant la différence des partis, à la prise du plus grand ennemi des Romains. Sa perte étoit infaillible si ce lieutenant de Sylla eût voulu agir de concert avec Fimbria; mais quelque honneur que lui eût fait la prise d'un si grand roi, Lucullus ne crut pas devoir rien

(1) Idem App. *ibid.* Vell. l. 2. c. 24.

entreprendre sans la participation et les ordres de son général. Peut-être même qu'il se fit un juste scrupule d'entretenir la moindre relation avec un homme qui venoit d'assassiner un consul. Ainsi Mithridate ayant la mer libre se tira de cette place , et continua la guerre avec différens succès contre Fimbria et contre Sylla ; quoiqu'il fût déjà entré en quelque espèce de négociation avec le dernier au sujet de la paix.

Celui-ci en moins de trois ans avoit repris toutes les villes de la Grèce , défait en deux batailles rangées proche de Cheronée et d'Orchomène, Taxiles , Archelaus et Dorilas , généraux de Mithridate , qui commandoient dans la Béotie une armée composée de plus de cent mille hommes ; et il avoit triomphé de ces forces redoutables sans avoir plus de quinze mille hommes , et sans pouvoir tirer aucun secours de Rome où le parti de Marius dominoit. Mais comme la guerre , quand on la fait heureusement , fournit aux besoins de la guerre , ses victoires amenèrent dans son camp les richesses et l'abondance. Son armée se grossit , on accouroit de toutes parts

pour combattre sous ses enseignes , et l'Asie lui fournit des sommes immenses. Sylla , avec ce secours et à la tête d'une armée victorieuse , auroit poussé loin ses conquêtes si l'inquiétude de ce qui se passoit à Rome , et le désir de relever son parti n'eussent balancé dans son esprit les avantages qu'il pouvoit se promettre de la continuation de la guerre. Il étoit cependant bien résolu de ne point quitter l'Asie , qu'il n'eût réduit son ennemi par la force des armes , ou par un traité , dans les anciennes bornes de ses états. Pendant qu'il étoit dans cette agitation , Mithridate qui n'avoit pas de son côté des inquiétudes moins violentes , et qui craignoit qu'un aussi grand capitaine et aussi heureux dans toutes ses entreprises ne le chassât entièrement de l'Asie , envoya des ordres secrets à Archelaus , un de ses généraux , de tâcher de faire la paix à quelque prix que ce fût.

Archelaus en fit jeter quelques propos à Sylla par un marchand (1) qui à la faveur du commerce alloit librement de l'un à l'autre camp. La négociation se noua insensiblement , et les deux

(1) Plut. in Syllâ.

généraux après quelques préliminaires se trouvèrent dans un endroit dont ils étoient convenus. Archelaus qui n'ignoroit pas de quelle importance il étoit à Sylla de pouvoir repasser en Italie , lui proposa d'unir ses intérêts avec ceux de Mithridate , et que son maître lui fourniroit de l'argent , des troupes et des vaisseaux pour faire la guerre à Cinna et à Marius.

Sylla , sans paroître d'abord offensé de pareilles propositions , l'exhorta de son côté à se retirer de la servitude où il vivoit sous un prince impérieux et cruel. Il lui proposa de prendre le titre de roi dans son gouvernement , et il lui offrit de lui faire donner la qualité d'allié et d'ami du peuple Romain , s'il vouloit lui livrer la flotte de Mithridate dont il avoit le commandement. Archelaus rejeta avec indignation une pareille proposition , et témoigna même au général des Romains combien il se sentoit offensé qu'il l'eût cru capable d'une telle trahison (1). Alors Sylla prenant cet air de grandeur et de dignité qui étoit si naturel aux Romains : « Si n'étant qu'un

(1) Plut. in Syllâ. App. de bello contra Mithrid. c. 16.

» esclave , lui dit-il , et tout au plus
 » l'officier d'un roi barbare , tu re-
 » gardes comme une lâcheté de quitter
 » le service de ton maître ; comment
 » as-tu été assez hardi pour proposer
 » d'abandonner les intérêts de la répu-
 » blique à un Romain tel que Sylla ?
 » Crois-tu que les choses soient égales
 » entre nous ? As-tu oublié mes vic-
 » toires ? Ne te souviens-tu plus que
 » tu es ce même Archelaus que j'ai
 » défait dans deux batailles , et que
 » j'ai forcé dans la dernière d'aller
 » se cacher dans les marais d'Orcho-
 » mène. »

Archelaus , déconcerté par une ré-
 ponse si fière , ne se soutint plus dans
 la suite de la négociation : Sylla s'en
 rendit le maître , et donna la loi en
 victorieux. Il lui dit que si Mithridate
 vouloit obtenir la paix , il falloit que
 ce prince abandonnât l'Asie Mineure
 et la Paphlagonie ; qu'il rendît la
 Bithinie à Nicomède , et la Cappadoce
 à Ariobarzane ; qu'il payât aux Ro-
 mains deux mille talens pour les
 frais de la guerre et leur remit 70
 galères. Sylla à ces conditions s'obligea,
 de son côté , de faire confirmer à
 Mithridate par le sénat la possession

des états qui lui resteroient , et de le faire déclarer ami et allié du peuple Romain. Le traité ayant été arrêté à ces conditions , les articles en furent envoyés à Mithridate. Ce prince les renvoya aussitôt par des ambassadeurs qui dirent à Sylla que le roi leur maître y souscriroit volontiers , à l'exception de la Paphlagonie qu'il vouloit retenir , et de ses galères dont il ne pouvoit se défaire. Sylla leur répondit fièrement (1) : « Mithridate , à ce que » vous dites , veut retenir la Paphla- » gonie , et refuse de me remettre » ses galères à moi qui devois préten- » dre qu'il se jetât à mes pieds si je » lui laissois seulement la main dont » il a tué tant de citoyens Romains ; » mais peut-être tiendra-t-il un autre » langage si je puis le joindre ? « Les ambassadeurs consternés de cette réponse gardoient le silence ; mais Archelaus , en lui prenant la main , le pria d'adoucir son courroux. Il lui demanda seulement le temps de pouvoir se rendre auprès du roi son maître , et il l'assura qu'il en rapporteroit la ratification du traité qu'il avoit

(1) Plut. in Syllâ.

signé avec lui , ou qu'il se tueroit lui-même en sa présence.

Archelaus , sur la parole de Sylla , fit une extrême diligence ; et ayant joint Mithridate il sut lui représenter si vivement les forces de son ennemi et les périls auxquels il s'exposoit en continuant la guerre contre un si grand capitaine, que son maître, quoique toujours ennemi mortel des Romains , comprit qu'il étoit de son intérêt de surseoir, au moins pour quelque temps , l'exécution de ses desseins, d'attendre que quelque nouvelle conjuncture le débarrassât de Sylla , et le mît en état de reprendre les armes avec plus de succès. Dans cette vue il renvoya Archelaus à Sylla pour l'assurer qu'il lui porteroit lui-même la ratification entière du traité , et qu'il souhaitoit seulement le pouvoir entretenir avant qu'il retournât en Italie. Mithridate demandoit cette entrevue, parce qu'en faisant la paix avec Sylla il ne se trouvoit pas délivré de la guerre que Fimbria lui faisoit , et qu'il vouloit concerter avec lui de quelle manière il en devoit user avec cet aventurier qui ne reconnoissoit pas les ordres de Sylla.

Sylla étant demeuré d'accord de l'entrevue , elle se fit à Dardane , ville de la Troade. Mithridate , en abordant le général Romain , lui présenta la main en signe d'amitié. Sylla, avant que de répondre à cette démarche d'honnêteté, lui demanda s'il acceptoit la paix aux conditions dont Archelaus étoit convenu. Mithridate surpris de la hauteur et de la fierté du général Romain , après avoir dit quelque chose pour justifier sa prise d'armes , déclara qu'il ratifioit le traité dant toutes ses parties. Alors Sylla l'embrassa et lui présenta Ariobarzane et Nicomède dont il avoit ménagé le rétablissement par le traité de paix ; il l'assura en même temps qu'il alloit mettre Fimbria hors d'état de lui donner aucune inquiétude. Ils se séparèrent ensuite après s'être donné réciproquement des marques extérieures d'estime et d'amitié , si peu solides entre les grands , et sur-tout entre des ennemis nouvellement réconciliés.

Quelque avantageux que fut ce traité pour les Romains et sur-tout pour Sylla , on ne laissa pas d'en murmurer dans son camp. Les soldats qui n'avoient pas le même intérêt que leur
général

général de repasser en Italie , se plaignoient qu'il n'achevât pas de vaincre un ennemi qui n'étoit plus en état de lui résister. Sylla , pour justifier sa conduite , leur fit comprendre que s'il eut rejeté les propositions de paix, Mithridate à son refus n'auroit pas manqué de traiter avec Fimbria , et que si ces deux ennemis avoient joint leurs forces , ils l'auroient contraint , ou d'abandonner ses conquêtes , ou de hasarder une bataille contre des troupes supérieures en nombre , et commandées par deux grands capitaines qui auroient pu en un seul jour lui faire perdre le fruit de toutes ses victoires.

Sylla marcha ensuite droit à Fimbria , et fit marquer son camp fort près du sien. Il l'envoya aussitôt sommer de lui remettre comme à un proconsul le commandement d'une armée dont il ne s'étoit emparé que par un crime , sans l'aveu du sénat et le consentement du peuple Romain. Fimbria lui fit dire que son autorité n'étoit pas plus légitime , et que personne n'ignoroit les décrets rendus à Rome contre lui. Les deux généraux se fortifièrent ensuite chacun dans leur camp ; mais

comme les soldats des deux partis étoient de la même nation , et la plupart de la même ville , au lieu de se charger quand ils se rencontroient au fourrage, ils se saluoient humainement : il y en eut même quelques-uns du camp de Fimbria qui , à l'insu de leurs officiers , passèrent secrètement dans celui de Sylla pour aller voir leurs parens et leurs amis. Ce commerce clandestin devint à la fin pernicieux à Fimbria. Les soldats de Sylla , instruits par leur général , gagnèrent par des libéralités secrètes ceux de Fimbria. Ces soldats de retour en corrompirent d'autres ; plusieurs s'échappèrent à la faveur de la nuit , et passèrent dans le camp ennemi. La désertion devint presque générale : les traitres ne craignant plus ni la honte , ni le châtiment , levèrent leurs enseignes, et s'allèrent rendre par troupes à Sylla. Fimbria, se voyant trahi et abandonné par la plus grande partie de son armée , fit demander une entrevue à Sylla ; mais ce général , revêtu de la dignité de proconsul , ne trouvant pas qu'il lui convînt de se mettre en quelque sorte d'égalité avec un aventurier , se contenta d'y envoyer en sa place un

officier , appelé Rutilius. Fimbria se plaignit d'abord amèrement que Sylla eût refusé à un de ses concitoyens la conférence qu'il venoit d'accorder à un roi barbare ; et après avoir dit quelque chose pour se justifier au sujet de la mort du consul Valérius , il demanda à Rutilius ce qu'il pouvoit espérer de Sylla. L'officier lui répondit que Sylla lui ordonnoit , en qualité de proconsul , de sortir à l'instant d'une province dont il avoit le gouvernement. Il ajouta avec une froideur mêlée de mépris qu'on lui permettroit de gagner le bord de la mer pour s'embarquer. Fimbria jugeant bien par une réponse si dure que sa perte étoit résolue , lui répartit brusquement qu'il savoit un chemin plus court ; et en même temps il revint à Pergame où , étant entré dans le temple d'Esculape , il se passa son épée au travers du corps ; mais le coup ne s'étant pas trouvé mortel il se fit achever par un de ses esclaves qui se tua ensuite sur le corps de son maître. Le reste de ses troupes prit parti dans l'armée de Sylla , et ce général après avoir laissé le soin à Lucullus de lever de l'argent , et le commandement des troupes à Murena ,

fit prendre le chemin de l'Italie à son armée.

Au bruit de sa marche , Cinna et Carbon , tous deux consuls , (*An de Rome 670.*) le jeune Marius et les autres chefs de ce parti , lèvent des troupes et enrôlent les légions , appellent à leur secours les Samnites , et forment différens corps d'armées pour s'opposer à leur ennemi commun. Cinna avoit résolu de le prévenir , d'aller au-devant de son armée , et de porter la guerre en Dalmatie. Il y fit passer d'abord quelques troupes ; mais le reste ayant refusé de s'embarquer , il s'éleva une sédition dans son camp. Dans ce tumulte un soldat des plus mutins , et qu'il vouloit faire arrêter , lui passa son épée au travers du corps et le tua. Carbon se voyant privé de son collègue , pour demeurer seul maître du gouvernement , différa sous différens prétextes l'élection de son successeur : ainsi il resta seul dans cette dignité jusqu'à la fin de l'année que Lucius Scipion et Norbanus lui succédèrent.

Cependant Sylla continuoit son chemin , et après de longues marches et différens embarquemens il se rendit à

Durazzo ; d'autres disent à Patras où il trouva une flotte qui devoit porter ses troupes en Italie ; mais avant que de s'y embarquer il rassembla son armée. Après avoir loué le courage et la valeur que les soldats avoient fait paroître pendant toute la guerre , il leur laissa entrevoir quelque légère appréhension qu'ils ne se débandassent sitôt qu'ils se verroient dans leur patrie. Ses soldats, touchés d'une crainte qui sembloit blesser l'affection qu'ils avoient pour leur général, firent un nouveau serment de demeurer sous leurs enseignes tant que la guerre civile durerait ; ils l'assurèrent même qu'ils ne violeroient jamais la discipline militaire , et chacun lui offrit pour gage de sa foi ce qu'il avoit gagné d'argent dans la guerre de Mithridate.

Sylla ne voulut point recevoir leur argent ; il les remercia et leur fit espérer de magnifiques récompenses. Il débarqua ensuite à *Brunduzium* (1) sans trouver aucun obstacle de la part de ses ennemis. L'armée s'y reposa quelques jours pour se rétablir des fatigues de la mer , et reprit sa marche pour aller chercher les ennemis.

(1) Brindes.

Metellus *le pieux* , qui sous le consulat d'Octavius (1) , s'étoit retiré dans la Ligurie pendant la tyrannie du vieux Marius, vint joindre Sylla à la tête d'un gros corps de troupes qu'il leva facilement par l'estime générale qu'il avoit acquise dans les armées. Il les commandoit en qualité de proconsul suivant l'usage de ce temps-là , qui laissoit ce titre à ceux qui n'étoient point rentrés dans Rome depuis qu'ils en avoient été revêtus.

Sylla , qui n'avoit pas une dignité supérieure , le reçut comme son collègue , quoique par la supériorité de ses forces et l'éclat de ses victoires il retint toujours la principale autorité. Marcus Crassus , de la maison *Licinia* , proscrit par Marius et Cinna , s'étoit rendu auprès de lui. Sylla en entrant en Italie lui donna commission d'aller dans le pays de *Marses* pour y faire de nouvelles levées ; mais comme il falloit passer au travers de différens quartiers de l'armée ennemie il demanda une escorte. Ce général qui vouloit accoutumer ses officiers à des entreprises hardies , lui répondit fière-

(1) App. de bell. civ. l. 1. c. 19.

rement (1) : « Je te donne pour gardes » ton frère , tes parens et tes amis qui » ont été massacrés par nos tyrans , et » dont je veux venger la mort. » Crassus touché de ce discours partit sur-le-champ , passa au travers de différens corps de l'armée ennemie , leva un grand nombre de troupes par son crédit et ses amis , vint rejoindre Sylla , et partagea depuis avec lui tous les périls et toute la gloire de cette guerre.

Mais de tous les secours que reçut Sylla en entrant en Italie , aucun ne lui fit tant de plaisir que celui que lui amena *Cn. Pompeius*, connu sous le nom du *Grand Pompée* (2). Il n'avoit pas encore vingt-trois ans ; cependant sans aucune autorité publique il leva une armée dans le *Picenum* (3) , où son père avoit un grand nombre de cliens et d'amis , et fit déclarer la plupart des villes de ce canton en faveur de Sylla. Son armée étoit composée de trois légions (4). Brutus , un

(1) Plut. in M. Crasso.

(2) Vell. Pat. 62. c. 18.

(3) Marche d'Ancône.

(4) Plut. in Pompeio.

des chefs du parti contraire , se trouva à son passage ; les deux armées en vinrent aux mains : la cavalerie de Brutus , composée de Gaulois , chargea la première ; Pompée lui opposa la sienne , et s'avancant lui-même à la tête de son escadron il tua d'un coup de javelot le Gaulois qui commandoit cette cavalerie étrangère. Il se jeta ensuite l'épée à la main dans ces escadrons étonnés de la mort de leur chef , et qui se renversèrent sur leur infanterie ; ils y portèrent leur propre crainte et le désordre ; ce fut moins dans la suite un combat qu'une déroute : il fut impossible à Brutus , quelque effort qu'il fit , de les rallier ; et Pompée après en avoir taillé en pièces une partie , et dissipé l'autre , s'ouvrit un passage et joignit enfin Sylla malgré deux autres corps qui prétendoient s'y opposer.

Ce général voyant arriver ce jeune Romain à la tête d'une armée victorieuse , descendit de cheval pour lui faire plus d'honneur , et l'embrassa tendrement. On fut surpris que Sylla , le plus fier des Romains , donnât à ce jeune homme qui n'avoit point encore d'entrée dans le sénat , le

titre d'*empereur* , dont on honoroit en ces temps-là les généraux de la république , après qu'ils avoient remporté une victoire. Mais Sylla , sans s'embarrasser ni des lois , ni des règles de la discipline militaire , crut que dans la conjoncture où il se trouvoit c'étoit acheter encore à bon marché un homme de cette importance , et qui ne lui coûtoit , pour ainsi dire , qu'un vain titre d'honneur ; en effet , jamais secours ne lui avoit été plus nécessaire. Il n'avoit pas ramené de l'Asie plus de trente mille hommes , et ses ennemis avoient 450 enseignes (1) de gens de pied , distribués en différens corps d'armées , sans compter la cavalerie ; tout cela commandé par quinze officiers généraux , à la tête desquels étoient L. Cornelius Scipion et C. Junius Norbanus qui avoient la principale autorité en qualité de consuls de cette année. (*An de Rome 670.*) Ces armées même grossissoient à tous momens par la crainte qu'on avoit du ressentiment de Sylla. On ne doutoit point qu'il ne se vengeât cruellement , et qu'il ne répandît beaucoup de sang

(1) 200,000 hommes.

s'il pouvoit se rendre dans Rome. Quoiqu'il y eut toujours deux partis dans la ville , celui du sénat et le parti du peuple , la crainte du dehors et un intérêt commun qui est le plus sûr lien de la concorde , les unissoient alors tous contre une puissance redoutable : il faut en excepter les amis et les partisans de Sylla qui , pour éviter la cruauté du jeune Marius , cherchoient un asile dans le camp de son ennemi.

Sylla , aussi habile dans l'intrigue et dans les négociations secrètes que grand capitaine , se voyant environné de corps différens , joignit la ruse à la valeur. L. Scipion , l'un des consuls , étoit campé assez près de lui ; il lui fit parler d'accommodement , et pour l'y déterminer ses agens lui représentèrent avec beaucoup d'art que Sylla étoit sensiblement touché des malheurs auxquels la république alloit être exposée par une guerre civile , quel qu'en fût le succès pour l'un ou pour l'autre parti , et qu'il demandoit seulement pour pouvoir mettre les armes bas avec honneur , qu'on lui rendît ses biens et le titre des dignités dont on l'avoit injustement dépouillé.

Scipion qui désiroit la paix de bonne foi , séduit par des propositions si précieuses , en parut content , et ne demanda que le temps nécessaire pour en faire part à Norbanus, son collègue , qui commandoit un autre corps d'armée. Il se fit pendant ce temps-là une suspension d'armes entre les deux camps. Les soldats de Sylla, à la faveur de cette trêve , se glissèrent dans celui de Scipion ; sous prétexte de visiter leurs amis , ils en corrompirent plusieurs à prix d'argent. Sylla les avoit dressés à ce manège , comme nous venons de le voir au sujet de Fimbria : ce qui faisoit dire à Carbon qu'il avoit à combattre en Sylla un renard et un lion , mais que le lion lui donnoit bien moins de peine que le renard.

Sylla étant assuré d'un grand nombre des soldats de Scipion , se présenta devant le camp ennemi à la tête de vingt cohortes. Les soldats de garde , au lieu de le charger , le saluèrent comme leur général , et l'introduisirent dans le camp. Il s'en rendit maître sans tirer l'épée , et tout cela fut exécuté si promptement (1) , que Scipion n'en apprit la nouvelle que

(1) App. Alex. de bel. civ. l. 1. c. 20.

par les soldats même de Sylla , qui l'arrêtèrent dans sa tente avec son fils , et qui les amenèrent à leur général (1). Sylla ne souffrit pas qu'on leur fit aucun outrage : il employa au contraire tous ses soins pour gagner le consul , et l'obliger à prendre son parti ; mais l'ayant trouvé inébranlable il lui rendit généreusement la liberté , et lui permit de se retirer , à condition qu'il ne commanderoit plus les armées contre lui.

L'adresse lui ayant si bien réussi , il crut qu'il auroit le même succès contre Norbanus , l'autre consul. Il lui envoya des députés pour demander une conférence ; mais Norbanus , instruit par la disgrâce de son collègue , retint ces députés et marcha droit au camp de Sylla dans le dessein de le surprendre. Sylla , à l'approche des ennemis , n'eut pas le temps de ranger ses troupes en bataille ; ses soldats néanmoins ne s'épouvantèrent point , et quoiqu'ils ne prissent , pour ainsi dire , l'ordre que de leur courage , ils se battirent avec tant de résolution , que Norbanus , après avoir perdu plus de

(1) Plut. in Syllâ.

sept mille hommes (1), fut obligé de faire une retraite précipitée et peu différente d'une fuite. Il se jeta dans Capoue avec les débris du corps qu'il commandoit, dans la vue de défendre cette place si Sylla entreprenoit d'en former le siège.

Le reste de la campagne fut employé de part et d'autre à des négociations secrètes. Chaque parti tâchoit de débaucher les alliés de l'autre. Sylla, grand maître dans cet art, fit passer des sommes considérables jusqu'au pied des Alpes pour y gagner les Gaulois Cisalpins, et ses agens lui en amenèrent un puissant secours. Ses ennemis de leur côté portèrent la guerre en Espagne. Sertorius par sa valeur se rendit maître d'une partie de ces grandes provinces qui servirent depuis d'asile et de retraite à ceux de son parti : le jeune Marius renouvela en même temps son alliance avec les Samnites qui se déclarèrent tout de nouveau en sa faveur. Ces peuples mirent quarante mille hommes sur pied, et ils en donnèrent le commandement à Pontius-Telesinus, le premier capitaine de leur nation, et qui avoit acquis

(1) Idem App. *ibid.*

beaucoup de gloire dans la guerre sociale. Un si puissant secours étoit moins l'effet de leur attachement au parti de Marius qu'une suite de leur ancienne jalousie de l'agrandissement de la république. Trop foibles contre toutes les forces réunies des Romains, ils ne se déclarèrent pour un parti que pour pouvoir les perdre tous les deux plus facilement, ou du moins pour affoiblir un état voisin devenu trop puissant et trop redoutable.

On procéda ensuite dans Rome à l'élection des consuls. (*An de Rome 671.*) Papirius Carbon fut élu pour la troisième fois, et on lui donna pour collègue le jeune Marius neveu, d'autres disent fils adoptif du grand Marius; et quoiqu'il n'eût alors que vingt-six ans, on crut le devoir élever à cette suprême dignité malgré l'usage et les lois, pour mettre un grand nom à la tête du parti, et pour maintenir toujours par le souvenir de son père le peuple dans ses intérêts. Les armées se mirent en campagne sitôt que le printemps fut venu. Marius à la tête de quatre-vingt-cinq cohortes présenta la bataille à Sylla. Ce général, qui avoit des secrètes in-

telligences dans l'armée ennemie, accepta le défi : on se battit de part et d'autre avec beaucoup de courage. Le soldat dans l'une et l'autre armée vouloit vaincre ou périr, et la fortune ne s'étoit point encore déclarée pour aucun parti lorsque quelques escadrons de l'armée de Marius, et cinq cohortes de son aile gauche, qui avoient été gagnées par l'argent de Sylla, y mirent du désordre par une fuite concertée avec le général. Leur exemple en entraîna beaucoup d'autres ; la terreur se répandit dans toute l'armée : ce fut moins dans la suite un combat qu'une déroute. Il y eut plusieurs cohortes taillées en pièces. Le grand nom de C. Marius le père n'obscurcit point la gloire de son fils. Ce jeune homme fit voir dans la bataille toute la capacité d'un vieux général, et le courage déterminé d'un jeune officier. Il rallia plusieurs fois ses troupes, revint à la charge, et ne se retira que des derniers du combat ; enfin, après avoir vu que tout étoit péri par les armes, ou dissipé par la fuite, il se jeta dans Preneste (1), place forte qui s'étoit déclarée pour son parti.

(1) App. *ibid.*

C'étoit la plus grande faute qu'il pouvoit faire, sur-tout ayant encore plusieurs armées à ses ordres, et qui tenoient la campagne. Sylla, qui se flattoit de mettre fin à la guerre par la prise du général, investit aussitôt cette ville : on y fit des lignes fortifiées de redoutes, et la circonvallation étant achevée, il laissa le soin de ce blocus à Lucretius-Ofella, un de ses lieutenans, qu'il avoit eu l'adresse de détacher du parti de Marius. Sylla mit des corps avancés dans tous les défilés par où on pouvoit arriver à Preneste, et il fit camper son armée d'une manière qu'elle couvroit également le blocus et ces différens postes.

Il marcha ensuite avec un détachement vers Rome. Les partisans de Marius, consternés de sa défaite, avoient abandonné la ville. Sylla y entra sans résistance ; les habitans, désolés par la famine et par tous les maux qui suivent la guerre civile, lui ouvrirent leurs portes. Sylla s'étant rendu maître de la place assembla le peuple, se plaignit qu'il se fût laissé séduire à la malice de ses ennemis ; et après avoir fait vendre les biens des partisans de Marius, il retourna à son armée pour

tâcher , par la prise de ce chef , de mettre fin à la guerre civile. Marius , au désespoir de s'être enfermé dans Preneste , et livré , pour ainsi dire , entre les mains de son ennemi , attribua la cause de ses disgraces à une intelligence secrète que Sylla entretenoit dans son parti. Il envoya un ordre à Brutus , préteur de Rome , de se débarrasser de ceux qui lui étoient suspects , et le préteur , en conséquence de cette cruelle proscription , fit poignarder , à l'issue du sénat , L. Domitius , Mutius Scevola , grand pontife et jurisconsulte excellent , et P. Antistius. On fut surpris de voir C. Carbon , frère ou cousin du consul , enveloppé dans cette proscription (1). Il y a de l'apparence que Marius n'auroit point donné cet ordre , et que Brutus n'auroit osé l'exécuter sans la participation du consul même : du moins n'en fit-il paroître aucun ressentiment ; tant il est vrai que dans la fureur des guerres civiles les nœuds que forme la nature sont des liens trop foibles pour réunir ceux que l'ambition et l'intérêt ont séparés !

En effet , la mort de C. Carbon massacré par ordre de Marius , et pour

(1) App. Alex. l. 1.

ainsi dire aux yeux de son frère , n'empêcha point ce consul d'employer tous ses soins pour faire lever le siège de Preneste. Ce blocus devint alors le principal objet de la guerre. Carbon , voulant jeter du secours dans la place , se battit un jour entier contre l'armée de Sylla sans pouvoir venir à bout de son dessein. Pendant qu'ils en étoient aux mains , Marcius , autre général du parti de Marius , à la tête de huit légions , entreprit , d'un autre côté , de forcer les défilés ; mais il trouva à son chemin Pompée qui le repoussa , et tailla en pièces une partie de ses troupes : Metellus eut le même avantage peu après contre Carbon et Norbanus. Ces deux généraux , ayant joint leurs forces et fait une marche forcée pour le surprendre , arrivèrent le soir proche de son camp qu'ils attaquèrent brusquement ; mais Metellus , qui passoit avec justice pour un des plus grands capitaines de ce siècle , leur fit voir qu'on ne surprend jamais un habile général. Il avoit placé son camp dans un endroit environné de vignes fort épaisses et qui lui servoient comme de palissades. Carbon et Norbanus attaquèrent ce camp avec plus d'impé-

tuosité que d'ordre ; leurs soldats , embarrassés dans ces vignes , ne pouvoient former leurs bataillons qui arrivoient en désordre au pied du retranchement. Les soldats de Metellus , du haut de ces retranchemens , en tuèrent un grand nombre à coups de traits , et les voyant ébranlés , ils firent une sortie où il en périt encore beaucoup. La nuit qui survint couvrit la honte de ceux qui fuyoient , et il y en eut jusqu'à six mille qui , ne pouvant se débarrasser de ces vignes , se rendirent à Metellus.

Sur le bruit de cette défaite , une autre légion qui étoit proche du camp de Metellus prit le même parti malgré Albinovanus qui la commandoit et qui revint seul joindre Norbanus ; mais il ne persista pas long-temps dans cette fidélité. Comme s'il ne fût revenu que pour trahir son général d'une manière encore plus infâme , il pria quelque temps après Norbanus de manger chez lui avec ses lieutenans C. Apustius et Flavius Fimbria , frère de celui qui s'étoit tué en Asie (1). Il invita à ce festin les principaux officiers du même parti , et au milieu du

(1) App. *ibid.*

repas il les fit égorger tous à l'exception du général que quelques affaires avoient empêché de s'y trouver. Après une action si noire , l'assassin fut se rendre à Sylla avec les complices de son crime. Norbanus , désespéré de tant de mauvais succès , et ne sachant plus à qui se fier , se jeta dans une barque qui le porta à Rhodes. Sylla l'envoya redemander aussitôt aux Rhodiens ; et pendant que les magistrats délibéroient sur une affaire si délicate , Norbanus , dans la crainte d'être livré à son ennemi , se tua au milieu de la place (1).

Carbon n'eut pas un sort plus heureux ; il tenta encore plusieurs fois de dégager Marius de Preneste , et il l'entreprit toujours inutilement. Lucullus , un des lieutenans de Sylla , et qui étoit revenu de l'Asie , défit proche de Plaisance une partie de son armée , et Pompée tailla en pièces , proche de Clusium , vingt mille hommes qui lui restoient du débris de tant de combats. Le consul , ne se trouvant plus assez de forces pour tenir la campagne , abandonna l'Italie , et s'embarqua pour passer en Afrique ; mais après avoir

(1) App. *ibid.*

erré long-temps sur la mer, il tomba depuis entre les mains de Pompée qui, pour couper les racines de la guerre civile, le fit mourir. Il ne restoit de ce grand nombre de chefs qui avoient embrassé le parti de Marius, que Carinas, Marcius et Damasippus qui étoient encore à la tête de quatre légions. Ces Romains, obstinés à continuer la guerre, se joignirent à Telesinus, général des Samnites. Ils résolurent de concert de faire un dernier effort, et de périr ou de faire lever le siège de Preneste. Telesinus s'avança fièrement pour tâcher d'enfoncer les lignes. Il avoit dans son armée plus de soixante mille hommes, tous Samnites et ennemis jurés du nom Romain, ou soldats Romains, et qui ne pouvoient espérer de salut que par la défaite du parti contraire. Sylla, à la tête d'une armée victorieuse, s'avança pour les rencontrer, et il envoya ordre à Pompée qui commandoit un autre corps d'armée, de suivre Telesinus, et de le prendre en queue pendant qu'il l'attaqueroit de front; mais dans les mouvemens que faisoient ces deux généraux, Telesinus, plus habile que l'un et l'autre;

leur donna le change, et par une contre-marche qu'il fit toute la nuit, il s'avança du côté de Rome qu'il savoit être sans défense. Son armée, dans l'espérance du pillage de cette grande ville, fit ce chemin avec tant d'ardeur qu'on en vit paroître la tête le lendemain sur les montagnes voisines de Rome.

Jamais surprise ne fut égale à celle de ces habitans. Ils se voyoient à la veille d'être la proie d'une armée étrangère qui, sous prétexte qu'on avoit reçu Sylla dans la place, ne manqueroit pas de venger le changement de parti, quoiqu'également forcés des deux côtés par le meurtre et le pillage des malheureux citoyens. On ferme aussitôt les portes de la ville; les hommes prennent les armes et bordent les murailles de machines et de gens de trait, pendant que les femmes toutes en pleurs courent dans les temples pour invoquer le secours des dieux (1). La peur et le tumulte augmentent à mesure que Telesinus approche de la ville: c'étoit un autre Annibal aux portes de Rome, et il s'en croyoit déjà maître. Pour lors il lève

(1) Plut. in Syllâ.

le masque ; il ne dissimule plus cette haine implacable qu'il portoit aux Romains : aussi ennemi de Marius que de Sylla , son dessein étoit de détruire Rome , et d'ensevelir sous ses ruines le dernier de ses habitans. Il alloit de rang en rang pour encourager ses soldats : « Il faut abattre , leur crioit-il , la forêt » où se retirent ces loups ravissans. » Portez le fer et le feu de tous côtés ; » n'épargnez rien : jamais les hommes » ne seront libres tant qu'il y aura des » Romains en vie. » Ses troupes animées par ce discours s'avancent avec fureur. Ce qu'il y avoit de jeunesse dans Rome fit une sortie sous les ordres d'Appius Claudius , moins pour empêcher les approches à une armée si redoutable que pour différer la perte de la ville et donner le temps à Sylla de venir à son secours. Les Romains se battirent comme des gens qui combattoient pour la défense de leur patrie , à la vue de leurs concitoyens , de leurs femmes et de leurs enfans. Appius fut tué dans ce combat , et il n'y avoit pas d'apparence , vu l'inégalité des forces , que ceux qu'il commandoit pussent espérer un autre sort , lorsqu'on vit entrer dans Rome

sept cents chevaux auxquels Sylla avoit ordonné d'aller à toute bride se jeter dans la ville. Ils n'y furent pas plutôt arrivés qu'ils sortirent par une autre porte, et qu'ils se joignirent à ceux qui combattoient contre les premières troupes de l'armée des Samnites.

Sylla s'avançoit avec toute la diligence que lui pouvoit permettre son infanterie, et il étoit au désespoir quand il pensoit que Rome qu'il envisageoit comme le prix de ses victoires étoit en péril de tomber en des mains étrangères. Enfin il arriva sur le midi, et campa proche le temple de Vénus (1). A peine eut-il donné le temps à ses soldats de se reposer un moment (2), qu'il leur fit reprendre les armes, et régla l'ordre de la bataille. Il donna le commandement de l'aile droite à M. Crassus; pour lui il se mit à la tête de la gauche. La plupart de ses principaux officiers vouloient l'obliger à remettre la bataille au jour suivant: ils lui représentèrent qu'il y alloit de toute sa fortune dans cette occasion; que ses troupes fatiguées par une marche

(1) App. l. 1.

(2) Plut. in Syllâ.

précipitée avoient besoin de repos , sur-tout ayant à combattre contre les Samnites et les Lucaniens , peuples belliqueux contre lesquels les Romains n'avoient jamais eu d'avantage qu'il ne leur en eût coûté beaucoup de sang ; mais Sylla , emporté par son courage fit sonner la charge et marcha aux ennemis. On se battit de part et d'autre avec une égale fureur : le combat fut long-temps opiniâtre, sur-tout à l'aile gauche où il commandoit : les Samnites ne se démentirent point de leur ancienne valeur ; ils poussèrent ses troupes et les mirent en désordre. Plusieurs cohortes et des légions entières, ne pouvant soutenir leurs efforts, prennent ouvertement la fuite. Sylla y accourt pour les rallier ; il se jette l'épée à la main au-devant des fuyards pour les arrêter , mais le soldat effrayé ne connoît plus de commandement ; chacun pour mettre sa vie à couvert tâche de se jeter dans Rome. Les habitans craignant que les vainqueurs n'entrassent avec les vaincus fermèrent la porte de ce côté-là , et laissèrent tomber la herse qui par sa chute écrasa plusieurs sénateurs de l'armée de Sylla. On dit que ce général , dans un si

grand péril , tira de son sein une médaille ou une petite statue d'Apolon qu'il y portoit ; et comme le péril et la crainte réveillent les sentimens de religion , on prétend qu'il lui adressa ces paroles comme à sa divinité tutélaire : « O toi qui as fait » sortir Cornelius Sylla victorieux » de tant de batailles , ne l'as-tu » conduit par des victoires continuelles jusqu'aux portes de sa patrie » que pour l'y faire périr plus honteusement ? » Il rallia ensuite ceux de ses soldats qui n'avoient pu se jeter dans la ville. Ces troupes quoiqu'effrayées , mais forcées par la nécessité , firent face aux ennemis. Le combat recommença avec une nouvelle fureur : il n'y eut que la nuit qui le fit cesser. Sylla désespéré de ce mauvais succès , et sans savoir ce qui s'étoit passé à son aile droite , se retira dans son camp.

La nuit étoit fort avancée lorsque Crassus lui envoya dire qu'il avoit vaincu les ennemis , et qu'il les avoit poursuivis jusqu'à Antenne , où la nuit l'avoit forcé de camper. Sylla s'y rendit à la pointe du jour , et après avoir donné à son lieutenant et à ses troupes toutes les louanges que méritoit un

si grand service, il fut visiter le champ de bataille qu'il trouva couvert de plus de cinquante mille morts. On démêla parmi les autres le corps de Telesinus qui conservoit encore les traits de ce grand courage, et de l'animosité qu'il avoit fait paroître dans la bataille. On prit huit mille prisonniers que Sylla fit tuer sur-le-champ à coups de traits. Marcius et Carinas (1) ayant été arrêtés dans la fuite eurent la tête coupée, et Sylla les envoya à Lucretius comme des preuves de sa victoire, et avec ordre de les faire porter autour des murailles de Preneste. Les habitans ayant appris cette défaite, la fuite de Norbanus et de Carbon, et se voyant sans vivres et sans ressource, ouvrirent leurs portes. Marius tâcha de s'échapper par des conduits souterrains avec un jeune Samnite, frère de Telesinus; mais ayant trouvé toutes les issues qui se rendoient dans la campagne, occupées par les soldats de Sylla (2), ces deux chefs se donnèrent mutuellement la mort pour ne point tomber vivans entre les mains

(1) App. *ibid.*

(2) Vel. l. 2. l. 6. 27.

de leur ennemi. Sylla fit égorger les habitans , et ne pardonna qu'aux femmes et aux enfans. Ceux de la ville de Norbe qui , après un long siège et une défense opiniâtre , se voyoient à la veille d'éprouver un pareil sort , mirent le feu à leurs maisons , et se tuèrent ensuite les uns les autres , tant pour priver le soldat du butin que pour ne pas laisser à Sylla le pouvoir de disposer de leurs vies. La prise de cette place mit fin à la guerre civile , et Sylla victorieux de tant d'ennemis différens entra dans Rome à la tête de ses troupes : heureux s'il eût conservé dans la paix la gloire qu'il venoit d'acquérir dans la guerre , ou qu'il eût cessé de vivre en même temps qu'il acheva de vaincre !

Les lieutenans de Sylla se rendirent maîtres de toutes les villes de l'Italie , et mirent de puissantes garnisons dans les places qui s'étoient déclarées pour le parti de Marius. Ce qui restoit de troupes du débris de tant d'armées qu'on avoit opposées à Sylla , lui envoyèrent des députés pour en obtenir quartier. Il leur fit dire qu'il donneroît la vie à ceux qui s'en rendroient

dignes par la mort de leurs compagnons : espèce toute nouvelle de proscription qui obligea ces malheureux à tourner leurs armes les uns contre les autres. Il en périt un grand nombre : six mille qui échappèrent à ce massacre se rendirent à Rome (1). Sylla les fit enfermer dans l'Hippodrome , et convoqua en même temps le sénat dans le temple de Bellone qui étoit voisin. Comme il étoit naturellement éloquent , il ne parla qu'en termes magnifiques de la grandeur de ses exploits. Pendant que tout le sénat étoit attentif à sa harangue , ses troupes par son ordre se jetèrent dans l'Hippodrome et égorgèrent ces six mille hommes dont nous venons de parler. Le sénat qui n'étoit pas instruit de ses ordres , étonné des cris de ces malheureux qu'on massacroit , parut consterné , et crut qu'il avoit abandonné la ville entière au pillage de ses soldats ; mais Sylla, sans s'émouvoir et sans changer de couleur , leur dit froidement de ne pas s'inquiéter de ce qui se passoit au-dehors , et que ce n'étoit que quelques misérables qu'on punissoit par son ordre. C'est ainsi

(1) Plut. in Syllâ.

qu'il parloit des troupes du parti contraire , et on rapporte que dans l'assemblée suivante du peuple il déclara d'un ton fier et superbe , qu'il traiteroit de la même manière tous ses ennemis , et qu'il ne pardonneroit à aucun , de quelque condition qu'il fût ; peu après il fit afficher dans la place publique les noms de quarante sénateurs et de seize cents chevaliers qu'il proscrivoit.

Deux jours après il proscrivit encore quarante autres sénateurs et un nombre infini des plus riches citoyens de Rome. Il déclara infâmes et déchus du droit de bourgeoisie les fils et les petits-fils des proscrits ; il ordonna , par un édit public , que ceux qui auroient sauvé un proscrit , ou qui l'auroient retiré dans leur maison , seroient proscrits en sa place : il mit à prix la tête des proscrits , et il fixa chaque meurtre à deux talens. Les esclaves qui avoient assassiné leurs maîtres recevoient cette récompense de leur trahison , et à la honte de l'humanité on vit des enfans dénaturés , les mains encoresanglantes (1), la demander pour la mort de leurs propres

(1) Plut. in Syllâ.

pères qu'ils avoient massacrés. Lucius Catilina qui , pour s'emparer du bien de son frère, l'avoit fait mourir , pria Sylla , auquel il étoit attaché , de mettre ce frère qu'il avoit tué depuis long-temps au nombre des proscrits , afin de couvrir par-là l'énormité de son crime. Sylla lui ayant accordé sa demande , Catilina pour lui en marquer sa reconnoissance alla tuer au même moment Marcus Marius , parent du grand Marius , et lui en apporta la tête dans la place publique. Comme il avoit encore les mains souillées du sang de ce malheureux , il entra dans le temple d'Apollon qui étoit proche de la place , et les lava dans l'eau lustrale de ce temple , comme pour ajouter l'impiété et le sacrilège au meurtre et à l'assassinat.

Cette cruelle proscription n'enveloppa pas seulement ceux du parti contraire. Sylla , à qui la mort d'un homme ne coûtoit rien , permit à ses amis et à ses officiers de se venger impunément de leurs ennemis particuliers. Les grands biens devinrent un crime , et quiconque passoit pour riche n'étoit point innocent. Quintus Aurelius , citoyen paisible , qui avoit tou-

jours vécu dans une heureuse obscurité , sans être connu ni de Marius ni de Sylla , apercevant avec étonnement son nom dans ces tables fatales où l'on écrivoit ceux des proscrits , s'écria avec douleur : *Malheureux que je suis ! c'est ma belle maison d'Albe qui me fait mourir* , et à deux pas de là il fut assassiné par un meurtrier qui s'étoit chargé de le tuer. C'étoient tous les jours de nouvelles proscriptions et de nouveaux meurtres , et personne ne pouvoit compter sur un jour de vie.

Dans cette désolation générale , il n'y eut que C. Metellus qui fut assez hardi pour oser demander à Sylla en plein sénat , quel terme il mettoit à la misère de ses concitoyens (1) : « Nous » ne te demandons pas , lui dit-il , que » tu pardonnes à ceux que tu as résolu » de faire mourir ; mais délivre-nous » d'une incertitude pire que la mort , » et du moins apprends-nous ceux que » tu veux sauver. » Sylla , sans paroître s'offenser d'un discours si hardi , lui répondit froidement qu'il ne s'étoit point encore déterminé sur le nombre de ceux à qui il vouloit laisser la vie ; mais qu'à l'égard des autres il avoit

(1) Plut. *ibid.*

proscrit d'abord les premiers dont il s'étoit souvenu , qu'il se réservoît la liberté d'en user de la même manière à l'avenir , à mesure que sa mémoire lui fourniroit le nom de ses ennemis. Il étendit ensuite sur des villes et sur des nations entières , cette proscriptions qui n'étoit tombée d'abord que sur des particuliers. Il s'empara par une manière de confiscation , des biens , des maisons et du territoire de toutes les villes d'Italie qui pendant la guerre civile s'étoient déclarées pour Marius , il en fit la récompense de ses soldats , qu'il attacha de nouveau à sa fortune et à ses intérêts ; mais comme ces usurpations et beaucoup d'autres dont nous aurons lieu de parler dans la suite , pouvoient n'être pas durables , ceux qui en profitoient lui firent insinuer qu'il devoit se revêtir de la dignité de dictateur , afin de donner force de loi et une apparence de droit à tant de dispositions différentes qu'il faisoit dans la république.

Nous avons déjà dit que les Romains après avoir aboli la royauté , en avoient cependant conservé comme la représentation dans la dignité de dictateur. La puissance de ce souverain magis-

trat étoit sans bornes : l'autorité des consuls et des autres magistrats subalternes , si on en excepte celle des tribuns , cessoit absolument par son élection. Il avoit pouvoir de vie et de mort sur ses concitoyens , et il pouvoit lever des troupes ou congédier les armées quand il le jugeoit à propos , sans que personne fût en droit de lui demander raison de sa conduite. Vingt-quatre licteurs qui portoient les faisceaux et les haches le précédoient quand il sortoit en public , et le général de la cavalerie le suivoit partout. Le dictateur avoit seul le droit de le nommer ; c'étoit comme son lieutenant. En un mot, le dictateur avoit toute la puissance et l'appareil de la royauté ; mais comme il auroit pu abuser d'un pouvoir si absolu , et peut-être plus grand que ne l'avoient jamais eu les anciens rois de Rome , on n'avoit recours à cette suprême dignité que dans les périls extrêmes de la république , comme lorsqu'on étoit attaqué par des ennemis redoutables , ou que la république étoit agitée par de dangereuses séditions ; et on prenoit toujours la précaution de ne déferer cette puissance suspecte à des ré-

publicains, tout au plus pour six mois. Sylla, maître absolu dans Rome, la voulut avoir pour un temps indéfini. C'est ainsi que les Romains qui avoient passé de la domination des rois sous le gouvernement républicain des consuls et des tribuns militaires, retombèrent après plusieurs siècles sous la puissance absolue d'un seul (1), quoique Sylla, pour diminuer l'horreur qu'en avoient des républicains, eût masqué une véritable royauté sous le titre et la dignité de dictateur.

Mais les Romains étoient trop habiles pour ne pas s'apercevoir que sous des noms anciens et connus il s'élevoit une puissance nouvelle et incompatible avec la liberté. Sylla, dictateur perpétuel, ou, pour mieux dire, le roi et le souverain absolu de Rome, changea à son gré la forme du gouvernement; il abolit d'anciennes lois, en établit de nouvelles, se rendit maître du trésor public, et disposa souverainement des biens de ses concitoyens, qu'il regardoit comme faisant partie de ses conquêtes : Crassus (2) lui seul

(1) Cicero in Rullianâ tertiâ. Id. l. 1. de legibus.

(2) Plut. in Crasso.

en eut la meilleure partie. Cet homme qu'on a appelé le plus riche des Romains n'avoit point de honte de lui demander la confiscation des proscrits, ou d'acheter leurs biens à vil prix quand on les vendoit publiquement dans la place. Sylla , aussi libéral envers ses amis que dur et inexorable envers ses ennemis , se faisoit un plaisir de répandre à pleines mains les trésors de la république sur ceux qui s'étoient attachés à sa fortune ; mais aussi il en exigeoit une dépendance entière. Pompée , par son ordre , répudia sa femme appelée Anstitia , fille du sénateur Anstitius , que le jeune Marius avoit fait mourir , et fut obligé d'épouser Emilie , belle-fille de Sylla , issue du premier mariage de sa femme Metella avec Scaurus. Ce fut par ce même pouvoir souverain qu'il exerçoit indifféremment sur tous les Romains qu'il voulut contraindre Jules César , neveu de la femme de Marius , de répudier pareillement Cornélie , sa femme et fille de Cinna ; mais César , à peine sorti de l'enfance , osa lui résister ; il se présenta même avec une hardiesse surprenante devant une assemblée du peuple pour demander la

prêtrise de Jupiter. Sylla , non seulement lui fit donner l'exclusion , mais il résolut encore de le proscrire. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que ses amis obtinrent sa grace ; et sur ce qu'ils représentèrent qu'il n'y avoit rien à craindre d'un homme si jeune , on prétend qu'il leur répondit que dans cet homme si jeune il découvroit plusieurs Marius. Les parens et les amis de César , instruits de ce discours et sachant combien tous ceux qui avoient appartenu à Marius étoient odieux au dictateur , l'engagèrent à sortir de Rome , où il ne revint qu'après la mort de Sylla.

De cette attention sur la conduite des particuliers le dictateur passa au gouvernement civil , et au règlement du sénat ; il y fit entrer trois cents chevaliers pour remplacer ce grand nombre de sénateurs qui étoient périés dans la guerre civile , ou par ses proscriptions ; mais pour diminuer en même temps l'autorité des chevaliers , il ôta à cet ordre le droit de connoître du crime de concussion et de péculat que Caius Gracchus leur avoit attribué. Il augmenta en même temps le nombre des plebeiens de dix mille esclaves

des proscrits auxquels il donna le nom de Cornelius , pour les faire souvenir de l'auteur de leur liberté. Il publia ensuite différentes lois , dont les unes étoient nouvelles , et les autres les mêmes qu'il avoit fait recevoir pendant son consulat , mais que Marius et Cinna avoient abrogées : son principal objet étoit de réprimer l'ambition de ceux qui vouloient tout d'un coup parvenir aux premières dignités de l'état , et d'abaisser en même temps l'autorité des tribuns du peuple , auxquels il avoit toujours été opposé. Il ordonna par la première de ces lois , que personne ne seroit reçu à la charge de préteur , qu'il n'eût passé par celle de questeur , et qu'aucun citoyen ne pourroit parvenir au consulat qu'après avoir exercé la préture , ni obtenir la même dignité une seconde fois que dix ans après l'avoir exercée. Par une seconde loi , il exclut ceux qui auroient été tribuns du peuple de toute autre magistrature : ce qui avilit entièrement cette dignité , la plus puissante après la dictature , et la plus redoutable de la république.

Il fit recevoir ces lois dans des assemblées du peuple Romain. Tous les

suffrages furent pour la publication ; personne n'osa être d'un avis contraire à celui du dictateur ; et l'exemple de Lucretius Ofella fit voir combien il étoit dangereux de s'y opposer , ou de ne s'y pas soumettre. Lucretius étoit un des lieutenans de Sylla , qui lui avoit rendu des services les plus importans : c'est lui qui avoit assiégé et pris Preneste , et réduit le jeune Marius à la funeste nécessité de se tuer. Cet officier aspirait au consulat , quoiqu'il n'eût pas passé par la préture ; Sylla lui fit dire de se désister de ses prétentions , comme étant contraires aux lois nouvelles qu'il venoit d'établir. Lucretius , se fiant sur ses services , ne crut pas que les lois fussent faites pour un lieutenant de Sylla ; et comme il avoit une puissante brigade parmi le peuple , il ne laissa pas de paroître le jour de l'assemblée au nombre des candidats. Sylla offensé de sa poursuite le fit poignarder sur-le-champ par un centenier. Le peuple , qui ignoroit la cause de ce meurtre , se jeta sur l'officier , et le traîna devant le dictateur pour le faire punir. Sylla ordonna qu'on le mît en liberté (1) , et adres-

(1) App. Alex. l. 2. c. 2. Plut. in Syllâ.

sant la parole au peuple « : Sâchez ,
» Romains, leur dit-il, que c'est par
» mon ordre qu'on a tué cet homme
» qui ne vouloit pas m'obéir, et qu'on
» fera essuyer le même traitement à
» ceux qui entreprendront de violer
» mes lois et mes ordonnances. » Le
peuple se retira consterné de se voir
sous une domination si tyrannique.

Cependant cet homme qui avoit usurpé un empire si absolu, et qui pour y parvenir avoit essuyé tant de perils et donné tant de batailles, s'avisa tout d'un coup d'y renoncer. Sylla après avoir fait périr dans les guerres civiles plus de cent mille de ses concitoyens ; après avoir fait massacrer quatre-vingt-dix sénateurs, dont il y en avoit quinze consulaires et plus de deux mille six cents chevaliers ; cet homme, dis-je, dont la vengeance avoit été la première passion, rassasié de tant de sang qu'il avoit fait répandre, fut assez hardi pour se dépouiller de la souveraine puissance. Il se démit de la dictature, et se réduisit de lui-même au rang d'un simple citoyen, sans craindre le ressentiment de tant d'illustres familles dont il avoit fait périr les chefs par ses cruelles proscrip-

tions. On dit au contraire qu'après s'être déposé de la dictature il cria tout haut au milieu de la place qu'il étoit prêt de rendre compte de sa conduite. Il renvoya en même temps ses licteurs, *licentia* (1) ses gardes, et se promena encore quelque temps sur la place avec quelques-uns de ses amis et devant la multitude du peuple, qui frappée d'étonnement, regardoit un changement si peu attendu, comme un prodige. Il retourna le soir à sa maison, seul et comme un simple particulier, et sans que personne, parmi un si grand nombre d'ennemis qu'il s'étoit fait, osât lui manquer de respect; il n'y eut dans une si grande ville qu'un jeune étourdi qui l'insulta publiquement; il le suivit en lui disant des injures jusqu'à la porte de sa maison. Sylla ne daigna pas lui répondre, et il dit seulement par une espèce de prédiction que l'insolence de ce jeune homme seroit cause que si quelqu'un après lui parvenoit au même degré de puissance, il ne s'en démettroit pas aussi facilement qu'il venoit de le faire. La plupart des Romains regardèrent une abdication si surprenante comme le dernier

(1) App. l. 1. c. 14.

effort de la magnanimité. On oublia ses proscriptions; on lui passa tant de meurtres qu'il avoit fait faire en faveur de la liberté qu'il avoit rendue à sa patrie.

Ses ennemis au contraire attribuèrent un si grand changement à l'inquiétude naturelle de son esprit, et à la crainte continuelle où il étoit qu'il ne se trouvât quelque Romain assez généreux pour lui ôter d'un seul coup l'empire et la vie. Quoiqu'il en soit de ces différens motifs, Sylla, après tant de sang répandu, mourut tranquillement dans son lit, comme l'auroit pu espérer le plus paisible citoyen de la république. Il composa lui-même son épitaphe peu de jours avant sa mort, et on y trouve son véritable caractère. Elle contient, *Que jamais personne ne l'avoit surpassé ni à faire du bien à ses amis, ni à faire du mal à ses ennemis.* Son abdication de la dictature fit voir que l'ambition et l'envie de régner n'avoient pas été sa passion dominante, et qu'il ne s'étoit emparé de la souveraine puissance que pour pouvoir se venger plus sûrement de ses ennemis. Mais l'exemple dangereux d'un simple citoyen qui avoit su s'élever à l'empire

et s'y maintenir, laissa apercevoir à ceux qui lui succédèrent que le peuple Romain pouvoit souffrir un maître; ce qui causa de nouvelles révolutions.

A peine Sylla avoit les yeux fermés que M. Emilius Lepidus premier consul, entreprit à son exemple de se rendre maître du gouvernement; mais pour un si haut dessein il avoit plus d'ambition que de crédit et de forces. C'étoit un homme sans considération dans les armées, plus adroit politique que soldat, d'une profonde dissimulation, et qui ne s'étoit élevé qu'à force de bassesses. Quoiqu'il se fût déclaré pour le parti de la noblesse qui lui paroissoit le plus puissant, ou, pour mieux dire, qu'il eût plié sous l'autorité absolue de Sylla, le dictateur qui avoit démêlé son caractère, et qui s'en défioit, ne voulut jamais consentir qu'il parvînt au consulat. Mais depuis qu'il eut abdiqué la dictature, Pompée qui avoit la principale autorité dans les affaires, séduit par le feint attachement de Lepidus, favorisa ouvertement son élection, et le jour des comices il le fit nommer premier consul par préférence à Q. Catulus, son collègue, et fils de ce consulaire que Marius avoit fait mourir.

(*An de Rome 675.*)

On rapporte que Syllavoayat revenir Pompée de la place, transporté de joie de l'élection de Lepidus qu'il regardoit comme sa créature, et sur-tout de la préférence qu'il lui avoit fait remporter sur Catulus (1), lui cria tout haut : « N'as-tu point de honte, jeune » homme, de t'applaudir d'avoir fait » déclarer pour premier consul un hom- » me tel que Lepidus, au préjudice » de Catulus, un de nos meilleurs ci- » toyens ? » Il l'avertit ensuite qu'il se préparât à ne trouver dans Lepidus qu'un ami foible et même équivoque, et qui pourroit devenir un bien dangereux ennemi dans la suite s'il y rencontroit quelque avantage.

La conduite que tint Lepidus fit voir que son véritable caractère n'avoit pas échappé à Sylla malgré toute la dissimulation dont il avoit tâché de le couvrir. Et à peine étoit-il entré en possession du consulat qu'on s'aperçut qu'il cherchoit, par de nouvelles divisions, à s'emparer, à son exemple, de la souveraine puissance, et à usurper la même autorité.

Nous avons vu plus d'une fois dans la suite de cette histoire, que tantôt

(1) Plut. in Syllâ.

les intérêts du peuple , tantôt ceux du sénat avoient servi de prétexte aux grands de Rome pour satisfaire leur ambition. L'une et l'autre route étoient ouvertes à Lepidus. Il est vrai que pour s'accommoder à l'état présent de la république il s'étoit déclaré pour le parti de la noblesse , comme nous le venons de dire ; mais de pareils engagements n'étoient pas pour arrêter un homme ambitieux : et comme d'ailleurs il voyoit à la tête de ce parti , Pompée , Metellus , Crassus , et même Catulus, son collègue qui le surpassoient en crédit et en considération , il crut qu'il acquerroit un plus grand nombre de partisans s'il passoit dans le parti de Marius dont la plupart des chefs avoient péri dans la guerre civile , et qui ne subsistoit plus que par l'ancienne animosité du peuple contre la noblesse.

Ce fut pour relever ce dernier parti qu'il proposa d'abolir une partie des lois de Sylla. Catulus, son collègue au consulat, s'y opposa avec beaucoup de fermeté. Les deux partis se déclarèrent pour l'un ou l'autre consul. Lepidus , pour fortifier le sien et pour mettre les peuples d'Italie dans ses intérêts ,

leur fit dire qu'il étoit dans le dessein de les rétablir dans les trente-cinq anciennes tribus, et de leur faire rendre les terres dont le dictateur les avoit privées pour en faire la récompense de ses soldats. Cette déclaration ne manqua pas de grossir considérablement le nombre de ses partisans. Rome se voyoit à la veille de servir encore de théâtre à une nouvelle guerre civile ; mais le sénat interposa son autorité , et tira parole avec serment des deux consuls , que pendant leur consulat ils ne prendroient point les armes l'un contre l'autre.

Lepidus , en sortant de charge , se crut dégagé de son serment (1). On lui avoit décerné , à l'issue du consulat (2), le gouvernement de la Gaule Cis-Alpine : il y leva aussitôt une armée, et il fit entrer dans son parti Brutus et Perpenna , tous deux prétoriens , qui avoient à leurs ordres l'un et l'autre un corps de troupes considérable, et qui campoient près de Modène. Lepidus fortifié de ce secours , et ne voyant aucune armée en Italie qu'on pût lui opposer , marcha droit à Rome , dans

(1) App. l. 1. c. 24.

(2) Plut. in Syllâ.

l'espérance de devenir un autre Sylla s'il pouvoit se rendre maître de la ville. Le sénat averti de sa marche et de ses desseins se mit en état de lui en défendre l'entrée. On eut bientôt enrôlé les légions. Catulus qui en eut le commandement, campa hors des portes de la ville. Lepidus pour grossir son parti fit semer des billets dans Rome, dans lesquels il invitoit le peuple et les partisans de Marius de le venir joindre; mais comme on n'étoit pas prévenu en faveur de son habileté et de son courage, et que d'ailleurs le peuple ne pouvoit souffrir qu'on parlât d'incorporer les peuples d'Italie dans les anciennes tribus, personne ne branla en sa faveur. Cependant comme il étoit trop avancé pour reculer, on en vint bientôt aux mains; et Catulus, à la tête de légions et de tout ce qu'il y avoit de noblesse dans Rome, le chargea si brusquement, qu'après une légère résistance il tailla en pièces une partie de son armée, et obligea le reste à prendre la fuite (1). Lepidus désespéré de ce mauvais succès, après avoir erré quelque temps, inconnu et caché en différens endroits

(1) App. l. I. c. 25.

de l'Italie , passa enfin dans l'île de Sardaigne où il avoit quelques partisans. Perpenna , un deses officiers , l'y vint joindre avec les débris de son armée ; plusieurs partisans de Marius se rendirent auprès de lui. Il fit de nouvelles levées : son parti grossit insensiblement ; et il se vit bientôt une nouvelle armée. Son dessein étoit de porter la guerre en Sicile où il avoit des intelligences secrètes ; Mais on apprit quelque temps après qu'il étoit mort de chagrin , ayant intercepté une lettre qui ne lui permettoit pas de douter de l'infidélité de sa femme. Sa mort dissipa son parti. Brutus n'avoit pas eu un sort plus heureux. Ce capitaine , n'ayant pu passer en Sicile et joindre Lepidus , s'étoit jeté dans Modène avec quelques troupes qu'il commandoit , moins à la vérité pour continuer la guerre que pour avoir le temps de capituler et de faire sa condition meilleure. En effet , Pompée ayant eu ordre de l'y assiéger , il ne parut pas plutôt devant la place que Brutus lui en fit ouvrir les portes , et il ne demanda pour toute condition que de pouvoir se retirer en sureté dans une petite bourgade située sur les rives du Pô.

Pompée

Pompée en convint : il écrivit même au sénat que la prompte soumission de Brutus avoit mis fin à la guerre. Cependant au préjudice du traité et de sa parole , peu de jours après il l'envoya poignarder dans cette bourgade qu'il avoit choisie pour retraite ; soit qu'il eût découvert qu'il entretenoit encore de secrètes intelligences avec Lepidus (1) , soit que ce jeune général , élevé dans la cruelle politique de Sylla , ne crût pas qu'on dût laisser vivre aucun chef du parti ennemi. Perpenna , après la mort de ces deux chefs , rassembla les débris de leurs troupes ; et se trouvant à la tête de cinquante-trois cohortes , il les conduisit en Espagne. Son dessein étoit de s'y cantonner , et d'y faire la guerre en son nom , et sans dépendre d'aucun chef , à l'exemple de Sertorius , capitaine d'une grande réputation , qui soutenoit encore le parti de Marius dans la Lusitanie.

Sylla avoit fait déférer le gouvernement de ces grandes provinces à Metellus , un de ses lieutenans. Le sénat craignant qu'il ne pût résister à ces deux chefs , s'ils joignoient leurs

(1) Plut. *ibid.*

forces (1), envoya à son secours Pompée avec de nouvelles troupes. Pompée, l'homme de confiance du sénat, et qui depuis la mort de Sylla passoit pour le premier général de la république, se mit aussitôt en chemin, et il menoit avec lui ces mêmes troupes qui avoient défait plus d'une fois celles du parti de Marius. Les soldats de Perpenna qui n'étoient pas prévenus en faveur de la capacité de leur commandant, apprenant que Pompée marchoit à eux, prirent les armes, levèrent leurs enseignes, et sans consulter Perpenna lui crièrent qu'il falloit aller joindre Sertorius (2); qu'ils avoient besoin d'un capitaine aussi plein d'expérience pour les commander, et que s'il refusoit de les conduire dans son camp, ils en trouveroient bien le chemin, et qu'ils lui porteroient leurs enseignes.

Perpenna fut outré de cette désertion générale; mais ne pouvant trouver de sûreté pour lui-même que parmi les complices de sa révolte, il fut obligé de les suivre. Il se rendit au camp

(1) Plut. *ibid.*

(2) Plut. *in Sert.*

de Sertorius , et de général absolu et indépendant il se vit réduit par ses propres soldats à la fonction d'officier subalterne.

La jonction de Pompée avec Metellus , et celle de Perpenna avec Sertorius donnèrent une nouvelle chaleur aux armes. Sertorius , capitaine expérimenté et entreprenant , eut presque toujours l'avantage , sur-tout contre Pompée que l'envie de se distinguer et la crainte de partager sa gloire tenoient ordinairement séparé de Metellus. Ce jeune général , dont la réputation étoit si grande à Rome , eut même le chagrin de voir prendre et brûler à ses yeux la ville de Lauron que Sertorius assiégeoit , et qu'il tenta inutilement de secourir.

On dit que s'étant trop avancé , et ne considérant que l'armée ennemie qui formoit le siège , et qu'il avoit devant lui , il vit sur les hauteurs voisines des troupes de montagnards qui y parurent tout d'un coup , et qui , en faisant des courses dans la plaine , l'empêchoient de s'y étendre et de pouvoir fourrager ; en sorte qu'étant venu pour faire lever un siège il se trouvoit lui-même comme assiégé et investi par

ces différens partis qui ne lui permettoient pas de s'écarter. Sertorius ayant fait observer à ses principaux capitaines la disposition de son camp, et les différens endroits qu'occupoient ses troupes, ajouta, en parlant avec mépris de Pompée, que cet écolier de Sylla ne savoit pas encore son métier, et qu'il lui apprendroit dans peu qu'un général d'armée doit plutôt regarder derrière lui que devant.

En effet, Pompée craignant que ces troupes de Sertorius qui occupoient les hauteurs ne devinssent assez fortes et assez nombreuses pour lui fermer le chemin de la retraite, prit le parti de se retirer de bonne heure : il fallut qu'il renonçât à l'espérance de jeter du secours dans la place assiégée. Sertorius l'emporta l'épée à la main ; et quoiqu'il ne fut pas cruel, il crut être obligé d'y faire mettre le feu pour intimider les autres villes d'Espagne, et leur faire sentir que la protection de Pompée étoit d'un foible secours contre ses armes et son ressentiment.

Pompée, au désespoir d'avoir vu brûler une ville pour s'être déclarée en sa faveur, cherchoit toutes les occasions d'avoir sa revanche. Il crut l'avoir trou-

vée proche Sucrône; et quoique Metellus ne fut pas loin, il s'imagina être assez fort pour défaire l'ennemi sans son secours. Il l'attaqua dans une plaine; mais Sertorius, dont la cavalerie Espagnole étoit supérieure à celle des Romains, le poussa si vivement que ces Italiens rompus jetèrent le désordre et la confusion dans l'infanterie. (*An de Rome 679.*) Pompée pensa être pris; et son armée auroit été entièrement défaite si Metellus ne s'étoit avancé à son secours. Sertorius voyant approcher les légions de ce vieux général se retira dans son camp, et dit à ses officiers en plaisantant: *Que si cette vieille, en parlant de Metellus, n'eût retiré ce jeune enfant de ses mains, il alloit le renvoyer à Rome à ses parens après l'avoir corrigé comme il le méritoit.*

Pompée, moins présomptueux et devenu sage par un peu d'adversité, jugea bien qu'il ne pouvoit pas sans péril s'éloigner de Metellus. Ils joignirent leurs troupes; mais, malgré cette jonction qui les rendoit supérieurs en forces, ils ne laissoient pas d'éprouver de nouveaux périls dans tous les lieux où ils campoient. Ils avoient à faire à un ennemi qui les venoit sur-

prendre tantôt de jour, tantôt de nuit. Ses troupes, la plupart composées d'Espagnols et de montagnards, vifs et agiles, faisoient de continuelles attaques, et des retraites aussi promptes, sans que les soldats Romains, pesamment armés, et accoutumés à combattre de pied ferme, les pussent joindre. Lui seul conduisoit toutes les entreprises; il sembloit qu'il se multipliât: les deux généraux de Rome le trouvoient à la tête de toutes les attaques. S'il avoit de l'avantage, il pousoit ses ennemis sans leur donner le temps de se reconnoître; et s'il trouvoit trop de résistance, et qu'il craignît d'être enveloppé, il avoit accoutumés ses soldats à se disperser. Ils gagnoient les montagnes et les rochers; et au moindre signal ils savoient se rallier auprès de leur général (1): on le voyoit revenir à la charge par un autre endroit; il sembloit que ce fût de nouvelles troupes et une autre armée qu'il eût trouvée toute prête à entrer en action: par cette manière de faire la guerre, favorisée de la situation des lieux, il ne laissoit jamais en repos ni ses ennemis, ni ses propres troupes.

(1) Plut. in Sert.

Sa réputation et les nouvelles des avantages qu'il remportoit tous les jours sur les deux généraux les plus estimés à Rome, passèrent jusqu'en Asie. Nous avons vu que Mithridate, pressé par Sylla, avoit été obligé pour obtenir la paix de prendre la loi du vainqueur, et de souscrire à toutes les conditions qu'il lui avoit voulu imposer, et que le général Romain n'avoit arrêté le progrès de ses armes que pour les pouvoir tourner contre Marius et ses autres ennemis particuliers.

Mithridate crut après la mort de Sylla (1) et pendant les guerres civiles qui agitoient la république, que la conjoncture étoit favorable pour renouveler la guerre. Il leva une puissante armée ; et afin de fomenter la guerre civile, et d'entretenir une diversion utile à ses desseins, il fit proposer à Sertorius d'unir leurs intérêts. Ses envoyés lui offrirent des sommes considérables pour fournir aux frais de la guerre avec une flotte qui seroit à ses ordres, à condition qu'il souffriroit que ce prince recouvrât les provinces

(1) Plut. in Sert.

de l'Asie, que la nécessité de ses affaires l'avoit forcé d'abandonner par le traité qu'il avoit fait avec Sylla.

Sertorius assembla son conseil. Tous ceux qu'il y appela ne trouvèrent pas qu'il y eut matière à délibérer, et ils lui représentèrent que pour un secours aussi présent, et aussi effectif que l'argent et la flotte qu'on lui offroit, il ne lui en coûteroit qu'un vain consentement qu'on lui demandoit pour une entreprise qui ne dépendoit pas même de lui; mais Sertorius avec une grandeur d'ame digne d'un véritable Romain, protesta qu'il n'entendrait jamais à aucun traité qui blesseroit la gloire, ou les intérêts de sa patrie, et qu'il ne voudroit pas même d'une victoire sur ses propres ennemis, qui ne seroit pas acquise par des voies légitimes. Et ayant fait entrer les ambassadeurs de Mithridate, il leur déclara qu'il souffriroit que le roi, leur maître, reprît la Bythinie et la Cappadoce, provinces sur lesquelles le peuple Romain n'avoit aucun droit; mais qu'il ne consentiroit jamais qu'il mît le pied dans l'Asie Mineure qui appartenoit à la république, et à laquelle il avoit renoncé par un traité solennel. Il renvoya ces

ministres avec cette réponse ; et on dit que Mithridate l'ayant apprise se tourna rempli d'étonnement vers quelques-uns de ses courtisans , et leur dit : « Qu'est-ce que ce Romain ne » prétendrait pas nous prescrire , s'il » étoit à Rome , puisque des bords de » la mer Atlantique où il est relégué » il entreprend de donner des bornes à » notre empire ? »

Cependant ce prince, reconnoissant combien il avoit d'intérêt d'entretenir la guerre civile , conclut depuis le traité aux conditions même que Sertorius avoit prescrites. Le roi de Pont lui fournit trois cents talens et quarante vaisseaux ; et Sertorius donna au roi de Pont un corps de troupes sous le commandement de Marius Varius , un de ces sénateurs proscrits par Sylla , et qui s'étoit réfugié auprès de lui.

Ce sénateur étant arrivé en Asie fit respecter le nom et la puissance de son général dans tous les lieux où il porta ses armes. Comme s'il eût été autorisé par le sénat et le peuple Romain , il déchargea en son nom la plupart des villes des taxes exorbitantes dont Sylla les avoit accablées. Une conduite si modérée et si habile lui en fit ouvrir

les portes sans le secours de ses armes , et le nom seul de Sertorius faisoit plus de conquêtes que toutes les forces de Mithridate.

Mais ce grand capitaine qui avoit échappé à tous les périls de la guerre périt (1) par la perfidie des Romains même de son parti. Perpenna qui ne pouvoit lui pardonner l'autorité qu'il avoit prise sur ses propres troupes , et qui se flattoit d'occuper sa place s'il pouvoit s'en défaire , conjura sa perte ; et fit entrer dans ce complot plusieurs officiers , sous prétexte que Sertorius méprisoit les Romains , et donnoit toute sa confiance aux Espagnols. Les conjurés l'assassinèrent dans un festin (2). Perpenna prit ensuite le commandement de l'armée ; mais il n'avoit ni la capacité de son prédécesseur , ni la confiance des soldats qui détestoient sa perfidie. Metellus et Pompée avoient été obligés alors de se séparer pour faire subsister plus facilement leur cavalerie. Pompée fut instruit le premier de la mort de Sertorius et de la disposition des esprits. Il s'approcha aussitôt

(1) Vell. Paterc. l. 2. App. l. 1. de bello civili.

(2) Plut. in Sert. App. de bello civil.

du camp de Perpenna : une partie des soldats de ce nouveau général l'abandonnèrent ; les autres , quand on les attaqua , ne firent qu'une foible résistance ; chacun se dispersa ; Perpenna dans cette déroute ne sut que s'enfuir et se cacher : il fut trouvé dans un buisson : Pompée lui fit couper la tête sur-le-champ , et par sa mort la guerre d'Espagne fut terminée.

Pompée ramena son armée victorieuse en Italie. (*An de Rome* 680.) Spartacus gladiateur y avoit excité une guerre dangereuse (1). Ce gladiateur , homme de courage s'échappa de Capoue où il étoit gardé avec soixante et dix de ses camarades ; il les exhorta ensuite de sacrifier leurs vies plutôt pour la défense de leur liberté que pour servir de spectacle à l'inhumanité de leurs patrons. Un grand nombre d'esclaves fugitifs se joignirent à lui : la licence et l'espérance du butin lui attirèrent une foule de petit peuple de la campagne ; en sorte qu'il se vit bientôt à la tête d'une armée considérable. Le sénat qui méprisoit Spartacus se

(1) Cesar Comment. l. 1. Cic. in Manilianâ. Flor. l. 3. c. 20. Valer. Max. l. 8. c. 6. App. de bell. civil. l. 1.

contenta d'abord d'envoyer contre lui Varinius Glaber et P. Valérius , tous deux prêteurs. On ne leur donna même que peu de troupes , parce qu'on auroit eu honte de faire marcher les légions contre des esclaves et des brigands , que la présence seule du magistrat devoit dissiper. Spartacus tailla en pièces les troupes qu'on lui avoit opposées. Cette défaite, malgré l'inégalité du nombre , causa autant de surprise que d'indignation au sénat. L'affaire paroissant plus sérieuse qu'on ne l'avoit crue d'abord , les consuls (*An de Rome 681.*) eurent ordre de se mettre en campagne chacun à la tête d'un corps considérable (1). Les magistrats ne pouvant se persuader que des esclaves et des fugitifs osassent soutenir la présence des légions , marchèrent avec négligence contre des ennemis qu'ils méprisoient. Spartacus en profita : il choisit son camp et le champ de bataille comme auroit pu faire un grand général ; et il fit combattre ses compagnons avec un courage si déterminé , que les soldats Romains qui croyoient marcher à une victoire certaine , trouvant une résistance à laquelle ils ne s'attendoient pas ,

(1) L. Gellius , Cornelius Lentulus.

se débandèrent et prirent la fuite. Les consuls les rallièrent, et il y eut un second combat près de Picène, mais qui ne leur fut pas plus heureux. Les Romains prirent encore la fuite; et il n'y avoit qu'une intelligence criminelle avec les ennemis qui pût en quelque manière justifier une lâcheté si extraordinaire.

Des si grands avantages attirèrent une foule innombrable de peuple sous les enseignes de Spartacus; et ce gladiateur se vit jusqu'à six vingt mille hommes à ses ordres, pâtres, bandits, esclaves, transfuges, tous gens féroces et cruels, qui portoient le fer et le feu de tous côtés, et qui n'envisageoient dans cette révolte qu'une licence effrénée et l'impunité de leurs crimes. Il y avoit près de trois ans que cette guerre domestique duroit en Italie (*Année de Rome 682.*) avec autant de honte que de désavantage pour la république, lorsque le sénat en donna la conduite à Licinius Crassus, un des premiers capitaines du parti de Sylla, et qui avoit eu beaucoup de part à ses victoires. La fortune changea sous un si habile général. Crassus savoit faire la guerre, et la fit heureusement. Il com-

mença par rétablir la discipline militaire dans les troupes. On décima par son ordre celles qui avoient fui lâchement dans les derniers combats. Cette utile sévérité le fit autant craindre de ses propres soldats que des ennemis. Les Romains virent bien que sous ce général il falloit vaincre ou mourir; et un corps de dix mille hommes de ces rebelles, s'étant éloigné du gros de l'armée pour fourrager, il les surprit, tomba dessus et les tailla en pièces.

Il defit ensuite dans une bataille rangée leur armée entière, et en remporta une victoire complète. Spartacus, traînant les restes de sa déroute, vouloit gagner les bords de la mer pour passer en Sicile, où un grand nombre d'esclaves lui faisoit espérer de pouvoir se rétablir; mais Crassus le prévint, lui coupa le chemin de la mer, et l'investit dans son propre camp. Spartacus, désespérant de pouvoir échapper, se résolut de tenter encore une fois le sort des armes. Il rangea son armée en bataille avec toute l'habileté d'un grand capitaine: il ne lui manquoit qu'une meilleure cause. On dit que comme on lui eut amené un cheval un peu avant que le combat commençât, il tira son

épée (1), le tua, et se tournant vers ses soldats : « Si je suis victorieux , leur dit- » il , je n'en manquerai pas ; et si nous » sommes défaits , je n'ai pas envie de » m'en servir. » Il se mit ensuite à la tête de son infanterie. Ces gens , animés par l'exemple de leur général , se battirent en désespérés. La victoire fut longtemps en balance ; enfin la valeur des légions en décida. On fit une cruelle boucherie de ces brigands : Spartacus blessé à la cuisse d'un coup de javeline se défendit encore long-temps en combattant à genoux , tenant son bouclier d'une main , et son épée de l'autre ; enfin percé de coups , il tomba sur un monceau , ou de Romains qu'il avoit immolés à sa fureur , ou de ses propres soldats qui s'étoient fait tuer aux pieds de leur général en le défendant (2). Ceux qui purent échapper à l'épée des victorieux gagnèrent les montagnes et se rallièrent ensuite. Pompée en revenant d'Espagne les rencontra , et défit sans peine des troupes fugitives et sans retraite. Cependant pour diminuer la gloire de Crassus et augmenter la

(1) Plut. in M. Crasso.

(2) Athen. l. 2. Eutrop. l. 6. Cic. in Pison.

sienne (1), il n'eut point de honte d'écrire au sénat que Crassus avoit défait Spartacus : « Mais moi , dit-il dans sa » lettre , j'ai coupé la racine de cette » guerre , et je viens d'exterminer le » dernier de ces brigands. » Crassus se sentit cruellement offensé d'une lettre qui , en lui ôtant l'honneur d'avoir fini cette guerre , sembloit écrite pour préparer les esprits à lui refuser le triomphe. Mais comme il aspirait en même temps au consulat , et que Pompée pouvoit tout alors dans Rome , il dissimula cette injure publique avec un silence profond , et qui cachoit tout son ressentiment. Pompée étoit appelé lui-même au consulat par les vœux de tout le peuple Romain. Crassus , qui craignoit qu'il ne lui fit donner l'exclusion , le fit prier par des amis communs qu'ils pussent agir de concert , et qu'il voulût bien le recevoir pour son collègue dans cette suprême dignité. Pompée ravi de l'avoir réduit à recourir à son crédit témoigna publiquement qu'il seroit aussi obligé à ses amis de l'élection de Crassus que de la sienne propre. (*An de Rome 683.*) Les deux factions réunies emportèrent

(1) Plut. in Crasso. Cicero pro lege Manil.

tous les suffrages. Crassus qui, selon les lois de Sylla, avoit passé par la charge de prêteur, fut élu consul ; et on déféra la même dignité à Pompée, quoiqu'il ne fut que simple chevalier, qu'il n'eut pas été seulement questeur, et qu'à peine il eut trente-quatre ans ; mais sa haute réputation et l'éclat de ses victoires couvrirent ces irrégularités : on ne crut pas qu'un citoyen qui avoit été honoré du triomphe avant l'âge de vingt-quatre ans, et avant que d'avoir entrée au sénat, dût être assujéti aux règles ordinaires.

Ce ne fut pas la seule occasion dans laquelle l'estime ou la complaisance de ses concitoyens, et quelquefois sa propre ambition, le mirent au-dessus des lois. C'étoit un usage dans la république, qu'un général victorieux et qui demandoit l'honneur du triomphe ne devoit point entrer dans la ville avant que de l'avoir obtenu. Par la loi, tout citoyen qui aspiroit au consulat devoit être dans la ville pour solliciter en personne la dignité qu'il briguoit. Il sembloit que Pompée et Crassus eussent renoncé au triomphe, étant entrés dans Rome pour demander le consulat ; mais après leur élection

on fut surpris qu'il prétendissent encore au triomphe, comme s'ils étoient restés chacun à la tête de leurs armées. Jusqu'alors ils avoient agi de concert ; mais comme l'affaire du triomphe souffroit des difficultés, et qu'on les pressoit de licencier les armées qu'ils tenoient l'un et l'autre aux portes de Rome, Crassus qui ménageoit moins Pompée depuis qu'il étoit parvenu au consulat, représenta que son collègue ayant terminé la guerre d'Espagne devoit être le premier à congédier ses troupes. Pompée, de son côté, irrité de ce que Crassus vouloit l'obliger de désarmer avant lui, s'en défendoit sur ce qu'il attendoit, disoit-il, Metellus qui devoit triompher avec lui. Ces prétentions opposées firent éclater leur animosité. Pompée ne pouvoit souffrir que Crassus, qu'il regardoit comme lui étant fort inférieur dans le commandement des armées, et qui n'avoit même acquis le consulat que par son crédit, osât entrer en concurrence avec lui ; et Crassus, le plus riche particulier de la république, comptoit ses trésors pour des victoires, et ne pouvoit se résoudre à plier sous un homme qui n'avoit pas tant d'argent que lui. Au travers

de ces contestations, le public n'avoit pas de peine à démêler que ces deux hommes, également ambitieux et puissans, vouloient retenir leurs troupes, moins pour la cérémonie du triomphe que pour se conserver plus de forces et d'autorité l'un contre l'autre. Le sénat et le peuple épouvantés par la crainte de retomber dans les malheurs d'une guerre civile, les conjurèrent de sacrifier leurs ressentimens particuliers à la tranquillité publique; le peuple même dans un jour d'assemblée, se jetant à leurs genoux, les supplia de vouloir bien se réconcilier. Pompée affecta une fierté inflexible, et parut toujours inexorable: Crassus, de son côté, ne montroit pas moins de hauteur; mais les aruspices ayant déclaré que l'état étoit menacé des dernières calamités si les consuls ne se réunissoient, Crassus (1) touché d'un sentiment de religion se leva le premier, et présenta la main à Pompée qui l'embrassa ensuite et après avoir triomphé l'un et l'autre ils licencièrent de concert leurs armées.

Cette réconciliation n'étoit pas si sincère que l'un et l'autre ne cherchassent à se fortifier par un plus grand nombre

(1) Plut. in Crasso.

de partisans : il étoit sur-tout question de gagner l'affection du peuple. Crassus , pour le mettre dans ses intérêts , fit dresser mille tables où il traita toute la ville ; il fit distribuer en même temps aux familles de la populace et du petit peuple du blé pour les nourrir pendant trois mois. On sera moins surpris d'une libéralité si prodigieuse , si on considère que Crassus possédoit la valeur de plus de sept mille talens de bien ; et c'étoit par ces sortes de dépenses publiques que les grands de Rome achetoient les suffrages de la multitude.

Pompée de son côté , pour renchérir sur les bienfaits de Crassus (1) , et pour mettre dans ses intérêts les tribuns du peuple , fit recevoir des lois qui rendoient à ces magistrats toute l'autorité dont ils avoient été privés par celles de Sylla. Sans égards pour la mémoire de son général et de son bienfaiteur , il fit revivre les ordonnances de C. Gracchus qui attribuoient à l'ordre des chevaliers la connoissance des causes criminelles que Sylla avoit renvoyées au sénat. C'est ainsi que ces hommes ambitieux se jouoient tour-à-tour des

(1) Plutar. in Pompeio.

lois , et augmentoient tantôt l'autorité du sénat , tantôt celle du peuple , selon qu'il convenoit à leurs intérêts. On ne peut exprimer les transports de joie que les tribuns firent éclater au sujet du rétablissement de leur autorité ; ils ne tardèrent guères à lui en marquer leur reconnoissance. La guerre avoit été résolue contre les pirates qui infestoient les côtes de la république ; ils en firent décerner le commandement à Pompée , et ils lui attribuèrent une autorité absolue par terre et par mer , soit pour lever des troupes , soit pour armer des vaisseaux.

Les pirates dont il est question sortoient des côtes de la Cilicie. Ils ne montoient d'abord qu'un petit nombre de barques armées , et de brigantins qui couroient les mers pour enlever quelques marchands , ou des passagers qu'ils faisoient esclaves. Leur nombre et leur audace s'accrurent par la protection de Mithridate qui les prit à son service pendant qu'il faisoit la guerre contre les Romains. Ils armèrent de grands vaisseaux , formèrent des flottes redoutables et étendirent leurs courses jusque sur les côtes d'Italie. Ils faisoient même des descentes , pilloient les tem-

ples les plus fameux , ruinoient les petites villes , et en enlevoient les habitans. Enfin leur puissance augmenta à un point, qu'ils avoient plus de mille vaisseaux partagés en différentes escadres qui tenoient bloqués tous les ports de la république ; en sorte qu'il n'en pouvoit presque sortir aucun vaisseau qui ne fut pris : ce qui avoit ruiné absolument le commerce.

C'est contre ces pirates que Pompée fut envoyé. (*An de Rome 686.*) Pour le mettre en état de faire un puissant armement , le peuple qui l'idolâtroit lui décerna une autorité sans bornes. Le décret de sa commission portoit expressément (1) que sa puissance s'étendrait dans toute la Méditerranée , depuis les colonnes d'Hercule et jusqu'à quatre cents stades dans la terre ferme ; qu'il lèveroit autant de soldats et de matelots qu'il jugeroit à propos ; qu'il pourroit prendre dans le trésor public tout l'argent qu'il croiroit nécessaire , sans être obligé d'en rendre compte , et qu'il pourroit choisir dans le corps du sénat quinze personnes pour lui servir de lieutenans, et pour exécuter ses ordres dans les lieux où il ne pour

(1) Plut. in Pompeio.

roit pas commander en personne. Un pouvoir si étendu , et cette autorité absolue , confiée à un seul citoyen , donna beaucoup d'inquiétude et même de jalousie au sénat. Plusieurs de ce corps accusèrent hautement Pompée de vouloir s'emparer de la souveraineté de l'état ; et l'un des consuls irrité qu'on lui eût décerné cette commission à son préjudice , lui dit avec une espèce de menace : *Qu'en affectant comme il faisoit , d'imiter les manières hautaines de Romulus , il pourroit bien avoir le même sort.*

Catulus plus modéré prit un tour plus adroit , et pour dissuader le peuple de donner un pouvoir si étendu à un seul citoyen , il commença dans une assemblée par faire l'éloge de Pompée , et il fit mention en des termes magnifiques des actions les plus éclatantes de ce général ; mais comme s'il se fût intéressé à sa conservation , il se plaignit que le peuple exposât le plus grand capitaine de la république à tous les périls qui se présentoient : « Et si » vous le perdez , dit-il au peuple , » quel autre pourrez-vous mettre en » sa place ? » Alors la multitude s'écria tout d'une voix et avec de grand cris :

» Nous t'y mettrons toi-même (1). » Catulus ne pouvant résister ni à la volonté déterminée de tout le peuple, ni au témoignage si honorable qu'on rendoit à sa valeur , se retira.

Un autre sénateur , appelé Roscius , ayant voulu prendre la parole , fut interrompu par les cris confus du peuple qui souffroit impatiemment qu'on lui fit des remontrances à ce sujet. Roscius fut réduit à s'expliquer par signes et en élevant deux doigts de la main ; il vouloit faire comprendre qu'on devoit au moins donner un collègue à Pompée : mais toutes ces démonstrations furent inutiles. Le peuple même , irrité de la jalousie et de la résistance du sénat , augmenta encore le pouvoir de Pompée , et on ajouta au décret de sa commission , qu'il pourroit armer cinq cents vaisseaux , les charger de six-vingt mille hommes de débarquement , et qu'il auroit vingt-quatre sénateurs et deux questeurs à ses ordres.

C'est ainsi que ce peuple si jaloux de sa liberté , séduit par les tribuns , se précipitoit dans la servitude ; et il

(1) Cic. pro lege Manil. Plut. in Pompeio. Vell. l. 2. c. 31.

ne tenoit qu'à Pompée de se rendre le souverain de la république. Mais ceux qui le connoissoient bien jugèrent qu'il n'y avoit rien à craindre d'un homme qui avoit plus de vanité que d'ambition , et qui étoit plus sensible à l'éclat que lui donnoit un si grand emploi , qu'aux moyens de le rendre perpétuel et indépendant. Cette guerre ne dura qu'une campagne. Pompée ayant mis en mer une puissante flotte , défit celle des pirates. Il prit un grand nombre de ces brigands ; et au lieu de les faire mourir il les relégua dans le fond des terres , et dans des lieux éloignés des bords de la mer. Par-là , en leur donnant moyen de vivre sans piraterie , il les empêcha de pirater.

Fin du Livre onzième.

L I V R E X I I .

Pompée passe en Asie pour se mettre à la tête des troupes que commandoit Lucullus. Entrevue de ces deux Romains. Les reproches qu'ils se font l'un à l'autre. Ils se séparent ennemis déclarés. Détail de la conjuration de Catilina. Desseins ambitieux du tribun P. Servilius Rullus. Cicéron par son habileté et son éloquence vient à bout de faire rejeter la loi que proposoit Rullus au sujet des terres de conquêtes, et de ruiner entièrement le parti de Catilina.

ON n'eut pas plutôt appris à Rome la défaite des pirates (1), que Manilius, tribun du peuple, mais créature de Pompée, pour perpétuer son autorité, proposa un nouveau décret qui lui donnoit le commandement de la guerre contre Mithridate, quoique L. Lucullus, excellent capitaine, fut revêtu actuellement de cet emploi, et qu'il y eut acquis beaucoup de gloire. Ce décret portoit non-seulement que Pompée

(1) Plut. in Pomp.

prendroit le commandement de son armée et le gouvernement de l'Asie , mais qu'il retiendrait encore la surintendance qu'il avoit sur l'armée navale dont il venoit de se servir contre les pirates.

C'étoit livrer entre ses mains toutes les forces de terre et de mer ; et il ne lui manquoit plus que le titre de roi. Manilius et les partisans de Pompée pressoient la publication de ce décret ; le peuple , toujours aveugle et toujours la dupe des grands , s'y intéressoit comme s'il se fût agi de son salut : le sénat plus éclairé regardoit ce décret comme l'établissement de la tyrannie. Cependant quand le jour de l'assemblée fut arrivé , et que Manilius proposa de révoquer Luculus , et de lui substituer Pompée , personne ne branla ; la crainte du ressentiment d'un homme si puissant contint presque tous les sénateurs. Cicéron même , reconnu pour bon citoyen , mais d'une conduite toujours timide et incertaine , se déclara pour le parti le plus puissant , et fit en faveur du décret le discours qui nous est resté sous le titre de *pro lege Maniliâ*. Il n'y eut dans une compagnie aussi nombreuse , que Hortensius

et Catulus qui s'y opposèrent Catulus reprocha au peuple avec beaucoup de courage l'injustice qu'il vouloit faire à Lucullus; il représenta ses services et les grandes actions qu'il avoit faites dans le cours de cette guerre. Il disoit que par une glorieuse victoire il avoit délivré la ville de Cizique d'un siège par terre et par mer ; qu'il avoit battu Mithridate en différentes occasions , et vaincu Tigrane le plus puissant roi de l'Asie; mais s'apercevant que le peuple n'écoutoit son discours qu'avec impatience , il se tourna vers le sénat , et élevant sa voix avec un air plein d'indignation (1) : « Sortons , leur dit-il ,
 » pères conscripts , d'une ville où
 » l'on veut établir la tyrannie , et allons
 » chercher quelque désert où nous
 » puissions conserver la liberté que
 » nous avons reçue de nos pères. »

Ce discours généreux ne fit aucune impression sur des gens , ou qui avoient vendu leur foi à Pompée , ou qui redoutoient sa puissance et son ressentiment. L'intérêt public fut ainsi sacrifié , comme il arrive toujours , à l'intérêt particulier. Le décret fut confirmé par toutes les tribus , et le peuple donna

(1) Plut. in Pomp.

à Pompée une autorité aussi étendue que celle que Sylla avoit usurpée les armes à la main , et pendant sa dictature.

Pompée partit aussitôt pour l'Asie ; et Lucullus , sur les nouvelles du décret , quitta son armée pour n'être pas obligé de la remettre lui-même à son ennemi. Ces deux généraux se rencontrèrent dans la Galatie. Leurs officiers et des amis communs les obligèrent de se voir. Tout se passa d'abord avec une politesse réciproque ; mais à la fin Lucullus outré contre Pompée qui lui enlevait son emploi , ne put s'empêcher de faire éclater son ressentiment. Il lui reprocha (1) qu'il n'avoit jamais recherché le commandement des armées que contre des ennemis vaincus , et que semblable à ces lâches oiseaux qui ne se jettent que sur des charognes et des corps morts , c'étoit sa coutume de survenir à la fin des guerres , et de profiter des combats et des victoires des autres généraux ; que personne n'ignoroit qu'il avoit voulu enlever à Metellus , à Crassus et à Catulus la gloire de la défaite des

(1) Vell. Paterc. l. 2. c. 33. Plut. in Lucullo.

Espagnols , des gladiateurs et des séditieux qui suivoient le parti de Lepidus ; et qu'il savoit , sans s'exposer à aucun péril , s'approprier les heureux succès des autres : « Et faut-il aujourd'hui , ajouta Lucullus , que je n'aie vaincu Mithridate , conquis le royaume de Pont , défait Tigrane , remporté des victoires considérables , et pris Tigranocerta , Nisibe et tant de villes de l'Arménie , que pour vous préparer de nouveaux triomphes ? »

Pompée, irrité d'un discours si outrageant , lui reprocha de son côté qu'il avoit moins conquis que ravagé l'Asie dont il s'étoit approprié les richesses ; qu'il ne faisoit la guerre que pour piller et comme un brigand ; qu'à la vérité il avoit eu quelques avantages ; mais qu'il n'avoit jamais voulu achever de vaincre , et qu'il laissoit toujours des ressources à l'ennemi vaincu , pour se perpétuer dans le commandement , et pour pouvoir continuer un pillage odieux à ses propres soldats.

Ces reproches mutuels n'étoient pas sans fondement (1) ; et s'il est vrai que Lucullus avoit terni l'éclat de ses vic-

(1) Vell. Paterc. l. 2. c. 23.

toires par cette avidité insatiable d'accumuler richesses sur richesses , cette jalousie que Pompée faisoit paroître contre tous les capitaines de la république , et les ressorts qu'il faisoit jouer pour les priver de leurs emplois dans le cours même de leurs victoires , le rendoient suspect aux véritables républicains : il sembloit qu'il voulût être le seul capitaine de l'état , et que les autres devinssent ennemis à proportion qu'ils acquéroient de gloire et de considération. Ces deux généraux se séparèrent ennemis déclarés : Pompée alla prendre le commandement de l'armée , et Lucullus retourna à Rome où , malgré la cabale et les mauvais offices de Pompée , il fut honoré d'un triomphe solennel. Il trouva cette ville , la capitale du monde , dans un calme apparent ; mais cette tranquillité extérieure cachoit une agitation secrète , et il se formoit sourdement de nouveaux partis qui tous , quoique par des routes différentes , ne cherchoient qu'à se supplanter les uns les autres , et à s'emparer du gouvernement.

Lucius Sergius Catilina (1) , dont nous avons déjà parlé , étoit à la tête

(1) Sallust. in Catil. Plut. in Cic.

d'un de ces partis. Il étoit né d'une illustre maison patricienne, et si ancienne qu'il se vantoit de sortir de Sergeste, l'un des compagnons d'Enée : manie de la plupart des grands qui, à la faveur de la ressemblance des noms, vont chercher dans les ruines de l'antiquité, et souvent jusque dans la fable, l'origine de leurs maisons. Catilina élevé dans le tumulte et le désordre des guerres civiles, avoit été le ministre des cruautés de Sylla auquel il s'étoit attaché. La protection de ce dictateur, sa naissance et son courage l'avoient fait parvenir aux principales dignités de la république. Il avoit été questeur, lieutenant-général des armées, et il avoit commandé depuis en qualité de prêteur mais dans ces différens emplois, il s'étoit également déshonoré par ses débauches et par des crimes affreux. On l'avoit déjà accusé publiquement d'inceste avec une vestale, d'assassinat et de concussion, et il n'avoit échappé à la rigueur des lois que par l'adresse qu'il avoit eu de corrompre ses propres accusateurs, qui à prix d'argent s'étoient désistés de leur action. C'étoit un homme sans mœurs, sans probité, sans aucun res-

pect pour les dieux , dont l'ambition étoit la seule divinité ; mécontent du présent , toujours agité pour l'avenir , hardi , téméraire , audacieux , capable de tout entreprendre , mais peu habile , allant à la tyrannie trop à découvert , et incapable de cette profonde dissimulation qui lui eût été si nécessaire pour couvrir ses pernicieux desseins. Tel étoit Lucius Catilina qui , après la mort de Sylla , forma le projet de s'emparer à son exemple de la souveraine puissance. Pour y parvenir , il commença à s'associer tout ce qu'il y avoit alors à Rome de jeunes gens ruinés par le jeu , ou perdus par la débauche du vin et des femmes.

Rome dans son origine n'avoit point trouvé de garde et de défense plus sûres de la liberté publique , qu'une pauvreté presque égale entre ses citoyens. La tempérance et la frugalité , qui en étoient une suite , régnoient dans toutes les conditions , peut-être autant par nécessité que par choix. Le luxe y fut long-temps inconnu : on faisoit plus de cas du fer que de l'or ; et le citoyen content d'un petit héritage qu'il cultivoit de ses mains n'aspi-

roit à se distinguer que par son courage. Comme on n'attendoit rien des autres , et que chacun fondoit sa subsistance sur son travail , on ne voyoit ni lâche complaisance , ni attachement servile. L'amour seul de la liberté formoit un sentiment commun ; et tant que Rome regarda la pauvreté particulière comme une vertu , ses citoyens furent libres , soumis aux lois seules , et indépendans les uns des autres.

Mais après que les Romains eurent détruit Carthage , la rivale de Rome , assujéti l'Italie et les îles voisines , conquis l'Espagne et les côtes d'Afrique , réduit en provinces une partie des Gaules et toute la Syrie ; après qu'ils eurent forcé la plupart des souverains de l'Asie à payer tribut , l'ambition , le luxe , la mollesse et tous ces vices qui semblent inséparables des richesses , entrèrent dans Rome à la suite de ces conquérans. Ceux qui avoient vécu avec gloire dans une pauvreté honorable succombèrent sous l'opulence. On commença à regarder avec admiration un tableau d'une excellente main , une statue , un vase ciselé ; on envia bientôt le bonheur des généraux

et des officiers qui en avoient rapporté de l'Asie ; et ce fut pour en posséder et pour acquérir des richesses qu'on trafiqua de sa liberté , et qu'on la vendit aux grands et aux chefs de parti dont on pouvoit espérer des emplois et de l'argent.

Ces mœurs austères , et cette frugalité des anciens temps se changèrent insensiblement en une volupté recherchée. La plupart des jeunes gens consommoient le patrimoine de leurs ancêtres dans des festins où régnoient la délicatesse et la somptuosité. Les femmes eurent part à cette corruption presque générale : la plupart ne comptoient plus la chasteté au nombre des vertus. Des hommes indignes de ce nom se prostituoient comme les femmes : et ceux qui s'étoient ruinés pour fournir à une dépense extraordinaire , ou qui pouvoient être recherchés pour des crimes , souhaitoient une guerre civile qui les mît à couvert de la rigueur des lois , ou de la poursuite de leurs créanciers. (*An de Rome 687.*) Cette disposition des esprits commença à éclater sur la fin du consulat de L. Volcatius Tullus et de M. Emilius Lepidus. On avoit désigné pour leurs

successeurs Publ. Autronius et P. Sylla; mais ayant été depuis convaincus d'avoir acheté les suffrages ils furent exclus de cette dignité, et par une nouvelle élection on substitua en leur place Lucius Cotta et L. Torquatus. (*An de Rome* 688.) La honte de cette exclusion et un esprit de vengeance les portèrent à conjurer contre le repos de l'état. Ils résolurent d'assassiner les deux nouveaux consuls, de se défaire de la plus grande partie du sénat, et de s'emparer du gouvernement. Catilina, toujours prêt à entreprendre les plus grands crimes, et avide des nouveautés qui lui pouvoient faire espérer quelque changement dans sa fortune, entra dans cette conspiration. Ils y engagèrent encore un grand nombre de ces jeunes gens perdus de débauche, dont nous venons de parler, et entr'autres Pison, jeune homme d'une maison illustre, mais téméraire, factieux, abîmé de dettes, et qui n'envisageoit de ressource à ses affaires que dans la ruine de l'état.

Leur dessein étoit, comme nous l'avons dit, de tuer les consuls et de faire périr la plus grande partie des sénateurs. Ils devoient exécuter cet attentat dans

le Capitole le premier jour de janvier, auquel les consuls entroient en charge; mais n'ayant pas trouvé la conjoncture favorable ils en remirent l'exécution au cinquième de février. On devoit voir ce jour-là le plus horrible attentat qui fut arrivé dans la république depuis la fondation de Rome. Une troupe de scélérats devoit, au signal que leur donneroit Catilina, se jeter sur les consuls et sur les sénateurs, et les poignarder; mais Catilina, impatient de répandre le sang de ses concitoyens (1), ayant donné ce signal plutôt qu'il ne falloit et avant que tous les conjurés eussent occupé les postes qui leur étoient assignés, personne ne branla: on remit encore une fois cette cruelle entreprise. Catilina s'en rendit le chef par son audace, et fortifia son parti d'un grand nombre de sénateurs et de chevaliers qui tous par différens motifs se joignirent aux conjurés.

On comptoit au nombre de ses partisans, de l'ordre des sénateurs, Lentulus Sura, P. Autronius dont nous venons de parler, Cassius Longinus, Caius Cethegus, les deux fils de Ser-

(1) Sallust. in Catilin.

vius Sylla, Lucius Vargunteius, Quintus Annius, Porcius Lecca, Lucius Curius, L. Bestia, Q. Curius; et de l'ordre des chevaliers, M. Fulvius Nobilior, Lucius Statilius, P. Gabinius Capito, et C. Cornelius. On prétend que Crassus eut quelque connoissance d'une partie de leurs desseins, et que cet homme, toujours jaloux et ennemi de la gloire de Pompée, n'étoit pas fâché qu'il s'élevât dans la république un nouveau parti qui balançât son autorité. Quelques-uns même soupçonnèrent César de favoriser secrètement la conjuration; et on a dit que ces deux hommes ambitieux, mais habiles, en attendoient le succès pour se déclarer.

Lentulus, un des chefs de ce parti, étoit fils de Manius Aquillius qui avoit été consul avec Marius; son fils dont nous parlons portoit le nom de Lentulus pour avoir été adopté par un autre Lentulus de l'illustre maison des Cornéliens. C'étoit un homme perdu de débauche, naturellement effronté, qui faisoit gloire de ses vices. On lui avoit donné le surnom de *Sura*, c'est-à-dire, *gras de jambe*, parce que le dictateur Sylla lui ayant un jour demandé

compte en plein sénat des deniers qu'il avoit administrés peu fidèlement pendant qu'il étoit questeur, Lentulus qui les avoit dissipés dans les débauches, lui répondit qu'il n'avoit point d'autre livre de compte que le gras de sa jambe qu'il présentoit pour y être frappé, faisant allusion à une manière usitée en ce temps-là entre les enfans qui jouoient à la paume, où celui qui avoit manqué de frapper la balle recevoit un coup sur la jambe.

L'histoire nous a conservé encore un autre trait de son effronterie, qui marque encore mieux sa corruption et son caractère. Il avoit été cité devant les magistrats au sujet de différens crimes dont on l'accusoit. Il corrompit les juges à prix d'argent, et le jour du jugement ayant eu une voix plus qu'il n'en falloit pour être absous, il n'eut point de honte de s'écrier tout haut : *Que ce juge devoit lui rendre l'argent qu'il avoit reçu pour un suffrage inutile.*

Tel étoit P. Lentulus, que la débauche, l'impunité des crimes, et même l'ambition firent entrer dans cette conjuration. Il s'étoit laissé-entêter de je ne sais quelles prédictions qu'on attribuoit aux sibylles, et qui

promettoient, disoit-on , l'empire de Rome à trois Cornéliens. Cinna et Sylla, tous deux de cette illustre maison , quoique dans des partis opposés , avoient joui successivement de la souveraine puissance ; et Lentulus n'étoit pas fâché que ses flatteurs lui fissent l'application de la prophétie de la sibylle , et qu'on le regardât comme le troisième du même nom qui devoit régner dans Rome.

Cethegus , du même parti , étoit un homme hardi , audacieux et redoutable par le crédit qu'il avoit sur l'esprit de la multitude. Il avoit été auparavant tribun du peuple qu'il gouvernoit à son gré ; mais il étoit gouverné lui-même par une courtisane , appelée Præcia qui , pendant son tribunat , disposoit souverainement de toutes les affaires de la république.

Outre les sénateurs dont nous venons de parler , il y avoit un grand nombre de chevaliers qui s'étoient engagés dans la même conspiration. Catilina sut encore y attirer des soldats vétérans et d'anciens officiers de Sylla qui , après avoir consumé dans le jeu et la débauche , le prix et la récompense de leurs services , soupiroient

après une nouvelle guerre civile qu'ils regardoient comme l'unique ressource dans leur misère.

Des femmes des premières maisons de Rome, aussi connues par leurs désordres que par leur beauté, entrèrent dans la conjuration par complaisance pour leurs amans : telle étoit la fameuse Sempronia. Elle avoit reçu de la nature une naissance illustre, un esprit brillant et agréable, un courage ferme et résolu, et ce que les femmes estiment encore plus que tout cela, une beauté incomparable.

Ces graces naturelles étoient rehaussées par des apparences de pudeur qu'elle affectoit quelquefois, selon le caractère des personnes à qui elle vouloit plaire; mais ses regards qui sembloient alors échapper à des yeux modestes étoient toujours conduits par des passions emportées, et elle recherchoit encore plus les hommes qu'elle n'en étoit recherchée. Le désordre de ses mœurs la fit tomber insensiblement dans les plus grands crimes. On la soupçonnoit d'être complice de plusieurs assassinats, et on l'avoit vu nier des dépôts en justice avec plus de hardiesse et de confiance que n'en avoient ceux

qui en demandoient la restitution.

D'autres femmes d'aussi bonne maison et aussi déréglées que Sempronina, mais moins jeunes et moins aimables, prirent part à la conjuration; dans l'espérance de voir abolir des dettes qu'elles avoient contractées dans un âge avancé pour fournir à la dépense de leurs jeunes amans. Catilina les attira dans son parti par le moyen des hommes qui leur plaisoient le plus, dans la vue de s'en servir dans la suite pour gagner leurs maris ou pour s'en défaire.

Enfin, tout ce qu'il y avoit de jeunesse à Rome, élevée dans le luxe et amolée par les délices; ceux qui étoient ruinés et qui ne pouvoient plus fournir à leur dépense ordinaire; les ambitieux qui aspiraient aux premières dignités de la république, d'autres qui ne pouvoient se venger par eux-mêmes d'ennemis trop puissans; tous ces gens animés de différentes passions se joignirent et s'attachèrent à Catilina.

Ce chef de parti, pour les engager plus étroitement, promet aux uns de les décharger de toutes leurs dettes; il donne de l'argent aux autres; il procure à quelques-uns la possession des

femmes dont ils étoient amoureux; aux vindicatifs il fait espérer la proscription de leurs ennemis, et il leur fait envisager à tous des biens, des honneurs dans une nouvelle révolution; mais il leur représente en même temps que pour en assurer le succès il faut qu'ils emploient d'abord tous leurs soins pour lui faire obtenir le consulat; qu'il n'est pas moins utile au parti de lui donner pour collègue Caius Antonius, un des prétendans et avec lequel il avoit d'anciennes liaisons; qu'il pourroit dans la suite le faire entrer dans ses sentimens, et que si une fois l'un et l'autre se trouvoient revêtus de la souveraine magistrature et à la tête des légions, il n'y auroit point de puissance qui pût s'opposer à l'exécution de leurs desseins.

Il est vrai que la conjoncture ne pouvoit être plus favorable. Pompée faisoit alors la guerre aux extrémités de l'Orient. Ce général, emporté par le désir de remplir la terre entière de la gloire de son nom, poursuivoit des Arabes qu'il étoit plus aisé de vaincre que de trouver. Il n'y avoit point d'armée en Italie. Le peuple, toujours avide de la nouveauté, voyoit avec

plaisir s'élever un parti qui sembloit n'en vouloir qu'à l'autorité du sénat ; et ce sénat si éclairé s'endormoit dans une fausse sécurité, fondée sur le mépris qu'il faisoit des chefs de ce parti.

Cependant comme il étoit bien difficile que les desseins des conjurés , formés dans la débauche , pussent demeurer long-temps secrets , la connoissance en vint à Cicéron par le moyen de Fulvia , femme d'une illustre maison , mais qu'elle déshonoroit par un commerce criminel qu'elle entretenoit avec Quintus Curius , un des chefs de la conjuration.

Curius s'étoit ruiné auprès d'elle , et il lui avoit été agréable tant qu'il lui avoit été utile : mais quand il ne put plus faire la même dépense , l'indifférence et la froideur succédèrent à cette tendresse intéressée ; et Fulvia le méprisa dès qu'elle n'en espéra plus rien.

Curius , voulant jouir des privilèges dont il étoit en possession , est rebuté. Croyant d'abord avoir un rival il crie , il menace ; il passe ensuite aux plus basses soumissions ; enfin il démêle avec confusion que ce n'est qu'à son argent qu'il doit la complaisance criminelle de Fulvia. Comme il

ne pouvoit ni lui en fournir, ni rompre ses chaînes, il tâche au moins de lui donner de belles espérances. Il lui découvre le secret de la conjuration, et lui fait envisager de nouvelles richesses dans le succès de ses desseins.

Mais soit que Fulvia, comme toutes les femmes de ce caractère, fit peu de cas des promesses d'un amant ruiné; soit qu'elle n'augurat rien d'heureux d'une entreprise conduite par de jeunes gens, elle découvrit ce qu'elle en avoit appris à des personnes de considération, sans cependant nommer son auteur; et elle fit cette démarche pour ne pas se trouver embarrassée dans une affaire criminelle. Le bruit s'en répandit aussitôt dans Rome. Cicéron, attentif à tout ce qui se passoit, remonta jusqu'à la source de ces bruits. Il vit Fulvia, la gagna, et elle lui vendit le secret d'un homme qu'elle n'avoit jamais aimé, et qu'elle ne ménagea dans la suite que de concert avec Cicéron pour en pouvoir tirer de nouveaux secrets.

Outre l'intérêt général de la patrie, Cicéron avoit encore dans cette recherche un intérêt particulier. On devoit procéder incessamment à l'élec-

tion des consuls ; il aspirait à cette dignité : Catilina étoit du nombre des prétendans. Cet homme d'une naissance illustre ne parloit de celle de Cicéron qu'avec le dernier mépris. Il le traitoit d'inconnu et d'homme nouveau, c'est-à-dire, dont le père et les ancêtres n'avoient jamais été revêtus d'aucune de ces magistratures qui conféroient la noblesse. Cicéron de son côté n'oublioit rien pour rendre Catilina odieux, et même suspect de vouloir attenter à la liberté publique. Rien n'étoit plus propre à prévenir les esprits contre ce patricien, que la découverte de ses mauvais desseins : Cicéron y réussit, et Catilina y contribua lui-même par la férocité de ses manières, et en laissant échapper des menaces dans le temps qu'il eût dû rechercher l'estime et l'amitié de ses concitoyens. Tous ceux qui aimoient véritablement leur patrie s'unirent pour lui donner l'exclusion. Catilina fut rejeté avec indignation, et cette grande dignité fut déferée à Cicéron. (*An de Rome 690.*)

On lui donna pour collègue Caius Antonius, d'une maison plébéienne, mais illustrée, et qui se vantoit de

tirer son origine d'un fils d'Hercule. Antonius étoit un homme naturellement paresseux , aimant la vie tranquille et les plaisirs , et qui ne s'étoit mêlé jusqu'alors des affaires que pour n'en paroître pas incapable. On ne le donna pour collègue à Cicéron , que parce qu'on étoit persuadé qu'un homme de ce caractère suivroit sans résistance l'impression des conseils de Cicéron , et concourroit à tout ce que ce grand homme entreprendroit pour dissiper la faction de Catilina. Les amis et les créatures de ce chef de parti , qui avoient compté sur son élection , furent consternés de celle de Cicéron. Il leur étoit redoutable par cette souveraine éloquence qui le faisoit dominer dans toutes les assemblées ; et ils savoient qu'il n'étoit pas moins estimé par sa probité et son attachement inviolable aux lois. La crainte d'en éprouver la rigueur sous un magistrat aussi éclairé que sévère , fit que plusieurs de ces factieux se détachèrent du parti et des intérêts de Catilina ; mais leur changement n'ébranla point un furieux , déterminé à périr s'il ne pouvoit régner. Il se fit de nouveaux partisans ; il emprunta

de tous côtés. On fit par son ordre des amas d'armes et de vivres en différens endroits , et il envoya C. Manlius en Toscane , Septimius dans la Marche d'Ancône , et C. Julius dans la Pouille pour lever secrètement des troupes , et pour tâcher de s'assurer des officiers et des vieux soldats qui étoient établis dans ces provinces , et qui avoient servi avec lui sous Sylla. Pendant qu'un homme si dangereux travailloit avec une application infatigable à grossir le nombre de ses créatures , et qu'il faisoit amas d'armes et de troupes pour s'emparer , la force à la main , du gouvernement , un tribun du peuple , appelé Publius Servilius Rullus , formoit le même dessein , mais sous un prétexte plus plausible. Ce tribun étoit d'autant plus redoutable qu'il n'employoit que la voie de la persuasion , et qu'il sembloit n'avoir d'autre objet dans son entreprise , que de rendre la condition du petit peuple plus heureuse.

On a déjà pu voir en plus d'un endroit de cet ouvrage (1), que les Romains , quand ils avoient vaincu leurs ennemis , avoient coutume de leur

(1) Cic. in Rullo. Plin. l. 7. c. 30.

ôter une partie de leur territoire ; qu'on affermoit quelquefois ces terres au profit de l'état , et que souvent aussi on les partageoit entre les plus pauvres citoyens qui n'en payoient à la république qu'un léger tribut. Ce domaine public s'accrut avec la fortune de la république , et des dépouilles de tant d'états que les Romains avoient conquis dans les trois parties du monde. Rome possédoit des terres dans les différens cantons de l'Italie , en Sicile et dans les îles voisines , en Espagne , en Afrique , dans la Grèce , la Macédoine et dans toute l'Asie. En un mot on avoit incorporé dans le domaine public le domaine particulier de tant de villes libres , de royaumes et de républiques dont les Romains avoient fait leurs conquêtes. On en portoit le produit et le revenu dans l'épargne : c'étoit le fonds dont on tiroit la solde des troupes , et avec lequel on subvenoit à toutes les dépenses et les nécessités publiques.

Rullus étant parvenu au tribunat entreprit de s'attribuer la disposition de ces terres. Il associa dans ce dessein la plupart de ses collègues , et plusieurs sénateurs des premiers de la république , auxquels il fit espérer par le suc-

cès de son projet des richesses immenses et une autorité absolue ; deux motifs qui ont tant de part aux entreprises et à la conduite des hommes.

Rullus, ayant formé son parti, dressa le plan d'une nouvelle loi, qui portoit que pour le soulagement du petit peuple il seroit créé incessamment des décemvirs, qui seroient autorisés à vendre tous ces domaines particuliers qui avoient été incorporés dans le domaine de la république depuis le consulat de L. Sylla et de Q. Pompeius ; qu'on vendroit pareillement les forêts qui se trouvoient en Italie ; que les généraux d'armée et les autres officiers de la république qui auroient entre les mains des deniers qu'ils n'auroient point encore portés à l'épargne, en seroient valablement déchargés en les remettant aux décemvirs ; que ces commissaires emploieroient toutes ces sommes à l'acquisition de différens fonds situés en Italie, qui seroient ensuite partagés entre le petit peuple : en sorte que, sans déposséder la noblesse de ses anciennes usurpations, chaque pauvre citoyen se trouvât dans son propre pays un héritage suffisant pour sa subsistance.

Rullus, pour intéresser encore davantage la multitude dans la publication de sa loi, ajouta que les décemvirs pourroient établir de nouvelles colonies dans telles villes d'Italie qu'ils jugeroient à propos; qu'il leur seroit permis de repeupler Capoue, d'y conduire cinq mille habitans de Rome, dont chaque décemvir nommeroit cinq cents à son choix, et qu'on partageroit entr'eux le territoire de cette ville et celui de Stelle, qui jusqu'alors avoient été affermés au profit du public.

Il étoit porté par la même loi, que celui qui proposoit la loi présideroit de droit à l'assemblée qui se tiendrait pour l'élection des décemvirs : par cet article Rullus se réservoit la principale autorité dans cette affaire. Il avoit ajouté que le pouvoir de ces commissaires seroit absolu, et leurs ordonnances sans appel, et qu'ils jouiroient de ce droit à Rome et dans toute l'étendue de l'empire Romain pendant l'espace de cinq ans; qu'ils auroient droit de prendre les auspices; qu'ils seroient accompagnés de licteurs et de tous les officiers qui étoient ordinairement à la suite des premiers magistrats de la république; qu'ils pourroient

choisir dans l'ordre des chevaliers deux cents personnes pour faire exécuter leurs ordonnances dans les provinces. Rullus, sous prétexte de vouloir éviter le tumulte et la confusion qui arrivoient dans les assemblées générales de tout le peuple Romain, mais en effet pour se rendre maître de l'élection des décemvirs, proposa qu'ils ne fussent élus que par dix-sept tribus qui seroient tirées au sort, et qu'il suffît d'avoir les suffrages de neuf tribus pour être déclaré décemvir. Il ajouta pour exclure de cette dignité Pompée qui lui étoit redoutable par son crédit, et qui se trouvoit actuellement à la tête des armées dans le fond de l'Asie, qu'aucun citoyen absent de Rome ne pourroit prétendre au décemvirat.

Quelque suspect que dût être dans une république un pouvoir si étendu, Rullus ne laissa pas de voir un grand nombre de sénateurs et tout le peuple se déclarer pour sa loi. Les premiers excités par leur ambition espéroient d'être compris au nombre des décemvirs, et le petit peuple comptoit d'avoir part à ces terres qu'on devoit acheter dans l'Italie. Rullus se vit bientôt à la tête d'un parti considérable, et le con-

sul Antonius , collègue de Cicéron, ne désapprouvoit pas lui-même ces nouveautés.

On disoit qu'étant accablé de dettes il regardoit la dignité de décemvir et le pouvoir extraordinaire qu'on prétendoit y attacher , comme un moyen infailible de rétablir sa fortune à la faveur des sommes immenses dont il auroit la disposition : plusieurs même le soupçonnoient de favoriser secrètement la faction de Catilina.

Comme l'autorité que lui donnoit le consulat étoit d'un grand poids (1) , Cicéron entreprit de le gagner. L'intérêt étoit la seule route pour y parvenir : ce fut ce qui l'engagea à céder à Antoine le gouvernement de la Macédoine , avec le commandement de l'armée qui lui étoit échu par le sort. Il prit pour lui le gouvernement de la Gaule Cisalpine qui étoit d'un moindre revenu.

On sait que les consuls , après leur élection , partageoient entr'eux le gouvernement entier de la république ; que l'un de ces souverains magistrats restoit ordinairement à Rome et à la

(1) Plut. in Cicer. D. H. l. 37. Cic. in Sextianâ , Murenianâ et Pisonianâ. Sallust.

tête du sénat pour y présider, et qu'il n'en sortoit point, à moins qu'une guerre importante n'obligeât les deux consuls de se mettre l'un et l'autre en campagne. Celui qui prenoit le commandement des troupes avoit le gouvernement des provinces limitrophes où se trouvoient les armées, et le sort seul décidoit entre les deux consuls de ces différens emplois.

Le consul, en entrant dans les provinces de l'empire, y recevoit les mêmes honneurs qu'on ne rendoit ailleurs qu'aux souverains du pays. Il jouissoit pendant son consulat d'une autorité absolue; et à moins qu'il ne fût d'une probité extraordinaire, il n'en revenoit ordinairement qu'avec des richesses immenses. Antoine, dont le mauvais état des affaires avoit besoin de ce secours, accepta avec joie la proposition de son collègue; et par reconnoissance il se détacha du parti qu'il sembloit favoriser auparavant, pour suivre l'impression des conseils de Cicéron, et concourir avec lui au bien de la patrie.

Cicéron, assuré de son collègue (1), tourna tous ses soins contre Rullus.

(1) Cicero in Rullianâ. 1.

Comme il ne connoissoit pas encore le fond des intentions du tribun, pour s'en éclaircir il lui fit représenter par des amis communs, qu'étant revêtus l'un et l'autre de différentes magistratures dans la même année, il étoit de l'intérêt de la république qu'ils pussent agir de concert; qu'il le trouveroit toujours disposé de son côté à favoriser tout ce qui seroit utile au peuple, et qu'il le prioit de lui communiquer le projet d'une loi qu'il devoit, disoit-on, proposer, afin que si elle lui paroissoit juste il pût la soutenir lui-même de toutes ses forces; mais Rullus qui se doutoit bien qu'un homme aussi attaché à l'observation des anciennes lois, et aussi jaloux de la liberté publique que Cicéron, n'approuveroit jamais les nouveautés qu'il vouloit introduire dans le gouvernement, ne répondit à ces avances de civilité que par des discours vagues et généraux qui augmentèrent les soupçons du consul. Il évitoit même sa présence pour n'être pas obligé de s'expliquer avec lui, et Cicéron vit bien qu'il n'apprendroit rien de positif au sujet de la loi que par la publication de la loi même. Cependant pour n'être pas sur-

pris il eut la précaution d'envoyer des secrétaires à toutes les assemblées du peuple pour observer ce qui s'y passeroit, et pour écrire le plus exactement qu'ils pourroient tous les articles de la loi, et ce qui se diroit à ce sujet, supposé qu'on traitât sur cette matière.

Ce fut par le ministère de ces écrivains qu'il apprit que Rullus avoit proposé sa loi en pleine assemblée. Ils lui en rapportèrent une copie exacte, aussi-bien que des discours qui avoient été tenus à ce sujet par Rullus et ses partisans.

Cicéron étant muni de cette pièce convoqua aussitôt le sénat. Après avoir fait la lecture de la loi qui contenoit plus de quarante articles, il représenta à cette auguste compagnie combien les propositions du tribun devoient être suspectes et odieuses à tous ceux qui aimoient sincèrement la liberté et le repos de la république. Comme il avoit affaire à un corps infiniment jaloux de son autorité, il leur fit sentir combien la création des décemvirs avec un pouvoir si absolu dans toute l'étendue de l'empire, et pour un temps aussi considérable que celui de

« cinq ans , étoit préjudiciable à l'autorité du sénat ; qu'il s'alloit élever une nouvelle magistrature qui anéantiroit les anciennes , et que la vente des terres qui appartenotent au domaine détruiroit infailliblement les principales forces de l'état.

« Sachez , *pères conscripts* , leur dit-il , que nos tribuns veulent vendre aujourd'hui les terres des Attaliens et des Olimpeniens que Servilius par ses conquêtes avoit ajoutées au domaine de l'état. De là ces marchands qui veulent vendre la république entière doivent passer en Macédoine , et y mettre à l'encan les terres royales de Philippe et de Persée acquises par la valeur et le courage de Paul Emile. Les terres si fertiles de Corinthe qui , par la bonne conduite de Mummius , font partie du revenu de la république , ne leur échapperont pas. Ils s'embarqueront ensuite pour passer en Espagne : après avoir vendu les terres que nous possédons proche de la nouvelle Carthage , ils sortiront de l'Europe ; ils se rendront en Afrique et vendront le territoire de l'ancienne Carthage. L'Asie leur pré-

» sente de nouvelles terres et un nou-
 » veau sujet de brigandage. Le Pont ,
 » la Cappadoce , la Bythinie et la Pa-
 » phlagonie , toutes les terres qui
 » faisoient le domaine particulier des
 » princes qui ont régné dans ces
 » grandes provinces , vont être mises
 » à l'enchère : par ces ventes du do-
 » maine de la république , on va tarir
 » tout d'un coup la source qui portoit
 » l'argent dans le trésor public ; di-
 » vertir les fonds les plus assurés pour
 » la paye des légions , et priver Rome
 » et l'Italie des secours qu'elle tiroit
 » des provinces dans des temps de sté-
 » rilité et de famine. »

Cicéron passe ensuite à l'article des colonies que les décemvirs devoient établir dans telles villes de l'Italie qu'ils jugeroient à propos , et auxquelles ils assigneroient les terres les plus fertiles. Il fit voir que Rullus et les autres tribuns n'avoient en vue , par ce projet , que d'occuper par leurs créatures les villes les plus voisines de Rome , pour pouvoir ensuite se rendre maîtres plus facilement de Rome même et du gouvernement.

« Ce n'est pas seulement , continua
 » Cicéron , de la grandeur de nos

» pertes , et de la diminution dès re-
» venus publics que je me plains , c'est
» contre cette puissance absolue qu'on
» veut attribuer aux décemvirs que je
» m'élève aujourd'hui ; ma crainte et
» mon inquiétude n'est que pour le
» salut de la patrie et la conservation
» de la liberté : car comment résiste-
» rez-vous à des gens qui , après avoir
» rempli l'Italie de leurs satellites ,
» auront seuls entre les mains tous les
» trésors de la république ? N'en ayez
» point d'inquiétude , me dira-t-on ,
» ils en achèteront incessamment des
» terres en Italie même , selon le pro-
» jet de la loi. A la bonne heure :
» mais est-il bien assuré que dans ces
» contrées si fertiles et si agréables il
» se trouve tant de gens qui veuillent
» se défaire de leur patrimoine ? Et s'il
» ne se présente point de vendeurs ;
» s'il ne se trouve point d'acquisitions
» pour employer les fonds qui seront
» entre leurs mains , que deviendra
» notre argent ? Ne vous en embarras-
» sez pas , pères conscripts ; en leur
» donnant pour cinq ans cette autorité
» absolue que leur attribue la loi , vous
» les avez mis en état de ne vous en
» rendre jamais compte ; et si la loi

» est reçue , la république perd en un
» même jour ses domaines , ses finan-
» ces et sa liberté. » Enfin , Cicéron ,
aussi grand homme d'état qu'excellent
orateur , parla avec tant de force et
d'éloquence ; il fit voir si clairement
que Rullus , ses collègues et ses
partisans n'avoient en vue que de
s'enrichir aux dépens du public , et de
rétablir la tyrannie des anciens dé-
cemvirs , que la loi fut rejetée par
le sénat presque tout d'une voix.

Quoique Rullus et ses partisans
parussent consternés par la force des
raisons de Cicéron , et l'éloquence
invincible de cet orateur , ils ne lais-
sèrent pas de porter cette affaire de-
vant l'assemblée du peuple , qui seul
avoit droit de décider souverainement,
et où ils espéroient trouver d'autant
plus de facilité à faire recevoir la loi ,
qu'elle sembloit n'avoir pour objet que
l'intérêt du petit peuple. En effet toute
la multitude , séduite par l'appât des
terres qu'on lui promettoit en Italie ,
regardoit Rullus comme un autre
Gracque , comme son patron et son
bienfaiteur.

Mais Cicéron , quoiqu'instruit de
cette disposition , ne relâcha rien de

son zèle et de sa fermeté , et le jour désigné pour l'assemblée étant arrivé , il ordonna à tout le sénat de le suivre. Il se rendit sur la place accompagné de cette auguste compagnie , précédé de ses licteurs , et avec toute la majesté d'un souverain magistrat de la république. Il monta à la tribune aux harangues , et sans s'embarrasser ni des invectives des tribuns , ni des clameurs du peuple , il prit la parole , et se mit en état de faire voir au peuple même combien cette loi nouvelle étoit préjudiciable à ses véritables intérêts et à la liberté publique.

Mais comme il avoit affaire à une multitude prévenue par ses tribuns contre tout ce qui venoit de la part du sénat , il prit , en habile orateur , un détour adroit pour s'insinuer dans sa confiance. Il commença son discours (1) par représenter au peuple qu'il étoit plébéien d'origine , né dans l'ordre des chevaliers , et qu'il ne devoit qu'au peuple même la dignité du consulat.

« Je suis , dit-il , le premier homme » nouveau que vous ayez fait consul

(1) Cic. in Rull. 2.

» de notre temps , et par mon élec-
» tion vous avez emporté une place
» dont la noblesse étoit en possession,
» et qu'elle défendoit de toutes ses
» forces ; vous m'y avez élevé avec
» un concours si unanime de vos suf-
» frages , que jamais aucun patricien
» n'y est monté avec tant d'éclat , et
» qu'aucun plébéien n'y est parvenu
» avec tant de gloire. Et ce qui doit
» augmenter mon attachement et ma
» reconnoissance pour le peuple , c'est
» que dans l'assemblée faite pour mon
» élection vous ne vous êtes point
» servis de ces billets qui ne sont que
» des témoignages d'une liberté secrète ;
» mais vous m'avez porté à cette haute
» dignité par des acclamations et des
» vœux publics , qui me sont peut-
» être plus glorieux que la dignité
» dont vous m'avez honoré. Ainsi ,
» puisque je suis un homme nouveau
» et que je dois uniquement au peu-
» ple la dignité dont je suis revêtu ,
» je déclare hautement devant le corps
» entier du sénat , et devant tous les
» patriciens , que je serai un consul
» populaire , que rien ne me sera si
» cher , pendant mon consulat , que
» les intérêts de ce peuple auquel j'ai

» de si grandes obligations ; et j'em-
» pêcherai , si je le puis , qu'on ne ruine
» l'épargne dont il tire ses principales
» forces et sa subsistance en temps
» de guerre.

» Ce n'est pas que je désapprouve
» toutes les lois qui concernent le par-
» tage des terres : il y en a que je
» révère. Je conserve chèrement la
» mémoire des deux Gracques , de
» ces illustres frères qui sacrifièrent
» leurs vies pour procurer au peuple
» des terres dont des particuliers s'é-
» toient emparés injustement. La loi
» *Sempronia* sera toujours respectable
» aux gens de bien ; mais je ne puis
» souscrire à celle que propose Rullus
» qui , pour vous éblouir , fait une
» vaine montre des terres qu'il n'est
» pas en son pouvoir de vous donner.
» Sous un prétexte si plausible il veut
» ruiner la liberté , et s'ériger en
» tyran de la république. C'est ce
» que je prétends vous faire voir à
» découvert ; et si après m'avoir en-
» tendu vous n'êtes pas satisfaits de la
» solidité de mes preuves , je me dé-
» sisterai de mon premier sentiment.
» Je recevrai de vous la loi ; j'y sous-
» crirai et je me conformerai , comme

» consul populaire , au plus grand
 » nombre des vœux du peuple.» Pour
 lors prenant la loi il la lut toute
 entière ; et comme en la combattant
 dans le sénat il s'étoit principale-
 ment attaché à lui faire sentir que
 la création de ces nouveaux magistrats
 ruinerait entièrement l'autorité des
 anciens , il s'étendit , sur-tout en par-
 lant au peuple , sur les articles qui
 pouvoient blesser sa liberté , et le
 droit que chaque citoyen avoit de
 concourir par son suffrage dans toutes
 les élections , et de décider par sa
 voix des lois qu'on devoit recevoir ou
 rejeter.

« Le premier article de la loi , dit-
 » il , ordonne que celui qui l'aura
 » proposée , établisse des décemvirs
 » par les suffrages de dix-sept tribus
 » tirées au sort , et que celui-là soit
 » déclaré décemvir auquel neuf tribus
 » auront déferé cette dignité. Je de-
 » mande d'abord pourquoi ce tribun
 » audacieux ose priver dix-huit tribus
 » du droit de suffrage. Y a-t-il un seul
 » exemple dans la république, qu'on ait
 » créé des triumvirs ou des décemvirs
 » sans le concours des trente-cinq tri-
 » bus ? Quel est le dessein de ce tribun

» en voulant introduire une nouveauté
» si surprenante dans notre gouverne-
» ment ? vous l'allez voir tout à l'heure.
» Il n'a pas manqué de projets ; il a
» manqué seulement de fidélité envers
» le peuple Romain. Il a manqué de
» justice , et vos droits et vos intérêts
» ne lui ont pas été respectables.

» Rullus veut ensuite que l'auteur
» de la loi préside à l'assemblée du
» peuple Romain , c'est-à-dire , que
» Rullus ordonne que Rullus tiendra
» l'assemblée. Le même Rullus , qui
» ne veut rien abandonner à tout le
» corps du peuple Romain , ordonne
» qu'on tirera au sort les tribus ; et
» comme il doit présider et qu'il est
» très-heureux , il ne sortira de l'urne
» que les noms des tribus qui lui seront
» les plus agréables ; et par une suite
» de collusion ceux que ces neuf tribus
» choisies par Rullus auront nommés
» pour décevirs seront, sous l'autorité
» de Rullus, nos seigneurs et nos maîtres
» et les maîtres absolus de nos biens.
» Vit-on jamais un projet plus injuste,
» plus audacieux et plus opposé à
» toutes nos lois ? Quel est l'auteur de
» cette loi nouvelle ? Rullus. Qui est
» celui qui prétend priver du droit de

» suffrage la plus grande partie du
 » peuple ? Rullus. Qui est-ce qui a un
 » secret tout prêt pour ne faire sortir
 » de l'urne que les noms des tribus où
 » il croit avoir le plus de crédit ? Rul-
 » lus. Qui nommera les décemvirs
 » selon ses vues et ses intérêts ? Rullus.
 » Qui sera le premier de ces décemvirs ?
 » Faut-il le demander ? Rullus. Enfin ,
 » qui sera maître absolu de tous les
 » biens de l'état ? le seul Rullus. Voilà ,
 » Messieurs , comment on vous traite ,
 » vous qui êtes les maîtres et les rois
 » des nations : à peine une si honteu-
 » se prévarication seroit-elle soufferte
 » sous l'empire d'un tyran , et dans
 » une société d'esclaves. »

Cicéron , ayant tâché d'exciter l'in-
 dignation du peuple contre cette en-
 treprise sur ses droits les plus légiti-
 mes , passa aux différens articles de
 la loi ; il en examina successivement
 l'injustice et les inconvéniens. Il re-
 péta dans ce second discours une par-
 tie de ce qu'il avoit déjà dit à ce
 sujet en plein sénat. Il ajouta qu'un
 homme sans autorité légitime , et
 après s'être fait élire pour décemvir
 contre les formes ordinaires, se croiroit
 en droit de vendre le domaine de la

république au prix qu'il voudroit , et
 à qui il lui plairoit. « Quel briganda-
 » ge , s'écrie le consul ! Qui doute que
 » le vendeur et l'acquéreur ne soient
 » souvent qu'une même personne, quoi-
 » que le véritable acquéreur ne paroisse
 » sur la scène que sous un nom sup-
 » posé ? Mais où se passera cette scène ?
 » Sera-ce dans la place , à la vue de
 » nos citoyens , comme les censeurs
 » en usent quand ils donnent à ferme
 » les revenus de la république ? Non ,
 » Messieurs , Rullus et ses collègues
 » n'ont pas besoin d'un si grand jour ;
 » ils cherchent des lieux obscurs
 » qui favorisent leurs fraudes et leur
 » brigandage : l'auteur de la loi qui
 » a pourvu à tout , ordonne qu'ils
 » auront la liberté de faire cette
 » vente en tel endroit qu'il leur
 » plaira. »

Il faudroit traduire entièrement les
 trois oraisons que Cicéron prononça
 à ce sujet , si on vouloit rapporter
 dans un détail exact toutes les raisons
 que cet excellent orateur opposa à
 l'établissement d'une loi si dangereuse.
 Enfin , il parla avec tant de force
 qu'il convainquit le peuple qu'il ne
 la pouvoit recevoir sans détruire sa

liberté et ruiner la république. Tous les projets de Rullus et de ses collègues furent rejetés d'un commun consentement. « Je délivrai , dit Cicéron » dans son oraison contre Pison (1) , » dès le premier jour de janvier , le » sénat et tous les gens de bien de la » crainte de cette loi. » Mais il n'eut pas tant de facilité à dissiper l'appréhension que causoient les mauvais desseins de Catilina et de ses partisans. Ce n'est pas que tout le monde fut également informé de ses vues. On en parloit différemment dans Rome : ceux qui étoient les plus favorables à ce chef de parti prétendoient qu'il n'en vouloit qu'à Cicéron , qui lui étoit odieux , disoient-ils , par la préférence qu'il avoit remportée sur lui dans la dernière élection pour le consulat. D'autres publioient que ce patricien , ambitieux et élevé sous la domination absolue de Sylla , aspiroit pendant l'absence et l'éloignement de Pompée à faire revivre , à son exemple , une dictature perpétuelle , et des bruits sans auteurs mêloient des choses fausses avec les vraies , et aug-

(1) Cic. in Pison. Plin. l. 7. c. 30.

mentaient l'inquiétude du sénat et la crainte des gens de bien.

Cicéron étoit mieux instruit. Fulvia , dont nous avons parlé , ne lui cachoit rien de ce qu'elle apprenoit de Curius , son amant , un des chefs de la conjuration ; mais la déposition seule d'une femme perdue de réputation ne suffisoit pas pour procéder par la rigueur des lois contre un homme de la naissance de Catilina , qui avoit pour parens et pour amis les premiers de Rome et du sénat. Le consul vit bien qu'il lui falloit d'autres preuves et des témoins qu'on ne pût récuser. Il répandit secrètement des espions dans toutes les cabales ; il gagna même quelques-uns des conjurés , qui de concert avec lui paroisoient les plus ardens à faire réussir la conjuration. Ce fut par leur secours qu'il découvrit les desseins de Catilina, les sentimens différens de ceux qui étoient entrés dans son parti , le nombre et la qualité de leurs partisans , et les vues générales et particulières de tous les conjurés.

Comme il tenoit toujours parmi ces furieux des oreilles fidelles , il étoit en quelque manière présent à

leurs discours , à leurs conseils , et pour ainsi dire à leurs pensées. Il apprit avec autant de surprise que de douleur que cette troupe de scélérats avoit formé le dessein de mettre le feu en différens endroits de la ville ; que pendant la confusion et le tumulte que causeroit un incendie presque général , ils étoient convenus d'aller poignarder les principaux du sénat jusque dans leurs maisons , et qu'en même temps on feroit avancer les troupes commandées par Manlius pour s'emparer de Rome et du gouvernement. Pendant que les conjurés se flattoient de trouver dans le succès de leurs funestes desseins des richesses immenses , et une autorité sans bornes , la nouvelle se répandit à Rome que Pompée , après avoir subjugué la plus grande partie de l'Orient, revenoit en Italie à la tête d'une armée victorieuse. Catilina , épouvanté d'un contre-temps qui ruinoit tous ses desseins , résolut d'en précipiter l'exécution. Il confère avec les principaux de son parti ; il parle à chacun en particulier , il renouvelle ses promesses et les espérances qu'il leur avoit données , de leur faire trouver dans

le changement du gouvernement la satisfaction de leurs désirs. Enfin , il les assemble toute la nuit dans un endroit écarté de la maison de M. Lecca , et leur représente que le retour de Pompée déconcerteroit tous leurs desseins s'ils n'avoient le courage de le prévenir ; que leur entreprise étoit d'autant plus facile qu'il n'y avoit point de troupes dans Rome ni dans l'Italie , et que leurs ennemis seroient accablés avant que d'avoir pu prévoir les coups qu'on leur porteroit.

« Il ne tient qu'à vous , leur dit-il ,
 » d'être demain maîtres de Rome (1).
 » Pompée est encore éloigné , la ville
 » sans défense , et le sénat n'est com-
 » posé que de gens sans vigueur ,
 » accablés d'années , ou amollis par
 » les délices. Pour nous , nous ne man-
 » quons ni de courage , ni de forces ;
 » nous sommes en grand nombre , et
 » la plupart des premières maisons
 » de la république. Le peuple , enne-
 » mi du sénat , se déclarera pour
 » notre parti , et nous avons hors de
 » Rome tous ces braves soldats de
 » Sylla qui , réunis sous le comman-
 » dement de Manlius , n'attendent que

(1) Sallust.

» vos ordres. Il n'est question que d'en-
 » treprendre ; tout dépend de la dili-
 » gence que nous apporterons dans
 » l'exécution , et vous trouverez les
 » dignités , les honneurs et les riches-
 » ses dans le succès de vos desseins. »

Ce discours fut reçu avec de grands applaudissemens. On ouvrit ensuite différens avis, et les plus violens furent les mieux reçus. Comme on redoutoit la prévoyance et la fermeté de Cicéron, on convint qu'il falloit commencer par se défaire d'un homme qui , par l'autorité que lui donnoit la dignité de consul , pouvoit traverser l'exécution de leurs projets. On résolut en même temps de mettre le feu en cent quartiers différens de la ville , de couper les canaux qui portoient l'eau , de peur qu'on ne s'en servît pour éteindre l'embrasement ; d'égorger tout le sénat , et de n'épargner que les seuls enfans de Pompée qu'on retiendrait pour servir d'ôtages contre la puissance et le ressentiment de ce redoutable guerrier ; que Catilina se mettroit ensuite à la tête des troupes que Manlius avoit levées ; qu'il établiroit son autorité dans l'état comme avoit fait auparavant Sylla , et qu'il changeroit même

même la forme du gouvernement , selon qu'il conviendrait à ses intérêts. Cethegus et un chevalier Romain , appelé Cornelius , offrirent d'aller poignarder Cicéron dans sa maison ; et la nuit qui précédoit les Saturnales fut marquée pour l'embrasement de Rome.

Ce conseil finit par un grand repas , qui fut suivi d'affreuses débauches , et de ces crimes honteux que la nature même ne souffre qu'avec horreur. On prétend que de jeunes hommes n'eurent point de honte de se prostituer aux chefs de la conjuration , et que Catilina pour lier tous les conjurés par la complicité d'une action pleine de fureur , leur avoit présenté un vase rempli de sang humain mêlé avec du vin , dont ils avoient tous goûté. Mais quelques-uns de ces faits ne sont pas bien avérés dans l'histoire , et peut-être qu'ils n'avoient point d'autre fondement que la prévention générale où l'on étoit contre un si méchant homme : prévention qui portoit à croire que le fonds d'où sortoit un aussi grand crime que la conjuration , portoit en soi comme la semence et la racine des plus affreux désordres.

Les conjurés ne furent pas plutôt séparés , que Cicéron fut averti par Fulvia du péril que couroit la république , et des desseins qu'on faisoit en particulier contre sa vie. Comme c'étoit un homme réglé dans ses mœurs , sage , tempérant et d'ailleurs très-habile , il avoit un grand avantage sur des gens pleins de fureur et de passion , qui ne formoient des desseins que noyés dans le vin et au milieu de la débauche. Il donna d'abord de bons ordres dans sa maison (1) ; et Cethegus s'y étant présenté le lendemain à la pointe du jour , sous prétexte qu'il avoit des affaires de conséquence à communiquer au consul , on lui en refusa l'entrée. Il se retira en faisant des plaintes et des menaces qui ne servirent qu'à le rendre plus suspect.

Cependant Cicéron , ne se trouvant pas assez autorisé pour dissiper une cabale si puissante , convoqua le sénat ; il s'y rendit accompagné d'un grand nombre de ses cliens et de ses amis , et il avoit pris une cuirasse sous sa robe , qu'il laissoit voir exprès , afin de faire connoître le péril auquel il

(1) Plut. in Cic.

Étoit exposé. Il fit son rapport au sénat des desseins des conjures ; il représenta à l'assemblée que la république avoit des ennemis au dedans et au dehors de Rome , et que pendant que Catilina formoit le dessein de mettre le feu à la ville , et de faire périr le sénat et tous ses concitoyens , Manlius , de son côté , travailloit à faire soulever l'Etrurie ; qu'il s'étoit mis à la tête de tout ce qu'il y avoit de brigands en Italie , et que les habitans des colonies de Sylla , et les soldats vétérans de ce dictateur , à qui le luxe et la débauche n'avoient rien laissé de leurs anciens brigandages , s'étoient joints à ce rebelle , et se dispoient à venir dans Rome renouveler les fureurs des proscriptions de Marius et de Sylla.

Comme il y avoit plusieurs des conjurés du nombre même des sénateurs , Cicéron ne jugea pas à propos de nommer encore ceux dont il avoit tiré ces avis ; mais on avoit tant de confiance dans sa probité , que le sénat , sans exiger qu'il fournît des preuves et des témoins de ce qu'il avançoit , ordonna par un décret public que les consuls eussent à pourvoir *qu'il n'arrivât point*

de domnage à la république. ; formule ancienne par laquelle ses magistrats recevoient le pouvoir le plus étendu , mais qu'on ne leur confioit que dans les plus grands périls de l'état.

Cicéron revetu d'une aussi grande autorité , et que son collègue lui laissoit toute entière , envoie aussitôt des sénateurs et les plus gens de bien de la république dans les principales villes de l'Italie pour contenir les peuples dans leur devoir. Il établit en même temps dans les différens quartiers de Rome des corps-de-garde pour prévenir et arrêter les incendiaires. Le sénat ; par son conseil , pour avoir un entier éclaircissement de cette affaire , promet une amnistie et même des sommes d'argent à ceux des conjurés qui en donneroient quelque lumière ; mais ces scélérats étoient liés si étroitement ensemble , et si déterminés dans le mal , que parmi un si grand nombre de conjurés qui étoient ou à Rome ou dans l'armée de Manlius , il n'y en eut pas un seul que la crainte des supplices ou l'espérance des récompenses portât à découvrir les mauvais desseins de ses complices. Le petit peuple, toujours avide de la nouveauté,

favorisoit même ce parti , et se flattoit à son ordinaire que sa condition seroit meilleure dans le changement de gouvernement et dans les troubles de l'état. Catilina , par lui-même ou par ses émissaires , avoit répandu dans tous les états un esprit de sédition et de révolte ; et il entroit des sénateurs , des chevaliers , des plébéiens , et jusqu'à des esclaves dans cette conspiration.

On fut instruit plus particulièrement de leurs desseins par un paquet qu'un inconnu rendit au portier de Crassus. Il y avoit dans ce paquet des lettres adressées à différens particuliers , toutes sans souscription , et un autre sans adresse que Crassus ouvrit. Il y trouva tout le plan de la conjuration : on l'exhortoit , s'il vouloit conserver sa vie , de sortir au plutôt de Rome. Comme personne n'ignoroit qu'il y avoit toujours eu une liaison assez particulière entre Catilina et lui , de peur de se rendre plus suspect il porta ce paquet au consul qui en fit faire la lecture en plein sénat. Pendant que l'assemblée délibéroit là-dessus , Catilina survint comme s'il n'eût pas eu d'intérêt à l'affaire qu'on

agitoit ; mais quand , en qualité de sénateur , il voulut prendre sa place , tous ses confrères s'éloignèrent de lui , personne ne voulut rester sur le banc où il s'étoit assis. Cicéron , qui présidoit dans l'assemblée , ne pouvant retenir son indignation , lui adressa la parole avec cette éloquence foudroyante et si propre à épouvanter les méchans : « Jusqu'à quand , ô » Catilina , lui dit-il , abuseras-tu de » notre patience ? Combien de temps » serons-nous encore l'objet de tes fureurs ? Jusqu'où prétends-tu pousser » ton audace criminelle ? Ne reconnois-tu pas à la garde qu'on fait continuellement dans la ville , à la crainte du peuple , au visage irrité des sénateurs , que tes pernicioeux desseins sont découverts ? Des yeux fidèles observent toutes tes démarches : tu ne tiens point de conseils si secrets que je n'en sois averti ; j'y assiste , je suis présent jusqu'à tes pensées. Crois-tu que j'ignore ce qui s'est passé la nuit dernière dans la maison de M. Lecca ? N'y as-tu pas distribué les emplois et partagé toute l'Italie avec tes complices ? Les uns doivent marcher en campagne sous

» les ordres de Manlius , et les autres
 » rester dans la ville pour y mettre le
 » feu en cent endroits différens. A la
 » faveur du désordre et du tumulte
 » causé par un incendie général , on
 » doit assassiner le consul dans sa
 » maison , et la plupart des sénateurs.
 » Le sénat , cette assemblée si auguste
 » et si sainte , est instruit des moindres
 » circonstances de la conjuration , et
 » Catilina respire encore ! Il est même
 » dans cette compagnie ; il nous écou-
 » te , il nous regarde comme ses vic-
 » times. Durant que nous parlons , il
 » désigne ceux qu'il destine à la mort ,
 » et nous sommes si patiens ou plutôt
 » si foibles , que nous songeons moins
 » à punir ses crimes qu'à nous préser-
 » ver de sa fureur (1). »

Catilina soutint un discours si véhément avec une profonde dissimulation , et n'y répondit d'abord qu'en conjurant le sénat de ne pas ajouter foi aux invectives de son ennemi , *d'un homme nouveau* qui n'avoit pas même dans Rome une maison en propre , et qui avoit inventé le plan d'une conjuration pour se faire un nom et acquérir le titre de défenseur de

(1) Cic. or. 1. contra L. Catil.

sa patrie. Il ajouta à cela d'autres injures contre Cicéron ; mais il fut interrompu par un murmure général, qui l'empêcha de se faire entendre. Tout retentissoit dans le sénat des noms d'incendiaire , de parricide et d'ennemi de la patrie. Catilina , outré de ces reproches , pâle de colère et les yeux égarés , s'écria plein de fureur , que puisqu'on le poussoit à bout il ne périroit pas du moins tout seul , et qu'il feroit tomber avec lui ceux qui le vouloient perdre. Il sortit sur-le-champ du sénat , et fit venir chez lui Lentulus , Cethegus et les principaux chefs de la conjuration. Il leur rendit compte de ce qui venoit de se passer dans le sénat, et il leur représenta en même temps qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui dans Rome ; qu'il alloit se mettre à la tête des troupes que Manlius tenoit en différens endroits de l'Etrurie , et qu'après les avoir réunies en corps d'armée il les feroit marcher du côté de Rome ; que c'étoit à eux qui restoient dans la ville à employer tous leurs soins pour se défaire du consul, le seul qui pouvoit faire obstacle au succès de leurs desseins ; qu'il les exhortoit sur-tout à gagner la jeu-

nesse de Rome et à grossir le nombre de leurs partisans.

Il partit la nuit suivante accompagné de trois cents hommes armés, et fut joindre Manlius. Il n'eut pas plutôt rassemblé les troupes dont il s'étoit assuré, qu'il prit toutes les marques d'une magistrature publique, et qu'il se fit précéder par des huissiers qui portoient devant lui des faisceaux de verges armés de haches. Le sénat, instruit d'une révolte si déclarée, ordonna que le consul Antonius, à la tête des légions, marcheroit incessamment contre les rebelles, et que Cicéron resteroit dans la ville pour veiller à sa conservation.

Cependant Lentulus et les autres chefs de la conjuration s'appliquèrent, suivant les instructions de Catilina, à acquérir de nouveaux partisans. Ils tâchèrent de faire entrer dans leur complot des envoyés des Allobroges qui se trouvoient à Rome. Ils y étoient venus pour demander au sénat quelque diminution des impôts dont ils étoient chargés, et dont les intérêts accumulés depuis plusieurs années par l'art funeste des usuriers, montoient plus haut que la valeur même des fonds de terres; mais l'avarice insatiable des

fermiers et la dureté des magistrats empêchoient qu'on n'eût égard à leur misère. Le fond même et la propriété de leurs terres n'étoient pas suffisans pour acquitter ces dettes, et ils étoient à la veille de voir encore vendre comme esclaves leurs femmes et leurs enfans , pour satisfaire à des exactions si cruelles.

Lentulus ayant reconnu à quel point ces envoyés étoient outrés contre le corps du sénat , résolut de profiter de cette disposition. Comme les Allobroges étoient des peuples belliqueux , il se flatta d'en tirer un puissant secours s'il pouvoit les résoudre à prendre les armes , et à se joindre à l'armée que commandoit Catilina. Umbrenus , un des conjurés et qui avoit quelques liaisons avec ces envoyés , fut chargé de la négociation. Sous prétexte de l'état de leurs affaires il les aborde et leur demande quelle issue ils en es-
péroient : *Point d'autre que la mort*, lui dirent-ils , *puisque le sénat est insensible à nos justes plaintes*. Umbrenus, pour s'insinuer dans leur confiance , les plaint , blâme la dureté du sénat, offre ses services et le crédit de ses amis , se donne quelques mouvemens , et solli-

cite en apparence pour leur soulagement. Ces offices les engagent à se voir plus souvent ; la confiance s'établit insensiblement ; l'amitié et l'union deviennent à la fin très-étroites. Pour lors Umbrenus leur déclare , comme en secret , qu'ils ne doivent rien attendre du sénat , dont la politique veut toujours tenir les sujets de l'état dans la misère et l'abaissement. Il ajouta qu'il y avoit cependant un remède à leurs malheurs , et qu'il savoit un moyen de les affranchir de leurs dettes ; mais que ce moyen demandoit également du courage et du secret. Ces envoyés protestent qu'il n'y a point d'entreprise si difficile , où ils ne s'engagent pour délivrer leur nation de la tyrannie des usuriers , et ils conjurent en même temps Umbrenus de leur découvrir le moyen de rompre leurs chaînes ; mais ce Romain ne jugea pas à propos de s'ouvrir plus particulièrement , sans en avoir conféré avec Lentulus et les autres chefs des conjurés. On approuva sa conduite , et pour donner plus de poids à la négociation , Gabinius en fut chargé avec lui. Ces deux hommes entrèrent en conférence avec les Allobroges dans la maison de Sempronia.

Gabinius , après en avoir exigé les sermens les plus solennels , leur découvrit le plan de la conjuration , le nombre et les forces des conjurés qu'il grossit encore pour les faire paroître plus redoutables. Il ajouta que si leur nation vouloit prendre les armes et se joindre à Catilina , on leur donneroit toutes les sûretés qu'ils pourroient souhaiter pour une abolition générale de toutes leurs dettes.

Après différentes propositions on se sépara , et on convint de se rassembler la nuit suivante pour donner quelque forme au traité qu'on minutoit. Mais ces députés ne furent pas plutôt seuls , que la grandeur du péril où ils alloient engager leur nation , et l'incertitude du succès commencèrent à les inquiéter : différentes réflexions affoiblirent leurs premières pensées. D'un côté , ils voyoient à la vérité une armée en campagne , et soutenue dans Rome par un parti puissant et composé d'un grand nombre de personnes de condition et des premiers de la ville ; mais ils trouvoient de l'autre côté l'autorité légitime , les consuls , le sénat et les légions. Ils pouvoient même se flatter qu'en révélant le secret de la conjura-

tion ils pourroient obtenir pour récompense l'abolition , ou du moins une diminution considérable de leurs dettes.

Dans cette agitation ils résolurent de ne rien faire sans la participation de Q. Fabius Sanga , qui étoit chargé de la protection des Allobroges , suivant l'usage de ce temps-là où tous les peuples , sujets ou alliés de la république , avoient dans le sénat un protecteur qui prenoit soin de leurs intérêts.

Sanga après leur avoir représenté l'horreur et les périls d'une pareille entreprise , de concert avec eux , courut chez le consul lui donner avis des propositions qu'on avoit faites à ces envoyés. Cicéron les voulut voir ; il les engagea par des espérances et des promesses plus solides que celles que leur donnoient les conjurés. Ils se dévouèrent entièrement à ses ordres , et de concert avec lui ils demandèrent à traiter avec les chefs de la conjuration.

Lentulus , Cethegus , Statilius et les principaux de cette entreprise se rendent secrètement dans un endroit dont on étoit convenu. Les députés s'y trou-

vent de leur côté : on agite de nouveau l'affaire qui les avoit obligés de s'assembler. Les conjurés en représentent les avantages et les facilités ; les Allobroges font leurs objections et demandent leurs suretés. Enfin , après bien des difficultés , ils feignent de se rendre. On met le traité au net ; ils le signent avec tous les chefs de la conjuration ; on en fait un double également signé de toutes les parties , et que ces envoyés exigent qu'on leur confie pour le pouvoir communiquer aux chefs de leur nation , qui en voyant de si grands noms s'engageroient , disoient-ils , plus facilement dans l'entreprise. On convient qu'ils partiroient de nuit pour se rendre dans leur pays , et qu'ils passeroient par le camp de Catilina pour lui faire ratifier le traité. Lentulus leur donna des lettres pour ce chef de parti , qui contenoient le plan de la conjuration , et les mesures qu'il avoit prises avec ses complices pour faire périr le consul et la plupart des sénateurs ; et un des conjurés , appelé Volturcius , de la ville de Crotona , se chargea de la conduite de ces envoyés , et de rendre compte à Catilina des

engagemens qu'on auroit pris pour faire soulever leur nation.

Cicéron, averti par les Allobroges qu'ils devoient partir la nuit suivante, envoie secrètement sur le chemin deux prêteurs avec des gardes qui s'assurent du Pont-Milvien par où il falloit passer. Les Allobroges arrivent ; on les arrête aussitôt à leur passage avec toute leur suite. Ils se rendent aux prêteurs sans faire de résistance , comme des gens surpris et épouvantés. On prit avec eux Volturcius et une cassette où étoient renfermées toutes les lettres des conjurés.

Le consul ayant en main les preuves de la conjuration convoqua le sénat de grand matin dans le temple de la Concorde , et il fit arrêter Lentulus , Cethegus , Statilius , Gabinius et Cæparius que des gardes amenèrent dans l'assemblée. On fit entrer en même temps les députés des Allobroges (1) avec Volturcius , qui , sous la promesse de sa grace , développa tout le secret des conjurés. On lut publiquement leurs lettres ; et Lentulus , se trouvant convaincu par sa propre signature (2) , fut

(1) App. de bello civ. l. 2. c. 1.

(2) Sallust. in Catil.

contraint de renoncer sur-le-champ à la prêture. Il quitta sa robe de pourpre ; on lui en donna une autre convenable à sa mauvaise fortune (1) , et on le conduisit avec ses complices en différentes maisons qui leur furent données pour prisons.

Cethegus trouva le moyen de faire tenir un billet à ses amis et à ses affranchis , par lequel il les exhortoit d'assembler ses partisans , et de faire un effort la nuit pour le tirer de prison. Cicéron , craignant qu'il ne s'élevât quelque tumulte dangereux en leur faveur , convoqua de nouveau le sénat pour prendre une dernière résolution au sujet des prisonniers. Syllanus désigné consul pour l'année prochaine , et auquel selon l'usage on demanda le premier son avis , déclara qu'ils méritoient le dernier supplice. Tous ceux qui opinèrent après lui furent du même avis , jusqu'à Jules César qui fit un grand discours en faveur de la clémence , et conclut en disant que dans une affaire où il s'agissoit de répandre le sang des citoyens et des premiers de Rome , il étoit d'avis qu'on ne précipitât point leur jugement ; mais

(1) Plut. in Cicer.

qu'on les retint sous une sûre garde dans quelques villes d'Italie jusqu'à ce que Catilina eût été vaincu. Comme il étoit excellent orateur, il ramena la plupart des sénateurs à son sentiment. Syllanus même qui avoit ouvert le premier l'avis de les faire punir sur-le-champ, se rétracta et dit : *Qu'en les condamnant comme il avoit fait au dernier supplice, il n'avoit entendu parler que de la prison qui étoit, disoit-il, la plus grande punition qu'on pouvoit exercer contre un citoyen Romain.*

Mais Caton, quand ce fut son tour d'opiner, peignit avec des couleurs si vives toute l'horreur des desseins des conjurés ; il sut faire voir par des raisons si puissantes combien leur vie étoit incompatible avec la sûreté de l'état, et que pour sauver quelques scélérats on mettoit, pour ainsi dire, le poignard dans le sein des plus gens de bien, que toutes les voix revinrent à son avis. Leur supplice fut résolu, et Cicéron sur l'arrêt seul du sénat, et sans porter l'affaire devant l'assemblée du peuple suivant l'usage ordinaire, les fit exécuter sur-le-champ dans la prison où il les fit conduire. On rapporte qu'après cette exécution

il trouva sur la place un grand nombre de leurs parens et de leurs complices, qui ignoroient encore leur destinée , et qui n'attendoient que la nuit pour les enlever ; et que se tournant de leur côté il leur cria : *Ils ont vécu* ; manière adoucie dont s'exprimoient les Romains pour éviter ce qu'ils trouvoient de trop dur dans ces termes , *ils sont morts* , et que cette seule parole , comme un coup de foudre , dissipa en un instant cette foule de conjurés , et déconcerta tous leurs desseins.

On ne peut exprimer la joie que le peuple fit paroître quand il vit une si dangereuse conspiration éteinte et les conjurés punis. On n'entendoit qu'imprécations contre Catilina, et que louanges de Cicéron : la plupart le reconduisirent jusqu'en sa maison. Les femmes même , pour exprimer leur reconnaissance , mirent des illuminations à leurs fenêtres comme pour l'éclairer. Cette nuit lui fut plus glorieuse que les plus beaux jours de triomphe ne l'avoient été à des généraux victorieux. On disoit hautement que les plus grands capitaines avoient à la vérité acquis à la république des provinces entières ; mais que Cicéron

sans troupes, sans combats et sans effusion de sang, l'avoit sauvée. On l'appeloit le second fondateur de Rome et le père de la patrie. Tous les ordres de l'état s'attachèrent à lui, et son autorité étoit d'autant plus solide qu'il ne la devoit qu'à sa propre vertu, à l'estime et à la reconnoissance de ses concitoyens.

César, quoique considérable dans la république par sa naissance (1), par son éloquence, et par son crédit et celui de ses amis, fut traité bien différemment. Il y avoit déjà du temps qu'il étoit suspect de desseins cachés, et plus d'une fois Cicéron avoit témoigné qu'il remarquoit dans toute sa conduite un esprit qui aspirait secrètement à la tyrannie : la vie qu'il avoit voulu sauver aux conjurés augmenta ces soupçons. Quand il sortit du sénat où il avoit parlé avec tant de chaleur pour les soustraire au supplice, les chevaliers (2) qui étoient de garde lui présentèrent d'un air menaçant la pointe de leurs épées : ils l'auroient tué ; mais Cicéron sur lequel ils avoient la vue

(1) App. Alex. l. 2. c. 1.

(2) Plut. in Cæsare.

attachée comme pour lui demander ses ordres, leur fit signe de le laisser échapper.

Cen'est pas qu'on ne dit en ce temps-là qu'il avoit été fort chargé par la déposition de quelques conjurés ; mais Cicéron qui n'ignoroit pas quel étoit déjà son crédit dans Rome ne voulut pas exprès le comprendre dans l'instruction du procès, de peur qu'en échappant par l'appui de ses parens et de ses amis à la rigueur des lois, il ne sauvât en même temps les autres criminels. On ne laissa pas d'être persuadé qu'il n'avoit rien ignoré de leurs mauvais desseins, et on commença à le regarder comme un homme capable de tout entreprendre pour s'élever.

La nouvelle du supplice de Lentulus et de Cethegus ne fut pas plutôt passée au camp de Catilina, que plusieurs des conjurés voyant le parti de la république le plus fort se retirèrent secrètement. Il y eut même un grand nombre de soldats que le désir de la nouveauté et l'espérance du butin avoient engagés à prendre les armes, qui désertèrent. Mais le chef du parti ne relâcha rien de ses premiers desseins. Il résolut de périr ou de détruire la

république. Il fit de nouvelles levées ; il en remplit ses cohortes , et en peu de temps il rendit ses légions complètes ; elles étoient toutes animées de sa fureur , et prêtes à tourner leurs armes contre leur patrie.

Le premier dessein de Catilina , comme nous l'avons dit , étoit de se présenter aux portes de Rome à la tête de son armée au moment que la conjuration éclateroit par un incendie que les conjurés qui étoient restés dans la ville devoient allumer en différens quartiers ; mais le consul ayant déconcerté toutes ces mesures par sa vigilance et par le supplice des principaux conjurés , le chef de la conjuration résolut de passer dans les Gaules , et d'y faire soulever les provinces qui reconnoissoient l'empire Romain. Q. Metellus Celer ayant pénétré son dessein lui coupa le chemin , et se campa à son passage en même temps que le consul Antonius le suivoit de près à la tête de son armée.

Catilina se voyant environné d'ennemis , et n'ayant ni retraite en Italie , ni secours à espérer de Rome , fut réduit à tenter le hasard d'une bataille , quoiqu'avec des forces inférieures à

celles d'Antonius. Ce consul, ayant été attaqué en ce temps-là de la goutte, laissa la conduite de son armée à Petreius, ancien officier qui avoit plus de trente années de service, et qui de simple soldat s'étoit élevé par sa valeur jusqu'au commandement des armées. Mais cette maladie subite du consul, plus foible que méchant, fit soupçonner qu'il ménageoit Catilina avec lequel il avoit eu auparavant des liaisons assez étroites; et il en fut même accusé depuis devant les magistrats. On publia que cette goutte qui lui étoit venue à la veille de combattre contre l'ennemi de la république, n'étoit qu'un prétexte et une maladie feinte pour reculer la perte de Catilina, ou du moins pour n'y point prendre de part; mais les rebelles ne purent tirer aucun avantage de ce retardement affecté.

Petreius, de lieutenant devenu général, les pressa de si près qu'il les força d'en venir à une bataille. Le combat fut rude et très-opiniâtre. Si les légions de la république combattirent avec beaucoup de valeur, celles de Catilina ne se battirent pas avec moins de courage: tous vouloient vaincre ou se faire tuer. Aucun ne recula; il n'y

en eut point qui voulût donner ou recevoir quartier. Le soldat vivant prenoit aussitôt la place de celui qui venoit d'être tué. Ce ne fut qu'après beaucoup de sang répandu et une longue résistance que l'armée de la république défit enfin les troupes des rebelles. Tout fut passé au fil de l'épée : Catilina, qui ne voulut pas survivre à la ruine de son parti, se jeta avec les principaux conjurés dans les plus épais bataillons; et après la victoire on trouva sur un tas de corps morts ce fameux chef de parti qui respiroit encore un peu. Au travers des traits de la mort répandus sur son visage on voyoit encore les marques de l'audace et de la férocité qu'il avoit eues pendant sa vie.

Fin du douzième Livre.

L I V R E X I I I.

César s'unit avec Pompée et Crassus , et est élevé au consulat. Exil de Cicéron : son rappel. Le gouvernement des Gaules et de l'Illyrie est décerné à César , qui emploie les richesses de ces provinces à s'attacher ses soldats , et à se faire des créatures à Rome. Le crédit que lui donnent ses victoires et son argent fait ombrage à Pompée , qui en vient à une rupture ouverte avec César. Rome et ses provinces se partagent entre ces deux grands hommes qui décident leur querelle dans les plaines de Pharsale. César devenu maître de l'empire est tué comme un tyran malgré sa clémence.

ON vient de voir quel fut le succès d'une conspiration que le peu de secret des conjurés fit découvrir, et que la sage conduite de Cicéron sut étouffer. La débauche , le luxe et la pauvreté qui en est toujours une suite , l'avoient fait naître ; l'ambition extrême de quelques particuliers la fortifia dans un temps

temps où Rome n'avoit presque plus d'un état républicain que le seul nom : les grands seuls régnoient avec un empire absolu. Toute l'autorité du gouvernement étoit renfermée dans quelques maisons particulières qui se remettoient le consulat de main en main. Un petit nombre de citoyens dispoſoit tour-à-tour du commandement des armées, du gouvernement et des revenus des provinces. Arbitres souverains de la paix et de la guerre , et accoutumés au respect et à la soumission qui suivent le pouvoir absolu , il y en avoit peu qui , en sortant de ces grandes charges , pussent se résoudre à l'égalité d'une vie privée. Les uns s'attachoient leurs soldats par un relâchement de la discipline militaire, ou par des largesses intéressées ; d'autres achetoient à prix d'argent les suffrages du peuple pour s'élever aux premières dignités , ou pour substituer leurs créatures dans leurs places. Ceux qui en étoient exclus par des brigues supérieures à leur crédit soulageoient leur envie en tâchant de rendre suspecte la puissance de leurs rivaux , et ils cherchoient dans les troubles de l'état la ruine de ceux qui leur avoient été préférés. Les gens de

bien comme Caton, Cicéron, Catulus et plusieurs autres, tous zélés républicains, regardoient cette puissance excessive de quelques citoyens, leurs richesses immenses, et l'attachement particulier des armées pour leurs généraux comme la ruine de la liberté; ils ne pouvoient souffrir que sous prétexte de servir leur patrie, ces grands se perpétuassent dans des charges dont l'autorité suprême les exposoit à la tentation de se rendre les maîtres. Ce fut de l'opposition de ces vues et de ces intérêts différens que naquirent les derniers troubles de la république, et dans lesquels le monde entier se partagea entre Pompée et César, chefs de deux grands partis, et tous deux également suspects et redoutables par leur ambition et leur valeur.

Pompée attiroit sur lui, pour ainsi dire, les yeux de toute la terre. Il avoit été général, comme nous l'avons déjà dit, avant que d'être soldat, et sa vie n'avoit été qu'une suite continuelle de victoires; il avoit fait la guerre dans les trois parties du monde, et il en étoit toujours revenu victorieux. Il vainquit dans l'Italie Carinas et Carbon du parti de Marius; Domitius dans l'Afrique;

Sertorius ou , pour mieux dire , Perpenna dans l'Espagne ; les pirates de Cilicie sur la mer Méditerranée ; et depuis la défaite de Catilina il étoit revenu à Rome vainqueur de Mithridate et de Tigrane. Par tant de victoires et de conquêtes il étoit devenu plus grand que les Romains ne le souhaitoient , et qu'il n'avoit osé lui-même l'espérer. Dans ce haut degré de gloire où la fortune l'avoit conduit comme par la main , il crut qu'il étoit de sa dignité de se familiariser moins avec ses concitoyens. Il paroissoit rarement en public ; et s'il sortoit de sa maison , on le voyoit toujours accompagné d'une foule de ses créatures , dont le cortège nombreux représentoit mieux la cour d'un grand prince que la suite d'un citoyen de république. Ce n'est pas qu'il abusât de son pouvoir ; mais dans une ville libre on ne pouvoit souffrir qu'il affectât des manières de souverain. Accoutumé dès sa jeunesse au commandement des armées il ne pouvoit se réduire à la simplicité d'une vie privée. Ses mœurs à la vérité étoient pures et sans tache : on le louoit même avec justice de sa tempérance : personne ne le soupçonna jamais d'avarice ; et il

recherchoit moins dans les dignités qu'il briguoit la puissance qui en est inséparable, que les honneurs et l'éclat dont elles étoient environnées. Mais plus sensible à la vanité qu'à l'ambition il aspirait à des honneurs qui le distinguassent de tous les capitaines de son temps. Modéré en tout le reste il ne pouvoit souffrir sur sa gloire aucune comparaison : toute égalité le blessait, et il eût voulu, ce semble, être le seul général de la république, quand il devoit se contenter d'être le premier. Cette jalousie du commandement lui attira un grand nombre d'ennemis, dont César dans la suite fut le plus dangereux et le plus redoutable. L'un ne vouloit point d'égal comme nous venons de le dire, et l'autre ne pouvoit souffrir de supérieur. Cette concurrence ambitieuse dans les deux premiers hommes de l'univers causa de nouvelles révolutions, dont il est à propos de développer l'origine et le succès.

Caius Julius César étoit né de l'illustre famille des Jules, qui, comme toutes les grandes maisons, avoit sa chimère en se vantant de tirer son origine d'Anchise et de Vénus. C'étoit

l'homme de son temps le mieux fait , adroit à toute sorte d'exercices , infatigable au travail , plein de valeur , le courage élevé , vaste dans ses desseins , magnifique dans sa dépense , et libéral jusqu'à la profusion. La nature qui sembloit l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes , lui avoit donné un air d'empire et de la dignité dans ses manières ; mais cet air de grandeur étoit tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et invincible étoit encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étoient assez durs pour résister à l'impression que faisoient tant d'aimables qualités , n'échappoient point à ses bienfaits ; et il commença par assujétir les cœurs comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république il forma dans une condition privée le projet d'assujétir sa patrie. La grandeur et les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point ; il ne trouva rien au-dessus de son ambition que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récents de Marius

et de Sylla lui firent comprendre qu'il n'étoit pas impossible de s'élever à la souveraine puissance ; mais sage jusque dans ses désirs immodérés , il distribua , en différens temps , l'exécution de ses desseins. Un esprit toujours juste, malgré son étendue , n'alla que par degrés au projet de la domination ; et , quelque éclatantes qu'aient été depuis ses victoires , elles ne doivent passer pour de grandes actions , que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

A peine Sylla fut-il mort , qu'il se jeta dans les affaires : il y porta toute son ambition. Sa naissance , une des plus illustres de la république , devoit l'attacher au parti du sénat et de la noblesse ; mais neveu de Marius et gendre de Cinna il se déclara pour leur faction, quoiqu'elle eût été comme dissipée depuis la dictature de Sylla. Il entreprit de relever ce parti qui étoit celui du peuple , et il se flatta d'en devenir bientôt le chef ; au lieu qu'il lui auroit fallu plier sous l'autorité de Pompée qui étoit à la tête du sénat. Sylla , comme nous l'avons déjà dit , avoit fait abattre pendant

sa dictature les trophées de Marius. César n'étoit encore qu'édile (1) qu'il fit faire secrètement par d'excellens ouvriers la statue de Marius couronné par les mains de la victoire. (*An de Rome* 690.) Il y ajouta des inscriptions à son honneur , qui faisoient mention de la défaite des Cimbres , et il fit placer de nuit ces nouveaux trophées dans le Capitole. Tout le peuple accourut en foule le matin pour voir ce spectacle. Les partisans de Sylla se récrièrent contre une entreprise si hardie : on ne douta point que César n'en fut l'auteur. Ses ennemis publioient qu'il aspirait à la tyrannie , et qu'on devoit punir un homme qui osoit de son autorité privée relever des trophées qu'un souverain magistrat avoit fait abattre ; mais le peuple , dont Marius s'étoit déclaré le protecteur , donnoit de grandes louanges à César. Le sénat s'assembla là-dessus : César y fut accusé publiquement. Catulus Lucatius , un des principaux de l'assemblée , s'écria que ce n'étoit plus par des desseins cachés qu'on alloit à la tyrannie , mais que César attaquoit à force ouverte la liberté. César de son

(1) Plut. in Cæsare.

côté , entreprit de justifier sa conduite , et il se défendit avec tant de force et d'éloquence , que malgré la brigue de ses ennemis il fut renvoyé absous , et ce fut par une action si hardie qu'il fit apercevoir le peuple de sa puissance et de la foiblesse du sénat. Les exilés , à l'ombre de son autorité , revinrent depuis à Rome , et ils obtinrent leur rappel sous prétexte qu'ils avoient été condamnés par un citoyen qui s'étoit emparé , les armes à la main , de la dictature et de la souveraine puissance.

Le peuple charmé de la chaleur qu'il faisoit paroître pour son parti le combloit de louanges. On disoit tout haut dans Rome qu'il étoit le seul qui , par son courage et par son intrépidité , méritât de succéder aux dignités de Marius. Les principaux de chaque tribu , et les chefs des factions , l'assurèrent qu'il n'y avoit rien de si élevé dans la république où il ne pût prétendre , et qu'il pouvoit compter sur tous les suffrages du peuple : ils ne furent pas long-temps sans lui donner des preuves de leur zèle et de leur entier dévouement à ses intérêts.

Le grand pontife Metellus étant mort , Catulus Luctatius , personnage consulaire et révééré de tous les Romains pour sa vertu , demanda cette dignité. César , quoique d'un rang inférieur et sans avoir encore été honoré du consulat , ne laissa pas de se présenter au nombre des candidats. Luctatius qui le regardoit comme un compétiteur redoutable à cause de son crédit parmi le peuple , lui envoya offrir une somme considérable s'il vouloit se désister de sa poursuite ; mais César avoit le courage trop haut pour se laisser éblouir par un vil intérêt (1). Il fit dire à Luctatius que bien loin de se désister pour de l'argent il en emprunteroit plutôt de tous ses amis pour soutenir ses prétentions. Mais il n'en eut pas besoin : le peuple lui étoit attaché , et les suffrages ayant été recueillis , il emporta cette dignité sur Luctatius et sur tous ses compétiteurs.

Il passa ensuite avec la même facilité à la prêture , et en sortant de cette charge le peuple lui déféra le gouvernement de l'Espagne. (*An de Rome 691.*) On dit qu'en traversant

(1) Plut. in Cæsare.

les Alpes pour s'y rendre (1) il passa par une petite ville presque déserte , et dont les habitans paroissoient fort misérables , et que ceux qui l'accompagnoient se demandant l'un à l'autre , en raillant , s'il n'y auroit point dans cette bourgade des brigues et des cabales pour les magistratures , César prenant la parole et se mêlant à la conversation , leur dit : *Qu'il aimeroit mieux être le premier dans cette bicoque que le second dans Rome.*

César employa tout le temps qu'il fut dans son gouvernement à en étendre les frontières. Il porta la guerre dans la Galice et dans la Lusitanie qu'il soumit à l'empire Romain ; mais dans une conquête aussi utile à l'état , il ne négligea pas ses intérêts particuliers. Il s'empara , par des contributions violentes , de tout l'or et l'argent de ces provinces , et il revint à Rome où il fut reçu du peuple avec de nouveaux applaudissemens.

Les richesses qu'il avoit apportées de son gouvernement étoient considérables ; il les employa à se faire de nouvelles créatures qu'il attachoit

(1) Plut. in Cæsare.

à sa fortune par des libéralités continuelles. Il leur abandonna ses biens comme en proie , sa maison leur étoit ouverte en tout temps. Rien ne leur étoit caché que son cœur , toujours impénétrable même à ses plus chers amis. Capable de tout entreprendre et de tout cacher ; toujours attentif , toujours présent aux cabales dont il pouvoit tirer de l'avantage , mais sans se laisser jamais pénétrer. On ne doutoit point qu'il ne se fût mis à la tête de la conjuration de Catilina si elle eut réussi ; et ce fameux rebelle , qui croyoit ne travailler que pour sa propre grandeur , se fût vu enlever le fruit de son crime par un homme plus autorisé que lui dans son propre parti , et qui avoit eu l'adresse de ne lui laisser que le péril de l'exécution. Cependant le mauvais succès de cette entreprise , et le souvenir de la mort des Gracques assassinés aux yeux de la multitude qui les adoroit , lui firent comprendre que la faveur seule du peuple ne suffisoit pas pour le succès de ses affaires ; et il jugea bien qu'il ne s'élèveroit jamais jusqu'à la souveraine puissance sans le commandement des armées , et sans avoir un

grand nombre d'amis et un parti même dans le sénat.

Ce corps si auguste étoit alors partagé entre Pompée et Crassus , ennemis et rivaux dans le gouvernement , l'un le plus puissant , et l'autre le plus riche de Rome. La république tiroit au moins cet avantage de leur division , qu'en partageant le sénat elle tenoit leur puissance en équilibre, et maintenoit la liberté. César résolut de s'unir tantôt avec l'un , tantôt avec l'autre, et d'emprunter, pourainsi dire, leur crédit de temps en temps , dans la vue de s'en servir pour parvenir plus aisément au consulat et au commandement des armées ; mais comme il ne pouvoit ménager en même temps l'amitié de deux ennemis déclarés , il ne songea d'abord qu'à les réconcilier. Il y réussit , et lui seul tira toute l'utilité d'une réconciliation si pernicieuse à la liberté publique. Il sut persuader à Pompée et à Crassus de lui confier comme en dépôt le consulat , qu'ils n'auroient pas vu sans jalousie passer entre les mains de leurs partisans. Il fut élu consul avec Calphurnius Bibulus par le concours des deux factions réunies. (*An de Rome 694.*)

Il en gagna secrètement les principaux, dont il forma un troisième parti qui opprima dans la suite ceux-mêmes qui avoient le plus contribué à son élévation.

Rome se vit alors en proie à l'ambition de trois hommes qui, par le crédit de leurs factions réunies, disposèrent souverainement des dignités et des emplois de la république. Crassus, toujours avare et trop riche pour un particulier, songeoit moins à grossir son parti qu'à amasser de nouvelles richesses. Pompée, content des marques extérieures de respect et de vénération que lui attiroit l'éclat de ses victoires, jouissoit dans une oisiveté dangereuse de son crédit et de sa réputation; mais César, plus habile et plus caché que tous les deux, jetoit sourdement les fondemens de sa propre grandeur sur le trop de sécurité de l'un et de l'autre. Il n'oublioit rien pour entretenir leur confiance pendant qu'à force de présens il tâchoit de gagner les sénateurs qui leur étoient le plus dévoués. Les amis de Pompée et de Crassus devinrent, sans s'en apercevoir, les créatures de César; et pour être averti de tout ce

qui se passoit dans leurs maisons il séduisit jusqu'à leurs affranchis qui ne purent résister à ses libéralités.

Mais comme ces nouvelles liaisons avec Pompée et Crassus , les chefs du sénat , pouvoient le rendre suspect au peuple , il ne fut pas plutôt parvenu au consulat qu'il se déclara de nouveau pour un parti qu'il regardoit toujours comme le plus solide fondement de son élévation. La manière adroite dont il brouilla en même temps Pompée avec le sénat et le sénat avec le peuple , fut le chef-d'œuvre de sa politique et de son habileté. Il entreprit de faire revivre la loi *Agraria*. Il prévint que le consentement de Pompée et de Crassus dont il s'étoit assuré auparavant , et l'opposition de Caton , de Cicéron et de tous les républicains zélés , exciteroient entr'eux des inimitiés réciproques , et que le peuple , toujours aveugle dans ses véritables intérêts , se déclareroit contre ces sénateurs sans faire attention qu'ils ne s'opposoient au parti de César que par le motif de conserver la liberté publique.

Ce fut en qualité de consul qu'il proposa d'abord dans le sénat une

loi par laquelle on devoit distribuer les terres de la Campanie entre vingt mille citoyens de ceux qui avoient au moins trois enfans. C'étoient des terres dont le revenu , à cause de leur fertilité , avoit été réservé de tout temps pour les plus pressans besoins de la république. Les plus gens de bien du sénat s'opposèrent hautement à la publication de cette loi : César , qui avoit bien prévu cette opposition , s'écria aussitôt et prit les dieux à témoins qu'on le contraignoit d'avoir recours à l'autorité du peuple. Il en convoqua l'assemblée , et il y parut accompagné de Pompée et de Crassus. Il adressa la parole à Pompée , et lui demanda s'il n'approuvoit pas une loi si équitable dans une république , dont tous les membres devoient participer au bien de l'état. En vain les sénateurs qui se trouvèrent auprès de Pompée tâchèrent de lui rendre suspectes ces entreprises de César ; Pompée , sans les vouloir écouter , se déclara de son avis ; soit qu'il crut qu'il y alloit de son honneur de soutenir ses premiers engagements , ou que présumant trop de son pouvoir , en comparaison de celui

de César , il méprisât les soupçons de ces sénateurs. Il répondit même à César avec plus de chaleur que de prudence (1) : *Que si quelqu'un se présentoit l'épée à la main pour s'opposer à la publication de la loi , il prendroit l'épée et le bouclier pour la faire recevoir.* C'étoit déclarer lui-même la guerre à son propre parti.

Pompée , par cette réponse si peu convenable à ses véritables intérêts , se rendit odieux au sénat , et suspect à ses propres amis , sans qu'une démarche aussi imprudente lui acquit plus de considération dans le parti du peuple , qui ne tenoit compte qu'à César de la proposition de la loi. Ce consul soutenu de ses partisans , de ceux de Pompée et de ceux de Crassus , la fit recevoir , pour ainsi dire, la force à la main , et malgré les remontrances et l'opposition des républicains les plus zélés. On nomma vingt commissaires qui partagèrent les terres de la Campanie entre vingt mille familles Romaines. Ce furent dans la suite autant de cliens que leur intérêt engagea à maintenir tout ce qui s'étoit fait pendant son consulat. Pour prévenir ce

(1) Plut. in Cæsare.

que ses successeurs dans cette dignité pourroient entreprendre contre la disposition de cette loi , il en fit passer une seconde qui obligeoit le sénat entier, et tous ceux qui parviendroient à quelque magistrature , de faire serment de ne jamais rien proposer au préjudice de ce qui avoit été arrêté dans les assemblées du peuple pendant son consulat. Ce fut par une précaution si habile qu'il sut rendre les fondemens de sa fortune si sûrs et si durables , que dix années d'absence et tous les mauvais offices de ses envieux et de ses ennemis ne la purent jamais ébranler.

Mais comme il craignoit toujours que Pompée ne lui échappât , et qu'il ne fût regagné par le parti des républicains zélés , il lui donna sa fille Julie en mariage comme un nouveau gage de leur union. (*An de Rome 694.*) Pompée donna la sienne à Servilius , et César épousa Calpurnie , fille de Pison , qu'il fit désigner consul pour l'année suivante. Il prit en même temps le gouvernement des Gaules avec celui de l'Illyrie pour cinq ans. On décerna depuis celui de la Syrie à Crassus qui le demandoit , dans l'es-

pérance d'y acquérir de nouvelles richesses ; et Pompée obtint l'une et l'autre Espagne , qu'il gouverna toujours par ses lieutenans pour ne pas quitter les délices de Rome. Ils firent comprendre ces différentes dispositions dans le même décret qui autorisoit le partage des terres , afin d'en intéresser les propriétaires à la conservation de leur propre autorité. Ces trois hommes partagèrent ainsi le monde entier entr'eux comme ils auroient fait de leur patrimoine. En vain Caton crioit dans toutes les assemblées que c'étoit une chose honteuse que l'empire fût ainsi prostitué , et que les grands de Rome, par cette espèce de trafic de leurs filles , donnassent , comme pour leur dot , le commandement des armées , les gouvernemens des provinces et les premières dignités de la république.

César , doux et humain avec le petit peuple , mais fier à l'égard des grands qui entreprenoient de lui résister , fit arrêter Caton sous prétexte qu'il s'opposoit à la publication d'une loi reçue par tous les suffrages du peuple. Bibulus , collègue de César au consulat , fut chassé de la place par le peuple que l'opposition de Bibulus

avoit mis en fureur. On rompit ses faisceaux , on blessa ses licteurs ; lui-même pensa être tué , et il fut contraint , pour sauver sa vie , de demeurer caché dans sa maison sans oser paroître en public. Lucullus et Cicéron ne furent guère mieux traités. Le vainqueur de Tigrane et de Mithridate , menacé par César de se voir recherché sur les richesses immenses qu'il avoit rapportées de l'Orient , fut contraint pour l'adoucir de venir en pleine assemblée embrasser ses genoux , et de renoncer aux affaires. C'étoit le but secret de César qui pour éloigner encore du gouvernement Cicéron , dont il redoutoit l'habileté et la pénétration , n'eut point de honte pour perdre ce grand homme de s'unir avec Pub. Clodius , ennemi déclaré de Cicéron , et même de le porter par son crédit à la dignité de tribun du peuple , quoique Clodius eût été accusé depuis peu d'entretenir un commerce criminel avec Pompéia , femme de César.

Ce fut cette accusation et la part que Cicéron y prit , qui avoient fait naître cette haine violente de Clodius contre lui , quoiqu'auparavant ils eus-

sent vécu dans une liaison étroite. Publius Clodius étoit un jeune homme bien fait , riche , éloquent et favorisé du peuple dont il portoit les intérêts ; mais présomptueux , fier et insolent de sa haute naissance et du crédit qu'il avoit dans Rome. Il étoit devenu éperdument amoureux de Pompéia , femme de César , et il avoit su lui plaire. Il ne manquoit à leurs désirs réciproques qu'une entrevue que l'attention et la sévérité d'Aurelia , mère de César , rendoit presque impossible. Clodius , emporté par sa passion , crut pouvoir s'introduire dans sa maison à la faveur d'une fête particulière qui devoit s'y célébrer la nuit en l'honneur de la mère de Bacchus. Les hommes étoient exclus de ces cérémonies nocturnes ; il falloit même que le maître de la maison , où elles se célébroient , en sortît , et il n'y avoit que des femmes et des filles qui fussent admises dans ces mystères , sur lesquels on ne peut laisser tomber des voiles trop épais. C'étoit ordinairement la femme d'un consul ou d'un prêteur qui faisoit la fonction de prêtresse de cette divinité , qu'on n'osoit nommer , et qu'on révéroit sous le titre de *la bonne déesse*.

Clodius se déguisa en fille , et fut introduit la nuit dans la maison d'Aurelia par une servante de Pompéia qui , de concert avec sa maîtresse , conduisoit cette intrigue. Le rendez-vous étoit dans la chambre même de cette servante , qui y avoit fait cacher Clodius pendant qu'elle courut avertir Pompéia de l'arrivée de son amant ; mais comme elle tarδοit trop long-temps , soit impatience , ou peut-être curiosité de découvrir ce qui se passoit entre ces femmes , il sortit de sa retraite. Malheureusement il s'égara , et le hasard fit qu'il fut rencontré par une autre servante de la maison qui , le prenant pour une fille , lui proposa , dit Plutarque , de jouer avec elle. Clodius voulut s'en défendre ; mais la servante qui , dans cette bacchanale étoit éprise d'une espèce de fureur , voulut le tirer du côté où elle voyoit de la lumière pour reconnoître celle de qui elle venoit de recevoir un refus si désobligeant. Clodius , pour échapper de ses mains , lui dit qu'il étoit une des chanteuses qu'on avoit appelées pour la fête , et qu'il cherchoit Abra , servante de Pompéia. Le son de sa voix le trahit et découvrit son sexe.

La servante effrayée , court avertir Aurelia qu'elle a trouvé dans la maison un homme déguisé en femme. Les cérémonies cessent aussitôt ; on couvre les mystères avec précipitation ; Aurelia fait fermer les portes ; on cherche et on trouve le criminel ; et la mère de César , après lui avoir reproché son insolence et son impiété , le fit sortir , et le lendemain de grand matin elle donna avis au sénat de ce qui s'étoit passé la nuit dans sa maison. Toute la ville en fut scandalisée. Les femmes sur-tout se déchainèrent avec fureur contre Clodius , et un tribun le cita devant l'assemblée du peuple , et se déclara son accusateur. Ce magistrat se flattoit d'être soutenu par le crédit de César : il croyoit qu'un mari ne refuseroit pas de joindre son ressentiment contre un jeune insolent convaincu d'une intelligence criminelle avec sa femme. Il est certain que dans les règles ordinaires César ne pouvoit pas se dispenser de se déclarer contre le coupable ; mais il n'étoit pas moins intéressé dans la situation des affaires à ne se pas brouiller avec Clodius qui avoit un grand crédit parmi le peuple.

Pour se tirer d'un pas si délicat sans blesser ni son honneur , ni ses intérêts , il se contenta de répudier sa femme. Le tribun , après cette démarche , l'ayant sommé dans une assemblée du peuple de déclarer s'il n'avoit pas connoissance que Clodius avoit profané les mystères de la bonne déesse , César lui répondit froidement qu'il n'en savoit rien : « Pourquoi donc , » reprit le tribun , as-tu répudié ta » femme ? C'est , répliqua-t-il , qu'il » ne faut pas que la femme de César » soit seulement soupçonnée. » Par cette réponse adroite il se dispensa de déposer contre Clodius , et il voulut faire croire en même temps qu'il étoit persuadé que dans cette affaire sa femme avoit été plus imprudente que criminelle.

Clodius n'ayant rien à craindre du ressentiment de César , parmi les différens moyens qu'il employa pour sa défense soutint qu'Aurelia l'avoit pris pour un autre , et il offrit de justifier que la nuit même qu'on célébroit la fête il étoit hors de Rome et trop éloigné pour s'y être pu trouver , quelque diligence qu'il eût pu faire ; mais Cicéron se présenta , qui déclara en

pleine assemblée , que peu avant la nuit il l'étoit venu trouver dans sa maison, et qu'ils s'y étoient entretenus de différentes affaires.

On prétend que Cicéron se porta à rendre ce témoignage moins par zèle pour la religion que par complaisance pour Terentia sa femme , qui saisit cette occasion de le brouiller avec Clodius dont elle craignoit qu'à la faveur d'un divorce il n'épousât la sœur , qui passoit pour ne lui être pas indifférente. Quoiqu'il en soit des motifs qui le déterminèrent à prendre ce parti , son témoignage ne prévalut point au crédit de Clodius , ni à l'argent qu'il répandit parmi ses juges. Le criminel fut absous ; et il ne fut pas plutôt sorti d'une affaire si délicate , qu'il songea au moyen de se venger de Cicéron.

La charge de tribun du peuple lui parut une magistrature qui pouvoit le mettre en état de signaler sa haine impunément ; mais il étoit patricien de naissance , et par les lois cette dignité ne pouvoit être remplie que par des plébéiens. Pour lever cet obstacle il se fit adopter dans une famille plébéienne par M. Fontéius. A la faveur
de

de cette adoption , et par le crédit qu'il avoit dans Rome , il obtint sans peine une place dans le tribunat.

Pour se rendre encore plus agréable à la multitude , il commença l'exercice de sa charge par la proposition de nouvelles lois , toutes favorables aux plébéiens. Il eut l'adresse en même temps de mettre dans ses intérêts Pison et Gabinius tous deux consuls cette année. (*An de Rome 695.*) Pour n'en être point traversé dans le projet de la vengeance qu'il méditoit contre Cicéron , il fit décerner à l'un et à l'autre le gouvernement des deux plus riches provinces de la république. Après avoir pris ces différentes mesures tant du côté du peuple que par rapport au sénat , il s'appliqua à gagner Crassus , César et Pompée qui , par un crédit alors supérieur à toutes ses cabales , auroient pu lui enlever sa victime ; mais il trouva ces grands , qu'on pouvoit regarder comme les souverains de Rome , disposés à entrer dans son ressentiment. Crassus étoit brouillé actuellement avec Cicéron ; César , depuis l'affaire de Catilina , ne lui étoit pas plus favorable ; et Pompée alors uni d'intérêts avec César , et

d'ailleurs toujours foible ami , n'étoit pas capable de prendre la défense d'un homme contre lequel César conservoit un ressentiment secret.

Clodius , après avoir pris ces précautions , accusa Cicéron devant l'assemblée du peuple (1) , d'avoir fait mourir Lentulus , Cethegus , et les autres complices de Catilina , contre toutes les lois et sans que le peuple , le juge naturel des citoyens en matière de crime , en eût été informé. Quoique Cicéron n'eût rien fait que de concert avec le sénat , il s'aperçut bien que sans une puissante protection il n'échapperoit pas à la fureur de Clodius pendant son tribunat. Il s'adressa d'abord à César , et le conjura de souffrir qu'il pût le suivre dans les Gaules en qualité d'un de ses lieutenans. César , qui ne cherchoit qu'à le tirer du sénat et du gouvernement de l'état , y consentit. Clodius , qui s'aperçut que cet emploi et l'absence de Cicéron l'obligeroient de suspendre ses poursuites , feignit de vouloir se réconcilier avec lui. Il lui fit dire par des amis communs , qu'il n'avoit

(1) Plut. in Cæsare et Cicer. App. l. 2. de bel. civ. c. 4.

pas d'éloignement de lui rendre son amitié , et qu'il n'ignoroit pas que Terentia , sa femme , avoit eu plus de part que lui au témoignage qu'il avoit rendu dans l'affaire de Pompéia.

Cicéron, séduit par ces vaines espérances d'une réconciliation prochaine , remercia César de son emploi , retourna au sénat et se rejeta dans les affaires ; mais César , qui l'en vouloit tirer à quelque prix que ce fut , irrité de son changement , s'unit avec Clodius pour le perdre , et il tira parole de Pompée qu'il n'interviendrait point dans cette affaire en faveur de Cicéron. Clodius reprit ensuite son accusation. Cicéron se voyant en un si grand péril , changea d'habit , et laissant croître sa barbe et ses cheveux , il alloit , suivi d'un grand nombre de chevaliers , solliciter le secours de ses amis et demander la protection des premiers de Rome. Le sénat , touché de la persécution qu'on faisoit à un homme de bien , qu'il regardoit comme un des principaux ornemens de sa compagnie , voulut prendre le deuil , comme dans une calamité publique ; mais les consuls , gagnés par Clodius , s'y opposèrent : lui-même , escorté d'une troupe

insolente d'esclaves armés , tenoit le sénat comme assiégé , en sorte qu'on n'y put prendre aucune résolution en faveur de Cicéron.

Ce grand homme poursuivi par un furieux et par un ennemi implacable , eut recours à Pompée , auquel il avoit rendu des services essentiels dans toutes les affaires du gouvernement , et qui lui étoit redevable de la plupart des emplois qu'il avoit obtenus par les suffrages du peuple.

Pompée qui n'ignoroit rien des desseins de Clodius , s'étoit retiré à la campagne , pour ne pas s'exposer au reproche qu'on auroit pu lui faire s'il étoit resté dans Rome de ne faire aucune démarche en faveur de son ami. Cicéron lui envoya d'abord Pison son gendre , qui n'en rapporta que de ces réponses équivoques et ambiguës , que les grands seuls savent si bien faire pour se dispenser d'accorder ce qu'ils ne peuvent refuser sans se déshonorer. Cicéron se flatta qu'il le détermineroit plus facilement lui-même : il se rendit à sa maison. Pompée ne pouvant se résoudre à soutenir sa présence , et ne voulant point manquer de parole à César , sortit par une porte secrète ,

et lui fit dire qu'il étoit retourné à Rome. Cicéron ne pouvant plus douter qu'il n'en fût abandonné, s'abandonna pour ainsi dire lui-même : et cet homme si éloquent, si redoutable par le talent de la parole, et par la force de ses raisons, quand il s'étoit agi de défendre les autres, désespéra de se sauver lui-même, et ne trouva point de paroles pour justifier une action qui lui avoit attiré les applaudissemens du sénat, et les louanges de tout le peuple. Il se bannit lui-même, sortit la nuit de Rome, et se retira en Grèce. Clodius l'ayant réduit à cette extrémité, fit passer le décret de son exil. Par le même arrêt, ce furieux tribun (1) qui l'avoit dicté, fit ordonner que ses maisons de la ville et des champs seroient rasées, et qu'on en vendroit les meubles à l'encan par le ministère des officiers de justice : ce qu'il fit ensuite exécuter, pour laisser des monumens de sa vengeance et de son pouvoir.

Clodius après avoir mis Cicéron en fuite, se crut maître absolu du gouvernement. Il osa attaquer Pompée même, et porter devant l'assemblée du peuple l'examen de la conduite que

(1) Plut. in Cic.

ce grand capitaine avoit tenue dans les guerres d'Orient. Mais il reconnut bientôt que son pouvoir n'étoit fondé, pour ainsi dire, que sur un crédit emprunté, qu'il ne seroit pas venu à bout par lui-même de perdre Cicéron, si de puissantes cabales dont il se croyoit le chef, mais dont il n'étoit que l'instrument et le ministre, n'y avoient concouru.

Pompée attaqué par un endroit si sensible, oublia les engagements qu'il avoit pris secrètement avec César, et il résolut de faire rappeler Cicéron pour l'opposer à Clodius. Ce fut le sujet de nouvelles disputes (1) : on en vint même aux voies de fait ; mais le parti de Pompée étoit si puissant, qu'il fallut que celui de Clodius cedât : et le sénat par une action de vigueur, mit fin à ces disputes. Il suspendit l'exercice de la justice, et il fit un décret qui défendoit aux magistrats de prendre connoissance d'aucune affaire, qu'au préalable le rappel de Cicéron n'eut été arrêté. (*An de Rome 696.*) Ce grand homme, après seize mois d'exil, revint dans sa patrie (2). Les

(1) Plut. in Cic. App. l. 2. c. 45.

(2) Vell. Pat. l. 2. c. 45.

villes par où il passa lui rendirent des honneurs extraordinaires ; et il dit lui-même : *Qu'il fut rapporté à Rome comme dans les bras des habitans de toute l'Italie.* Ce fut un triomphe continuel : quand il approcha de Rome, les grands, les chevaliers, le peuple, tout sortit au-devant de lui ; et le sénat, par un décret public, ordonna que ses maisons que Clodius avoit fait abattre, seroient rebâties des deniers publics.

César qui ne se montroit guères à découvert dans ces cabales, apprit le rétablissement de Cicéron, sans s'y opposer, et il ne parut occupé alors que des affaires de son gouvernement.

L'usage donnoit un gouvernement aux consuls à l'issue du consulat ; César, comme nous venons de le dire, de concert avec Pompée et Crassus, s'étoit fait déférer celui de la Gaule Cis-Alpine qui n'étoit pas éloigné de Rome. Vatinus tribun du peuple, et créature de César, y fit ajouter celui de l'Illyrie avec la Gaule Trans-Alpine ; c'est-à-dire, la Provence, une partie du Dauphiné et du Languedoc, que César souhaitoit avec passion, pour pouvoir porter ses armes plus loin, et que le sénat même lui accorda, parce qu'il ne se sen-

toit pas assez puissant pour les lui refuser.

César avoit choisi le gouvernement de ces provinces, comme un champ de bataille propre à lui faire un grand nom. Il envisagea la conquête entière des Gaules comme un objet digne de son grand courage et de sa valeur, et il se flatta en meme-temps d'y amasser de grandes richesses, encore plus nécessaires pour soutenir son crédit à Rome, que pour fournir aux frais de la guerre. Il partit pour la conquête des Gaules à la tête de quatre légions, et Pompée lui en prêta depuis une autre qu'il détacha de l'armée qui étoit sous ses ordres en qualité de gouverneur de l'Espagne et de la Lybie. Les guerres que fit César, ses combats, ses victoires ne sont ignorés de personne. On sait qu'en moins de dix ans il triompha des Helvétiens qu'il força de se renfermer dans leurs montagnes; qu'il attaqua et qu'il défit Arioviste roi des Allemans, auquel il fit la guerre quoique ce prince eût été reçu au nombre des alliés du peuple Romain; qu'il soumit depuis les Belges à ses lois; qu'il conquit toutes les Gaules; et que les Romains sous sa conduite

passèrent la mer , et arborèrent pour la première fois les aigles dans la Grande Bretagne. On prétend qu'il emporta de force⁽¹⁾ , ou qu'il réduisit par la terreur de ses armes , huit cents villes ; qu'il subjuga trois cents peuples ou nations ; qu'il défit en différens combats trois millions d'hommes , dont il y en eut un million qui furent tués dans les batailles , et un autre million faits prisonniers ; détail qui nous paroîtroit exagéré s'il n'étoit rapporté sur la foi de Plutarque et des autres Historiens Romains.

Il est certain que la république n'avoit point encore eu un plus grand capitaine , si on examine sa conduite dans le commandement des armées , sa rare valeur dans les combats , et sa modération dans la victoire. Mais ces qualités étoient obscurcies par une ambition démesurée , et par une avidité insatiable d'amasser de l'argent , qu'il regardoit comme l'instrument le plus sûr pour faire réussir ses grands desseins. Depuis qu'il fut arrivé dans les Gaules , tout fut vénal dans son camp : charges , gouvernemens , guerres ,

(1) Plut. in Cæsare.

alliances , il trafiquoit de tout. Il pillâ les temples des dieux et les terres des alliés. Tout ce qui servoit à augmenter sa puissance lui paroissoit juste et honnête ; et Cicéron rapporte qu'il avoit souvent dans la bouche ces mots d'Euripide : *S'il faut violer le droit , il ne le faut violer que pour régner ; mais dans des affaires de moindre conséquence , on ne peut avoir trop d'égard pour la justice.* Le sénat attentif sur sa conduite , vouloit lui en faire rendre compte , et il envoya des commissaires jusque dans les Gaules pour informer des plaintes des alliés. Caton au retour de ces commissaires proposa de le livrer à Arioviste comme un désaveu que la république faisoit de l'injustice de ses armes , et pour détourner sur sa tête seule la vengeance celeste de la foi violée. Mais l'éclat de ses victoires , l'affection du peuple , et l'argent qu'il savoit répandre dans le sénat , tournèrent insensiblement les plaintes en éloges. On attribua ses brigandages à des vues politiques ; on décerna des actions de grâces aux dieux pour ses sacrilèges ; et de grands vices , par le succès , passèrent pour de grandes vertus.

César devoit ces succès à sa rare valeur , et à la passion que ses soldats avoient pour lui. Il en étoit adoré , ils le suivoient dans les plus grands périls avec une confiance bien honorable pour un général ; et ceux qui sous d'autres capitaines n'auroient combattu que foiblement , montroient sous ses ordres un courage invincible , et devenoient par son exemple d'autres Césars. Il les avoit attachés à sa personne et à sa fortune par le soin infini qu'il prenoit de leur subsistance , et par des récompenses magnifiques. Il doubla leur solde , et le blé qu'on ne leur distribuoit que par rations réglées , leur fut donné sans mesure. Il assigna aux vétérans des terres et des possessions. Il sembloit qu'il ne fût que le dépositaire des richesses immenses qu'il accumuloit tous les jours , et qu'il ne les conservât que pour en faire le prix de la valeur et la récompense du mérite. Il payoit même les dettes de ses principaux officiers , et il laissoit entrevoir à ceux qui étoient engagés pour des sommes excessives , qu'ils n'auroient jamais rien à craindre de la poursuite de leurs créanciers , tant qu'ils combattroient sous ses enseignes.

Soldats et officiers , chacun fondeoit l'espérance de sa fortune sur la libéralité et la protection du général. Par-là les soldats de la république devinrent insensiblement les soldats de César.

Son attention n'étoit pas bornée à s'assurer seulement de son armée. Du fond des Gaules , il portoit ses vues sur la disposition des affaires et jusque dans les *Comices* et les assemblées du peuple. Il ne s'y passoit rien sans sa participation. Son crédit et son argent influoient jusque dans la plupart des délibérations du sénat. Il avoit dans l'un et l'autre corps des amis puissans , et des créatures dévouées à ses intérêts. Il leur fournissoit de l'argent en abondance , soit pour payer leurs dettes , ou pour s'élever aux principales charges de la république. C'étoit de cet argent qu'il achetoit leurs suffrages et leur propre liberté. Emilius-Paulus étant consul, (*An de Rome 703.*) en tira neuf cent mille écus seulement pour ne s'opposer point à ses desseins pendant son consulat. Il en donna encore davantage à Curion tribun du peuple (1) , homme violent et factieux ,

(1) Vul. Man. l. 9. c. 1. Vell. l. 2. c. 48.

mais habile et éloquent , qui lui avoit vendu sa foi , mais qui pour le servir plus utilement dissimuloit ses engagements secrets , et affectoit de n'agir que pour l'intérêt du peuple.

Les amis de Pompée lui firent faire de grandes réflexions sur la conduite de César , et lui représentèrent le péril qui menaçoit la république. Pompée ne s'aperçut qu'avec une surprise mêlée de honte qu'il s'étoit laissé surprendre par un homme plus habile que lui ; et qu'il s'étoit peut-être donné un maître , croyant favoriser son beau-père et son ami. Il résolut de détruire ce qu'il regardoit comme son ouvrage , et de ruiner la fortune de César : il se flatta qu'étant maître du sénat , rien ne tiendrait contre lui. César de son côté fondeoit ses espérances sur une armée victorieuse , et sur l'affection du peuple.

La jalousie du gouvernement et une émulation réciproque de gloire , les firent bientôt apercevoir qu'ils étoient ennemis , quoiqu'ils conservassent encore toutes les apparences de leur ancienne liaison. Mais Crassus qui par son crédit et ses richesses immenses balançoit l'autorité de l'un et de l'au-

tre , ayant été tué dans la guerre des Parthes , ils se virent en liberté de faire éclater leurs sentimens ; et la mort de Julie fille de César , et femme de Pompée , qui arriva peu de temps après , acheva de rompre ce qui restoit de correspondance entre le beau-père et le gendre.

Rome étoit alors dans un désordre affreux. La corruption et la vénalité des charges étoient publiques. Ceux qui les briguoient exposoient leur argent dans la place. On le distribuoit impudemment aux chefs des factions , et ceux qui l'avoient reçu , employoient la force et la violence plutôt que le nombre des suffrages , pour faire élire ceux qui les avoient payés : en sorte qu'il ne se donnoit point de charge qui n'eût été disputée l'épée à la main , et qui n'eût coûté la vie à plusieurs citoyens. Souvent les deux partis disputant à forces égales , se séparoient sans qu'il y eût eu d'élection : et ce désordre alla si loin , que Rome fut huit mois sans magistrats. Pompée pour rappeler à lui seul toute l'autorité étoit soupçonné d'entretenir la confusion qui se trouvoit dans le gouvernement. Ses créatures pour favoriser ses

projets ambitieux détestoient dans leurs harrangues cette liberté effrenée qui se trouvoit dans les élections de la république. Plusieurs disoient pour sonder les esprits , que l'état monarchique étoit préférable à une république qui étoit dégénérée en pure anarchie ; qu'il falloit au moins avoir recours à un dictateur ; et que dans un choix qui devenoit nécessaire, il falloit se mettre entre les mains du médecin le plus doux : par ce tour adroit ils désignoient Pompée sans le nommer. L'affaire fut poussée avec tant de chaleur par ses partisans , que le sénat paroissoit disposé à lui déferer cette grande dignité qui ne différoit de la royauté que par une durée courte et limitée. Mais Caton qui veilloit toujours à la conservation de la liberté, ayant pénétré les desseins de Pompée, et craignant qu'avec un aussi grand pouvoir qu'il avoit, il ne se perpetuât dans la dictature, insinua au sénat qu'il seroit plus à propos de lui déferer le consulat sans lui donner de collègue. Il fit cette proposition pour conserver encore quelque image de république , et parce que le consulat n'exemptoit point comme la dictature, de l'obliga-

tion de rendre compte de sa conduite au peuple et au sénat.

Le sénat approuva l'expédient proposé par Caton : Pompée fut élu seul consul. On lui continua en même-temps ses gouvernemens avec le commandement des armées qui étoient sous ses ordres, et on lui permit de tirer chaque année du trésor public mille talens pour leur solde. Il épousa peu de temps après Cornélie fille de Metellus-Pius : et quoiqu'on lui eût déferé le consulat sans collègue, il associa son beau-père dans la dignité de consul, pour les cinq derniers mois qui restoient de son consulat. Cette modération attacha encore plus étroitement le sénat à ses intérêts.

César prit occasion de tout ce qu'on venoit d'accorder à Pompée pour demander à son tour le consulat avec la prolongation de ses gouvernemens. Pompée ne s'y opposa point ; mais il fit agir Marcellus et Lentulus ses créatures qui, pour en exclure César, alléguèrent que les lois ne permettoient pas d'admettre les absens au nombre des candidats.

La vue de Pompée en faisant naître cet obstacle, étoit d'engager César à

abandonner le gouvernement des Gaules et le commandement de son armée , pour venir en personne demander le consulat. Mais César qui sentit l'artifice aima mieux rester à la tête de ses troupes : et on rapporte qu'ayant appris que la brigade de ses ennemis avoit fait rejeter sa requête , il dit en mettant la main sur la garde de son épée : *Celle-ci obtiendra ce qu'on me refuse si injustement.* D'autres attribuent cette réponse à un de ses principaux officiers qu'il avoit envoyé de l'armée pour demander cette dignité en sa faveur.

Le sénat qui n'agissoit plus que suivant les impressions des ennemis de César , ordonna qu'on tireroit de ses troupes , et de celles qui étoient aux ordres de Pompée , deux légions , sous prétexte de les envoyer en Syrie , que les Parthes , à ce qu'on publioit , menaçoient d'une incursion depuis la défaite de Crassus. Pompée , pour affoiblir l'armée de César , lui fit demander la légion qu'il lui avoit prêtée. Appius Claudius fut chargé de cette commission. Quoique César pénétrât bien le dessein de ses ennemis , il ne laissa pas de remettre ces deux légions à l'envoyé du sénat. Il combla les officiers

de présens , et il fit donner à chaque soldat deux cents cinquante dragmes , (1) comme pour récompense de leurs services ; mais comme tout ce qu'on avoit affecté de publier du dessein des Parthes , n'étoit qu'un prétexte dont on s'étoit servi pour affoiblir l'armée de César , et en tirer deux légions , ces troupes ne furent pas plutôt arrivées en Italie , qu'on leur assigna des quartiers dans la Campanie et proche de Capoue , au lieu de les faire passer en Orient.

Appius à son retour rendit contre son intention un service considérable à César. Cet homme pour flatter l'ambition de Pompée , lui dit que toute l'armée des Gaules le souhaitoit pour son général , et que les soldats soupçonnant César d'aspirer à la monarchie , étoient résolus de l'abandonner , s'il les ramenoit en Italie.

Pompée trompé par ce discours , négligea les précautions nécessaires contre un ennemi qui étoit à la tête d'une puissante armée ; et sur ce que les principaux de son parti , étonnés qu'il s'endormît dans une fausse sécurité , lui représentoient l'importance

(1) 62 livres 10 sous.

de se fortifier par de nouvelles levées , il leur répondit fièrement : *Qu'il n'avoit qu'à frapper du pied contre terre , et qu'il en feroit sortir des légions armées.* Il ne parloit avec tant de confiance, que parce qu'il se flattoit , si on en venoit aux armes, qu'une partie de l'armée de César passeroit sous ses enseignes. Cependant comme il redoutoit la fortune et la valeur de ce grand capitaine , il tâcha de le tirer du gouvernement des Gaules , sans en venir à une rupture ouverte. Il prit des mesures avec le sénat pour lui nommer un successeur : l'affaire fut mise en délibération : tout le monde convint que le temps de sa commission étant près d'expirer , il étoit juste d'envoyer dans les Gaules un sénateur qui en prît le gouvernement , et le commandement des armées. Curion tribun du peuple , qui vouloit paroître n'être attaché à aucun parti , quoique dévoué secrètement à celui de César , se déclara pour le sentiment général des sénateurs auxquels il donna de grandes louanges. Mais il ajouta que pour assurer la liberté publique , il falloit que Pompée licentiât en même temps les armées qui étoient à ses ordres , et qu'il quittât les gouvernemens

de l'Espagne et de la Lybie. Les amis de Pompée se récrièrent que le temps de sa commission n'étoit pas expiré comme celui de César. Mais Pompée prenant la parole , dit qu'il ne s'étoit chargé de ces emplois que par soumission pour les ordres du sénat , et qu'il étoit prêt de les quitter , sans attendre que le terme prescrit par les lois fut échu. Il promit de se déposer lui-même, et pour déterminer le sénat à donner sur-le-champ un successeur à César, il ajouta avec une candeur apparente , qu'il étoit bien instruit de ses intentions , et que comme son ami et son allié , il pouvoit assurer que ce grand capitaine , après avoir soutenu dix ans des guerres continuelles contre les plus belliqueuses nations du monde , n'aspiroit qu'à goûter un peu de repos dans le sein de sa patrie.

Curion qui sentit tout l'artifice de ce discours , et qui vit bien que Pompée n'avoit parlé si affirmativement des sentimens de César , que pour lui faire nommer un successeur, répondit que ce n'étoit pas assez qu'il promît de quitter lui-même ses gouvernemens , s'il n'effectuoit ses promesses sur-le-champ. Qu'ils étoient l'un et l'autre trop puis-

sans , et qu'il étoit de l'intérêt de la république , qu'ils entrassent en même temps dans une condition privée. Il conclut en disant qu'il étoit d'avis , s'ils ne quittoient pas en même temps l'un et l'autre le commandement des armées , de les déclarer tous deux ennemis de la république.

Curion n'insistoit si vivement sur cette abdication réciproque , que pour cacher l'inclination secrète qui l'attachoit aux intérêts de César , et parce qu'il étoit bien instruit que Pompée , ne se résoudroit jamais à se dépouiller de ses gouvernemens. Et quand même il auroit pris ce parti , et que César à son exemple , auroit été obligé de quitter le commandement de son armée , Curion n'ignoroit pas par combien de liaisons César avoit attaché à sa fortune ses soldats et ses officiers , et qu'il ne lui seroit pas difficile , de rappeler sous ses enseignes des troupes qui étoient secrètement à sa solde et à ses gages.

Ce tribun n'ayant pu faire passer son avis , congédia le sénat suivant le pouvoir que lui donnoit sa charge. Les consuls (1) le rassemblèrent peu de

(1) C. Claudius Marcellus. L. Cornelius Lentulus.

jours après. Marcellus, premier consul et partisan déclaré de pompée, prit un détour pour se maintenir dans ses gouvernemens. Il fit opiner séparément sur ce qui regardoit Pompée et César, et demanda d'abord si les sénateurs trouvoient à propos que Pompée renonçât à l'autorité dont on l'avoit revêtu : la plupart déclarèrent pour la négative. Il prit ensuite les voix au sujet de César et il leur demanda s'ils étoient d'avis de lui donner un successeur, et ils en convinrent tous. Mais Curion, quoiqu'il ne fût plus alors tribun, ayant demandé si le sénat ne trouvoit pas encore plus à propos qu'ils quittassent tous deux le commandement des armées, après qu'on eût recueilli les voix, il s'en trouva trois cent soixantedix pour l'affirmative, contre vingt-deux seulement, qui persistèrent opiniâtrément à ce que Pompée seul retînt le commandement de ses troupes.

Marcellus honteux et irrité de voir son parti réduit à un si petit nombre, s'écria avec emportement : *Hé-bien ayez César pour maître, puisque vous le voulez.* Sur quoi quelqu'un de ses amis ayant ajouté pour intimider le sénat, que César avoit passé les Alpes, qu'il mar-

choit à la tête de son armée entière droit à Rome, et Curion ayant fait voir le ridicule de cette nouvelle, le consul outré de ne pouvoir faire revenir le sénat à son avis, sortit brusquement en disant que puisqu'on l'empêchoit de pourvoir au salut de la république, il y apporteroit les remèdes qu'il trouveroit convenables, suivant le pouvoir que sa charge lui donnoit. Il se rendit de-là avec Lentulus son collègue, dans une maison hors de la ville où étoit Pompée, et lui présentant une épée : *Nous vous ordonnons*, lui-dit-il, *mon collègue et moi, de marcher contre César, et de combattre pour la défense de la patrie.* Pompée déclara qu'il leur obéiroit, et il ajouta avec une feinte modération : *Si cependant*, leur dit-il, *on ne trouve point quelque expédient plus heureux.*

César instruit de ce qui se passoit à Rome, pour mettre toujours de son côté les apparences de la justice, écrivit plusieurs fois au sénat avec beaucoup de modération, et comme pour rechercher la paix. Il demandoit ou qu'on lui continuât son gouvernement comme on avoit fait à Pompée, ou qu'il lui fût permis, sans être dans Rome, de poursuivre le consulat. Il renouvela

ensuite les propositions de Curion , et demanda que Pompée et lui quittassent en même temps leurs gouvernemens et le commandement des armées. Mais les sénateurs dont le grand nombre favorisoit Pompée , ayant rejeté toutes ces propositions , César se réduisit à demander le gouvernement de l'Illyrie avec deux légions : ce qu'il n'auroit jamais proposé , s'il eut cru qu'on en fût convenu. Mais il n'ignoroit pas que le parti opposé vouloit le désarmer entièrement ; en effet , on ne voulut entendre à aucune de ses propositions. Marcellus , premier consul , tout dévoué à Pompée , et naturellement fier et hautain , disoit qu'il étoit honteux à la république de traiter avec un de ses sujets qui avoit les armes à la main. Et Lentulus son collègue accablé de dettes ; et qui ne pouvoit se soutenir que dans les troubles de l'état , n'étoit pas fâché d'une guerre civile , où il pouvoit se faire valoir , et acquérir de grands biens si son parti prévaloit.

César qui avoit bien prévu le succès de cette négociation , passa les Alpes à la tête de la troisième légion , et s'arrêta à Ravenne. Il envoya aussitôt Fabius un de ses lieutenans pour rendre
de

de sa part des lettres au sénat. Il y parloit au commencement en termes magnifiques de ses exploits , et il prioit qu'on eût égard à ses services. Il protesto ensuite qu'il étoit prêt de quitter le commandement conjointement avec Pompée ; mais que si ce général prétendoit le retenir , il sauroit bien se maintenir de son côté à la tête de son armée ; qu'il seroit même dans peu de jours à Rome pour y venger ses propres injures , et celles qu'on faisoit à la patrie.

Ces dernières paroles remplies de menaces soulevèrent contre lui toute l'assemblée. Lentulus s'écria qu'il étoit inutile de délibérer sur une lettre qui renfermoit une déclaration de guerre , et il ajouta par un emportement de colère qu'on avoit plus besoin d'armes que de suffrages pour opiner contre un aussi grand voleur que César. Lucius Domitius fut nommé sur-le-champ pour son successeur , et on lui donna quatre mille hommes de nouvelles levées pour aller prendre possession de son gouvernement.

On forma ensuite le décret du sénat que les ennemis de César dictèrent eux-mêmes. Il étoit ordonné qu'il li-

cencieroit son armée dans un temps déterminé, et que s'il n'obéissoit on le poursuivroit comme un ennemi de la république. En vain Marc-Antoine, alors tribun (1), et soutenu de Curion et de Cassius, voulut, en vertu du pouvoir que lui donnoit sa charge, s'opposer à ce décret, les consuls irrités de leur résistance les chassèrent par force du sénat. Pompée même faisoit avancer secrètement des soldats pour leur faire insulte. Antoine, avant que de sortir, s'écria que la dignité tribunitienne qui avoit été sacrée jusqu'alors n'étoit plus en sureté ; mais que de pareilles violences n'étoient que les préludes des guerres sanglantes, des proscriptions et des meurtres qu'il prévoyoit. Il fit en sortant d'horribles imprécations contre ceux qui étoient cause de tous ces malheurs, et ces trois sénateurs, après s'être déguisés en esclaves de peur d'être reconnus, se rendirent en diligence auprès de César.

Le décret du sénat fut comme la déclaration de la guerre. On vit deux puissans partis prendre les armes, tous deux prétextant la défense des lois et de la liberté, mais dont les chefs n'a-

(1) Plut. in Cæsar.

voient pour objet secret que l'établissement particulier de leur puissance, et la ruine de la liberté et des lois. Le parti de Pompée avoit quelque chose de plus spécieux; il se couvroit du grand nom de la république qui le reconnoissoit pour son général, et le sénat entier et les consuls suivoient ses enseignes. César avoit pour lui l'affection du peuple soutenue d'une armée victorieuse; et si le parti de Pompée paroissoit le plus juste en apparence, celui de son rival étoit le plus puissant et le plus sûr.

Le sénat s'étoit flatté que ce général ne pourroit pastirer sitôt ses troupes du fond des Gaules où elles étoient répandues en différentes provinces, et qu'avant qu'elles eussent passé les Alpes, Pompée auroit une puissante armée sur pied; mais César, dont les vues et l'activité étoient incomparables, résolut de prévenir ses ennemis par la hardiesse et la promptitude de sa marche. Il étoit actuellement à Ravenne comme nous l'avons dit. Il envoya sur-le-champ un ordre secret aux corps de ses troupes qui étoient les plus avancés, de s'approcher du Rubicon, petite rivière qui

séparoit son gouvernement , c'est-à-dire , la Gaule Cisalpine du reste de l'Italie.

Il partit le soir, marcha toute la nuit avec une extrême diligence , et arriva au rendez-vous à la pointe du jour où il trouva environ cinq mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Il s'arrêta quelque temps au bord de cette petite rivière. L'inquiétude du succès de son entreprise , et même tous les malheurs d'une guerre civile se présentèrent alors à son esprit. César , élevé dans le sein d'une république , ne put envisager de sang-froid la ruine de sa patrie. Il avoit compté auparavant sur une fermeté d'ame , ou , pour mieux dire , sur une dureté à laquelle il avoit peine à parvenir ; et la liberté , prête à expirer sous l'effort de ses armes , lui coûta encore quelques remords. *Si je diffère à passer cette rivière* , dit-il aux principaux officiers dont il étoit environné , *je suis perdu ; et si je passe , que je vais faire de malheureux !* Mais après avoir réfléchi sur la haine et l'animosité de ses ennemis et sur ses propres forces , il se jette dans le fleuve , le traverse en s'écriant comme on fait dans les en-

treprises incertaines et hasardeuses : *C'en est fait, le sort est jeté* (1). Il continua aussitôt sa marche avec toute la diligence que lui put permettre un corps d'infanterie. Il arrive à Rimini, surprend cette place et s'en rend le maître.

On ne peut exprimer la crainte et la terreur que la perte de cette place répandit dans toute l'Italie, et jusque dans Rome. Il sembloit que ce capitaine si redoutable fût déjà aux portes de la ville avec l'armée entière des Gaules. Le sénat s'assembla plusieurs fois sans pouvoir prendre aucun parti ; les esprits étoient trop divisés ; plusieurs sénateurs, sans ouvrir aucun avis, ne faisoient que contredire celui des autres, et dans ces assemblées tumultueuses on n'approuvoit que les conseils qu'on ne pouvoit exécuter.

Pompée dans ce désordre n'étoit pas sans inquiétude. Il n'avoit ni troupes ni place de retraite, et il étoit obligé d'essuyer les reproches de la plus grande partie du sénat, qui se plaignoit qu'il s'étoit laissé endormir par les lettres de César, et les feintes démonstrations qu'il faisoit paroître de souhai-

(1) Plut. in Cæs. App. l. 2.

ter la paix. Caton même lui représenta qu'il ne pouvoit nier qu'il ne l'eût souvent averti que les desseins secrets de César alloient à la tyrannie : *J'avoue*, lui répartit Pompée, *que vous l'avez mieux connu que moi : vous aviez démêlé ses véritables sentimens tels qu'ils étoient, et moi je n'en avois jugé que parce qu'ils devoient être* (1). Chaque sénateur se croyoit en droit de lui faire des reproches et de lui donner des avis. Il trouvoit des oppositions de tous côtés, et on remplissoit son esprit de crainte et de soupçons. Le peuple même, dans cette agitation, ne vouloit plus obéir à ses magistrats, et chacun se faisoit l'arbitre de son devoir sous prétexte de pourvoir à sa propre sûreté.

Dans ce désordre, Pompée se voyant dans Rome sans troupes (2), et craignant, s'il faisoit prendre les armes au peuple, qu'il ne les tournât contre lui en faveur de César, résolut de porter plus loin le siège de la guerre, et de se rendre dans la Pouille où campoient les deux légions que César avoit remises à Appius. Il représenta au sé-

(1) Plutar. in Pompeio.

(2) Dion. l. 41.

nat que les soldats ne lui manqueroient pas si on vouloit le suivre , quitter Rome et même l'Italie en cas qu'on ne pût s'y maintenir ; que de véritables Romains devoient trouver leur patrie par-tout où il leur étoit permis de conserver leur liberté ; que la république avoit deux légions auprès de Capoue , deux autres dans la Thessalie , et que Petreius et Afranius, ses lieutenans en Espagne , étoient à la tête d'une puissante armée , toute composée de vieux soldats qui ne le cédoient ni en valeur ni en expérience à ceux de César , sans compter les troupes répandues en différentes provinces de l'Asie et de l'Afrique , et les secours qu'on tireroit des rois alliés du peuple Romain. Les consuls et un grand nombre de sénateurs , tous amis ou créatures de Pompée , se résolurent généreusement de suivre sa fortune. Ils sortirent de Rome sur le soir , avec beaucoup de précipitation. Quelque triste que fut ce départ qui les éloignoit de leur patrie , et qui alloit les séparer de leurs femmes et de leurs enfans , ils ne regardèrent plus Rome , où ils ne se pouvoient maintenir , que comme le camp de César.

En effet , il s'en rendit bientôt le maître , et il y fut reçu par ses partisans et par tout le peuple avec un applaudissement général. Comme dans les guerres civiles l'argent n'est pas moins nécessaire que les armes , il s'empara du trésor public malgré Metellus , tribun du peuple , qui vouloit s'y opposer ; il le menaça même de le tuer s'il ne se retiroit ; et après avoir tiré du trésor quatre mille cent trente livres d'or et quatre-vingt mille livres d'argent , somme qui revient à peu près à 2,911,200 liv. de notre monnoie , il se mit en état de poursuivre Pompée et ses partisans : mais ce général du sénat , qui vouloit tirer la guerre en longueur pour avoir le temps d'amasser de plus grandes forces , passa d'Italie en Epire , et après s'être embarqué à Brinde (1) il aborda dans le port de Dyrrachium. (*An de Rome 705.*) César , ne l'ayant pu joindre , se rendit maître de toute l'Italie en moins de soixante jours (2). Le détail et le succès de la guerre civile ne sont point de mon sujet.

(1) Durazzo , port de l'Istrie.

(2) D. H. l. 41. App. l. 2. Plut. in Cæs. Pomp. Cic. Cæs. Civil. Bell. l. 1 et 2. Florus , Eutropius , Velleius , Sueton , Zonaras.

On sait que l'empire ne coûta pour ainsi dire à César qu'une heure de temps , et que la bataille de Pharsale en décida. La perte de Pompée , qui périt depuis en Egypte , entraîna celle de son parti. L'activité de César et la rapidité de ses conquêtes ne donnèrent point le temps de les traverser. La guerre le porta dans des climats différens. La victoire le suivit presque par-tout , et la gloire ne l'abandonna jamais. Sa modération et sa clémence achevèrent de désarmer ses ennemis ; et quoique élevé par Marius, son oncle , il n'en eut ni cette haine opiniâtre , ni cette vengeance cruelle qui firent répandre tant de sang à cet ancien chef de parti.

César , plus humain ou plus habile , sacrifia toujours ses ressentimens particuliers à l'établissement de sa domination. Il pardonna à tous les partisans de Pompée : il y en eut même plusieurs qu'il ne distingua point de ses meilleurs amis quand il s'agit de la distribution des charges et des dignités de l'empire. Tout plia depuis sous sa puissance , et deux ans après le passage du Rubicon on le vit rentrer dans Rome maître du monde en-

tier et triomphant de tous ses ennemis. (*An de Rome 707.*)

Le sénat à son retour lui décerna des honneurs extraordinaires, et une autorité sans bornes qui ne laissoit plus à la république qu'une ombre de liberté. On le nomma consul pour dix ans, et dictateur perpétuel. On lui donna le nom d'*empereur*, le titre auguste de *père de la patrie*. On déclara sa personne sacrée et inviolable. C'étoit réunir et perpétuer en sa personne la puissance et les privilèges annuels de toutes les dignités de l'état. On ajouta à cette profusion d'honneurs le droit d'assister à tous les jeux dans une chaire dorée et une couronne d'or sur la tête, et il fut ordonné par le décret que même après sa mort on placeroit toujours cette chaire et cette couronne dans tous les spectacles pour immortaliser sa mémoire.

Il ne lui manquoit que le titre de roi. Il délibéra s'il le prendroit, et il essaya, pour ainsi dire, le diadème; mais ayant reconnu l'aversion des Romains pour le nom et l'appareil de la royauté, il n'osa tenter d'affermir la couronne sur sa tête au milieu d'une république dont il venoit d'op-

primer la liberté : il ne vouloit paroître à découvert ni souverain , ni particulier. Il prit un troisième parti moins décidé et plus dangereux. Il se flatta vainement d'éblouir encore ses concitoyens par je ne sais quel mélange bizarre et incompatible de la liberté , jointe au pouvoir absolu , et il fut assez hardi pour user même de clémence au commencement d'une nouvelle domination. Ce fut pour gagner la confiance du sénat et du parti républicain qu'il cassa sa garde espagnole contre l'avis de ses meilleurs amis qui lui représentoient continuellement que la domination acquise par les armes ne se conservoit que les armes à la main ; mais César , devenu le maître du monde , avoit trop légèrement cru les discours de ses flatteurs qui lui faisoient entendre , *qu'après avoir éteint les guerres civiles la république avoit plus d'intérêt que lui-même à sa conservation.*

Ses ennemis profitèrent de cet excès de sécurité , et tournèrent contre lui de si fausses mesures (1). La plupart des sénateurs ne lui avoient décerné ces honneurs extraordinaires dont nous venons de parler , que pour le

(1) D. H. l. 44.

rendre plus odieux , et pour le pouvoir perdre plus sûrement. Les grands surtout qui avoient suivi la fortune de Pompée , et qui ne pouvoient lui pardonner la vie qu'il leur avoit donnée dans les plaines de Pharsale , se reprochoient secrètement ses bienfaits comme le prix de la liberté publique , et ceux qu'il croyoit ses meilleurs amis ne recevoient ses graces que pour approcher plus près de sa personne , et pour le faire périr.

Il avoit fait dessein de tourner ses armes contre les Parthes pour venger la défaite et la mort de Crassus , et il devoit partir pour cette expédition dans peu de jours. Ses partisans et ses flatteurs , pour disposer les Romains à le voir avec moins de répugnance revêtu du titre de roi , affectoient de publier qu'on trouvoit dans les livres des sibylles que les Parthes ne seroient jamais vaincus si les Romains n'avoient un roi pour général. On prétend même qu'Aurelius Cotta , une de ses créatures , qui avoit en garde ces livres sacrés , en devoit faire son rapport au sénat le jour des ides de mars , et que les amis de César proposeroient le même jour , comme par une espèce

de ménagement pour la république, qu'on ne lui donneroit dans Rome et dans toute l'Italie que le titre de dictateur; mais qu'il seroit reconnu pour roi, et qu'il en prendroit la qualité à l'égard des nations étrangères, sujettes de l'empire Romain.

Les ennemis de César profitèrent de ces bruits pour avancer sa perte. Ils détestoient son ambition, et tout ce qu'il y avoit de républicains zélés résolurent de périr plutôt que de voir la ruine entière de la liberté. On convint dans des assemblées secrètes qu'on ne pouvoit plus maintenir la république que par la mort du dictateur, et plus de soixante sénateurs conspirèrent contre sa vie.

Brutus et Cassius que César avoit fait préteurs cette année, se trouvèrent à la tête de ce parti. Brutus faisoit gloire de descendre de cet ancien Brutus que la république reconnoissoit pour son fondateur. L'amour de la liberté avoit passé jusqu'à lui avec le sang de ses ancêtres; mais quoiqu'il fût ennemi déclaré de la monarchie il ne pouvoit se résoudre à haïr le monarque dont il avoit reçu beaucoup de graces; et ce ne fut que son amour

pour sa patrie , supérieur à tout engagement , qui le fit entrer dans la conjuration. Cassius au contraire naturellement fier et impérieux , et encore plus ennemi du tyran que de la tyrannie , ne cherchoit dans la perte de César que la vengeance de quelques injures qu'il en avoit reçues , et il se dévoua moins pour l'intérêt public que pour satisfaire sa passion particulière.

Les conjurés , pour justifier leurs desseins , en remirent l'exécution aux ides de mars , c'est-à-dire , au jour même qu'on devoit déclarer César roi. Des devins lui avoient prédit que ce jour lui devoit être funeste , et la nuit qui le précéda il s'aperçut que Calpurnie , sa femme , en dormant poussoit de profonds soupirs et comme des gémissemens. Elle lui avoua le matin qu'elle avoit rêvé qu'elle le tenoit entre ses bras , percé de coups. Elle le conjura de ne point sortir ce jour-là , et de remettre l'assemblée du sénat (1), ou du moins , s'il n'avoit point d'égard à ses prières , de ne lui pas refuser la satisfaction de consulter l'avenir par des sacrifices.

(1) Vell. Paterc. l. 2. c. 59.

César , quoique peu superstitieux , ne put pas refuser à une femme vertueuse et qu'il aimoit cette complaisance , d'autant plus que les augures étoient d'un grand poids , et qu'il y avoit peu de personnes qui ne courussent pour ainsi dire au-devant des présages qu'on regardoit en ce temps-là comme les interprètes du destin. On fit beaucoup de sacrifices ; et comme il ne s'y trouva aucun signe favorable , César résolut de congédier le sénat , et il en donna l'ordre à Marc-Antoine , son plus cher confident , qu'il avoit fait consul cette année.

Decimus Brutus qui n'avoit pas moins de part à sa confiance , quoiqu'il fût du nombre des conjurés , craignant que , si César différeroit d'aller au sénat , la conjuration ne fût découverte , lui représenta que le sénat , après s'être rassemblé par son commandement , prendroit ce contre-ordre pour une injure (1) ; que toute la compagnie étoit disposée à le déclarer roi de toutes les provinces de la république situées hors de l'Italie , et qu'il ne devoit pas différer à ses amis la joie de le voir revêtu de ce grand titre qui alloit ser-

(1) Plut. in Cæs.

vir de monument et de récompense à ses victoires, et en lui disant d'autres choses aussi flatteuses il le prit par la main et le tira de sa maison. On prétend que pendant le chemin il reçut plusieurs billets dans lesquels on lui donnoit avis de la conjuration ; mais que la multitude dont il étoit entouré ne lui permit pas de les lire , et qu'il les remit à ses secrétaires comme il en usoit à l'égard des requêtes qu'on lui présentoit quand il paroissoit en public.

A peine fut-il descendu de sa litière , que tous les conjurés , comme pour lui faire honneur, l'environnèrent. Attilius Cimber, qui étoit du nombre , se présenta, selon qu'ils en étoient convenus , pour lui demander la grace de son frère qui étoit exilé. Sur le refus que César lui en faisoit, Cimber , sous prétexte de l'en prier avec plus de soumission , prit le bas de sa robe , mais il le tira si fortement qu'il lui fit baisser le col. Alors Casca tira son poignard , et lui porta un coup dans l'épaule , mais qui ne le blessa que légèrement. César se jeta sur lui et le terrassa ; mais comme ils étoient aux prises , un autre des conjurés vint par derrière et lui

enfonça son poignard dans le côté. Cassius lui porta en même temps un coup dans le visage, et Brutus lui perça la cuisse (1). Il se défendoit encore avec un grand courage; mais le sang qu'il perdoit par tant de plaies l'ayant affoibli, il alla tomber aux pieds d'une statue de Pompée, où il expira après avoir reçu vingt-trois coups de poignard par les mains de ceux qu'il croyoit avoir désarmés par ses bienfaits. (*An de Rome 709.*)

Les conjurés le voyant mort voulurent en même temps rendre compte au sénat des motifs de leur entreprise, et l'exhorter à prendre part à une action qui rendoit la liberté à la patrie; mais personne ne voulut écouter: la plupart des sénateurs épouvantés, remplis de crainte et d'étonnement, s'enfuirent avec précipitation. Ils se retirèrent dans leurs maisons (2) où ils se renfermèrent sans savoir ce qu'ils avoient à espérer ou à craindre d'une action si hardie, et d'un évènement si tragique.

(1) App. l. 2. c. 36. Plut. in Cæs.

(2) Plut. *ibid.*

L I V R E X I V.

Après la mort de César il se forme deux partis dans la république. Les uns soutiennent les conjurés, les autres demandent qu'on venge la mort du dictateur. Le consul Marc-Antoine se déclare pour l'un ou l'autre parti, selon qu'il convient à ses vues particulières. Ses projets d'élévation traversés par le jeune Octavius, petit neveu et fils adoptif du dictateur. Octavius fait autoriser son adoption par le prêteur, et se déclare hautement héritier de son grand oncle, dont il prend le nom. Il vient à bout par le crédit de Cicéron de mettre le sénat dans ses intérêts. Triumvirat de César, Antoine et Lepidus; cruelles proscriptions. César se sert des forces de Lepidus et d'Antoine pour faire périr les conjurés et leurs partisans. Il se déclare ensuite contre Lepidus et Antoine même, et reste enfin maître de tout l'empire Romain.

BRUTUS et Cassius, n'ayant pu retenir le sénat, se jetèrent dans la ville, suivis de leurs complices, les poignards encore sanglans à la main. Ils

publioient dans les rues , pour attirer le peuple dans leur parti , qu'ils venoient de tuer le roi de Rome et le tyran de la patrie (1). Ils étoient précédés par un héraut qui portoit au bout d'un javelot un bonnet qui étoit le signal de la liberté , et ils exhortoient le peuple à concourir au rétablissement de la république. Quelques sénateurs qui n'avoient point eu de part à la conjuration se joignirent aux conjurés pour s'en faire honneur , et leur donnèrent publiquement de grandes louanges : mais il n'y eut personne parmi le peuple , qui se déclarât en leur faveur. Ce n'étoit plus ces anciens Romains qui préféroient la liberté à la vie. La plupart amollis par les délices de Rome , accoutumés à vivre du prix de leurs suffrages qu'ils vendoient au plus offrant , ou des libéralités du dictateur , le regrettoient comme le père de la patrie. Les conjurés, surpris de la tristesse qu'ils faisoient paroître , se retirèrent au Capitole , où ils firent venir pour leur sûreté un grand nombre de gladiateurs qui dépendoient de Decimus Brutus , un des conjurés , et ils virent avec

(1) App. l. 2. c. 37.

douleur que la mort d'un usurpateur alloit causer de nouvelles calamités dans la république.

En effet, Antoine, Lepidus et les autres confidens plus particuliers de César (1), qui s'étoient d'abord cachés de peur d'être enveloppés dans sa perte, voyant la disposition du peuple, parurent en public, rassemblèrent leurs créatures, et résolurent de venger la mort du dictateur. Lepidus, par ordre d'Antoine qui étoit consul, (*An de Rome 709*) fit avancer jusque dans le champ de Mars un corps de troupes qu'il commandoit en qualité de général de la cavalerie (2). Antoine de son côté, étant alors premier consul et chargé du gouvernement, fit porter dans sa maison l'argent et les papiers de César, et il convoqua l'assemblée du sénat. Jamais cet auguste conseil ne s'étoit tenu pour une matière si importante et si délicate. Il étoit question de décider si César avoit été un tyran ou un magistrat légitime, et si ceux qui l'avoient tué méritoient des peines ou des récompenses. Antoine, pour empêcher plusieurs des principaux du

(1) Vell. Paterc. l. 2. c. 58.

(2) Idem App. *ibid.*

sénat qui ne tenoient des charges et des gouvernemens que de la libéralité de César, de se déclarer contre sa mémoire, demanda encore si, supposé qu'il fût déclaré tyran (1), on casse-
roit ses ordonnances, si on aboliroit les réglemens qu'il avoit faits dans tout l'empire, et si les magistrats de la république, et les gouverneurs des provinces qu'il avoit nommés déposeroient leurs dignités.

Il y avoit deux partis dans le sénat, mais qui, sans se déclarer ouvertement, conduisoient des desseins opposés avec beaucoup d'artifice et de dissimulation. Antoine, à la tête des amis et des créatures de César, cherchoit dans la perte des assassins le moyen de s'élever à la souveraine puissance. Les véritables républicains, sans approuver ouvertement ce qui se venoit de passer, n'avoient pour objet que le rétablissement de la république; et la plupart étant parens ou amis des conjurés, ils n'auroient pas été fâchés de leur faire décerner quelques gouvernemens éloignés, moins pour leur faire honneur que pour procurer leur sureté; mais comme dans ce nouveau

(1) App. l. 2. c. 39.

tumulte la plupart des sénateurs ne pénétroient point leurs vues réciproques , ils se défioient tous mutuellement les uns des autres , et ils ne se déclaroient qu'avec de grands ménagemens , ne connoissant point encore tous ceux qu'il leur faudroit dans la suite aimer ou haïr. Ainsi , après plusieurs avis différens , on prit un tempérament pour contenter les deux partis. On convint qu'on ne poursuivroit point la mort de César ; mais on arrêta par le même décret , que toutes ses ordonnances seroient ratifiées.

C'étoit en quelque manière le déclarer en même temps innocent et coupable , puisqu'on ne devoit pas confirmer ce qu'il avoit fait pendant sa dictature , si le sénat interdisoit toute poursuite contre ses assassins. Antoine sentoit bien cette contradiction ; mais il n'osa s'opposer au décret du sénat par la crainte de Decimus Brutus , un des conjurés , gouverneur de la Gaule Cisalpine , et qui étoit à la tête d'une puissante armée. Il jugea à propos de dissimuler ses sentimens jusqu'à ce qu'il se vît de son côté des forces égales , ou que quelque conjoncture favorable lui fournît l'occasion de lui enlever

son gouvernement, et de débaucher ses troupes qui la plupart avoient servi sous ses ordres dans les armées de César. Ce furent ces raisons qui l'obligèrent à souscrire au décret du sénat. Les provinces furent distribuées en même temps; Brutus eut le gouvernement de l'île de Crète, Cassius de l'Afrique, Trebonius de l'Asie, Cimber de la Bithynie, et on confirma à Decimus Brutus celui de la Gaule Cisalpine que César lui avoit donné. Antoine consentit même à voir Brutus et Cassius : il se fit une espèce de réconciliation entre ces chefs de parti; mais cette réunion apparente ne trompa personne (1). Les cœurs étoient trop ulcérés pour demeurer dans les termes de la modération, et Antoine ne tarda pas long-temps à faire éclater les desseins de vengeance qu'il conservoit contre tous les conjurés. César avoit confié son testament à Pison, son beau-père. Il étoit question de l'ouvrir et de faire en même temps les funérailles du dictateur. Cassius s'y opposoit, et il étoit soutenu par les partisans qu'il avoit dans le sénat (2), qui craignoient

(1) Plut. in Brut.

(2) Plut. in Brut.

que le spectacle de ces funérailles ne renouvelât l'affection du peuple, et ne causât de nouveaux troubles. Antoine et Pison, par la même raison, insistoient fortement à ce qu'un souverain pontife ne fût pas privé des honneurs de la sépulture : « Ceux qui » se vantent d'avoir tué un tyran, di- » soit Pison, nous traitent en tyrans » eux-mêmes. Ils veulent bien qu'on » ratifie tout ce que César a fait en leur » faveur, en même temps qu'ils exi- » gent impérieusement qu'on supprime » ses dernières dispositions. Le sénat, » ajoute Pison, ordonnera ce qu'il ju- » gera le plus à propos pour honorer » les funérailles de ce grand homme ; » mais à l'égard de son testament qu'il » avoit déposé entre mes mains, je ne » trahirai point sa confiance ; et à » moins qu'on ne me tue, j'en ferai la » lecture devant le peuple (1). » L'affaire fut agitée par les deux partis avec beaucoup de chaleur. Enfin Brutus, qui peut-être ne prévoyoit pas les suites de cette démarche, obligea ceux de son parti à se relâcher sur cet article. Il fut arrêté que le testament de César seroit exécuté, et qu'on feroit

(1) App. l. 1. c. 40.

ses funérailles aux dépens du public.

Le testament ayant été apporté (1), on en fit la lecture devant tout le peuple. On y trouva qu'il avoit adopté Octavius, fils de la fille de sa sœur, pour son fils et son principal héritier; qu'il lui avoit substitué, en cas de mort sans enfans, Décimus Brutus, un des principaux conjurés; qu'il avoit nommé quelques autres des complices de Brutus pour présider à l'éducation d'Octavius qui n'avoit pas encore dix-huit ans. Il donnoit par le même testament ses jardins au peuple Romain, et à chaque citoyen en particulier soixante et quinze drachmes Attiques, ou trois cents sesterces. (2) Le peuple fut sensiblement touché en apprenant que ce grand homme, dont il avoit reçu tant de bienfaits pendant sa vie, les avoit étendus jusqu'au-delà du trépas par de nouvelles libéralités. Des sentimens de douleur et de reconnoissance excitèrent les larmes de toute l'assemblée; et cette affection commune se tourna en indignation contre les conjurés, et sur-tout à l'égard de Décimus Brutus qui avoit enfoncé son

(1) App. l. 2. c. 12.

(2) Plut. in Cæsare.

poignard dans le sein de celui qui venoit par une distinction si honorable de l'appeler à sa succession.

Antoine , voyant cette disposition dans les esprits de la multitude , fit apporter le corps dans la place pour augmenter encore le ressentiment du peuple par un spectacle si touchant. Il fit lui-même son oraison funèbre. Il la commença par le récit de ses victoires et de ses conquêtes ; il exagéra ensuite l'extrême modération que le dictateur avoit fait paroître dans les guerres civiles contre ses ennemis particuliers. De là il passa aux honneurs extraordinaires que le sénat lui avoit décernés comme le témoignage et la récompense de ses vertus. Il récita tout haut le décret par lequel il étoit déclaré père de la patrie , et sa personne sacrée et inviolable. En prononçant ces derniers mots il s'arrêta , et se tournant vers le corps étendu sur son bûcher , et le montrant au peuple : *Voilà , dit-il , l'exécution de nos sermens, et les preuves de notre reconnoissance. Des parjures et des ingrats , continua-t-il , viennent d'assassiner le plus grand des hommes, et celui qui, après leur avoir donné généreusement la vie dans les plaines de*

Pharsale , les avoit encore depuis élevés aux premières dignités de la république. Et comme si César se fût plaint lui-même de leur ingratitude : Pourquoi faut-il , lui faisoit-il dire , que j'aie conservé la vie à mes assassins ? Et parmi ce grand nombre de personnes que j'ai comblés de mes bienfaits , ne trouverai-je point un ami fidèle qui me venge de la perfidie de ces traîtres ? Pour lors Antoine élevant sa voix et étendant les mains vers le Capitole : *O Jupiter ! s'écria-t-il , me voilà prêt à le venger ; j'en fais des sermens solennels. Et vous , dieux protecteurs de cet empire , je vous conjure de m'être favorables dans un si juste devoir.* Pour exciter encore davantage la douleur et le ressentiment du peuple , il prend la robe de César qu'il fait voir encore toute sanglante. En même temps il présente son image qu'il avoit fait faire exprès en cire , et dans laquelle l'ouvrier par son ordre avoit marqué expressément les vingt-trois coups de poignard que le dictateur avoit reçus , tant au visage que dans les autres parties de son corps.

A ce triste spectacle , tout le peuple fondeoit en larmes , chacun célébroit ses vertus. Les uns louoient sa rare

valeur, d'autres sa douceur et sa clémence; tous détestoient également la cruauté de ses assassins; et la fureur succédant à la compassion, une troupe de plébéiens coururent aux maisons des conjurés pour y mettre le feu: mais ils avoient pris la précaution de s'y fortifier par le secours de leurs amis et de leurs domestiques. On repoussa sans peine une multitude qui n'avoit pour armes que sa douleur et sa colère. Le peuple n'étant pas le plus fort se retira en faisant contr'eux des imprécations horribles, mêlées de menaces. Les plus violens jurèrent hautement qu'ils reviendroient le lendemain avec le fer et le feu pour les immoler aux mânes de César.

Les conjurés et même le sénat (1) se trouvèrent également offensés du discours artificieux d'Antoine. Les conjurés se plaignoient de ce que le consul, au préjudice du décret du sénat et de sa propre parole, par laquelle on étoit convenu d'ensevelir le passé dans l'oubli, ne s'étoit étendu d'une manière si pathétique sur les louanges de César, que pour exciter la colère du peuple et les faire périr. On

(1) App. 1, 3. c. 2.

vit bien qu'il n'y avoit point de fond à faire sur ses sermens. Les conjurés qui ne pouvoient plus douter qu'il ne profitât de l'aversion que le peuple témoignoit contr'eux pour les faire périr, sortirent de Rome où ils ne pouvoient plus demeurer avec sûreté. La plupart, sous différens prétextes, se retirèrent dans leurs gouvernemens. Ils s'assurèrent secrètement des légions et des forces qu'ils trouvèrent dans les provinces. Plusieurs s'emparèrent des deniers publics. Les rois et les villes d'Orient alliées du peuple Romain leur promirent de puissans secours. Leur parti devint redoutable. Brutus, Cassius et les autres conjurés n'en abusèrent point; ils déclarèrent au contraire qu'ils consentoient de passer le reste de leurs jours hors de leur patrie et dans l'exil, pourvu que les partisans de César n'attaquassent point la liberté publique.

Le sénat, sans se déclarer ouvertement, ne laissoit pas de favoriser secrètement leurs entreprises, persuadé que la conservation du gouvernement républicain dépendoit des avantages de ce parti. Antoine n'ignoroit pas cette disposition des esprits. Il savoit

combien il s'étoit rendu odieux à la plupart des sénateurs en excitant la colère du peuple contre les conjurés, sous prétexte de donner des louanges à César. Il vit bien qu'il s'étoit découvert trop tôt. Comme le sénat pouvoit traverser ses desseins, il résolut pour le regagner, ou du moins pour l'éblouir pendant quelque temps, d'adoucir dans d'autres discours ce qu'il y avoit eu de trop violent dans l'oraison funèbre de César. Il représenta dans le sénat que la mort de ce grand homme devoit être plutôt attribuée à quelqu'un des dieux ennemis et jaloux de la félicité de la république, qu'à aucun des citoyens; qu'il ne falloit plus songer désormais qu'à réunir les esprits divisés par cet accident funeste, et à prévenir les malheurs d'une guerre civile. Il proposa en même temps, comme le sceau de la paix, de rappeler Sextus Pompéius, fils du grand Pompée, qui étoit resté en Espagne depuis la mort de son père, de le dédommager aux dépens du public des biens qu'on lui avoit confisqués, et dont César avoit disposé en faveur de ses créatures. Il ajouta qu'il étoit d'avis qu'on lui donnât, comme on avoit fait à Pompée,

le commandement général sur toutes les flottes de la république (1).

Jamais républicain le plus déterminé n'eût osé dans la conjoncture présente hasarder une pareille proposition. Le sénat en fut également surpris et charmé. Les uns attribuoient ce changement d'Antoine à la crainte qu'il avoit de la puissance des conjurés, d'autres soupçonnoient qu'en se déclarant le vengeur de la mort de César il ne vouloit pas se charger de la haine du sénat, pendant que le jeune Octavius, héritier du dictateur, se dispo- soit à en recueillir tout le fruit; mais tous les sénateurs ne laissèrent pas de lui donner des louanges, qui étoient d'autant plus sincères qu'ils trouvoient dans le rappel du jeune Pompée comme la condamnation de la mémoire de César.

Antoine pour achever de les persua- der de la sincérité de ses intentions, et de la disposition où il étoit d'entre- tenir la paix, fit tuer publiquement dans Rome un certain Amatius qui se disoit fils de l'ancien Marius, et qui, à la faveur de ce grand nom et comme allié de César, demandoit hautement

(1) App. l. 3. c. 1.

la vengeance de sa mort. Il s'étoit mis à la tête d'une troupe considérable des plus séditeux plébéiens. Ces mutins avoient élevé un autel à la mémoire de César dans le lieu même où son corps avoit été brûlé, et ils exigeoient des magistrats et des premiers de Rome d'y faire des sacrifices. Antoine, sans observer aucune forme de justice, fit poignarder leur chef. Plusieurs de ses complices périrent dans ce tumulte, et on pendit sur-le-champ par ordre d'Antoine (1) un grand nombre d'esclaves qui s'étoient jetés dans le même parti. Quoique le sénat n'approuvât pas ces voies de fait qui étoient contraires aux lois, il crut les devoir dissimuler dans une conjoncture, où une démarche pareille de la part du consul et de l'ami de César sembloit tourner à la sureté des conjurés. Le peuple au contraire en parut extrêmement irrité; il reprocha hautement à Antoine son ingratitude pour la mémoire de son bienfaiteur, et son inconstance dans ce changement de parti. Antoine ne manqua pas de se faire un mérite auprès du sénat de cette haine du peuple. Il affecta même

(1) App. l. 3. c. 1.

de faire paroître beaucoup de peur que les partisans d'Amatius n'attentassent à sa vie , et comme s'il n'eût pas été en sureté , il demanda des gardes au sénat pour s'en faire un secours contre le ressentiment du peuple. Le sénat lui permit de se faire accompagner par quelques soldats vétérans ; mais Antoine ayant amené le sénat à son but ne choisit pour gardes que d'anciens officiers pleins de valeur , qui avoient servi sous ses ordres dans les armées de César , et qui tous souhaitoient avec passion de venger la mort de leur général. Antoine , sous différens prétextes (1), en réunit insensiblement jusqu'à six mille auprès de sa personne. Il donna aux uns le titre de centurions , et aux autres la qualité de tribuns. Ils avoient ordre de s'assurer secrètement des soldats vétérans , en cas qu'il fût question de rendre leurs cohortes complètes. Par ce moyen il se vit en état de pouvoir mettre sur pied en peu de temps un puissant corps de troupes , si ses intérêts l'obligeoient de prendre les armes.

Le sénat fut effrayé de voir le consul ne marcher plus dans Rome qu'en-

(1) App. *ibid.*

vironné de ce grand nombre d'officiers qui étoient toujours armés : ses amis même lui représentèrent combien une garde aussi extraordinaire étoit suspecte et odieuse dans une république. Antoine leur répondit qu'il ne l'avoit demandée que pour tenir les mutins dans le respect , et qu'il la casserait sitôt que le calme seroit rétabli dans la ville. Et pour éloigner le soupçon qu'on auroit pu prendre qu'il voulût succéder à la dictature de César , il proposa depuis d'abolir pour toujours cette dignité si odieuse par l'étendue de son pouvoir ; et son avis passa en loi par les suffrages du peuple. Cette démarche et la promesse qu'il fit de casser incessamment sa garde , rassurèrent en apparence le sénat, qui peut-être ne se trouvoit pas assez puissant pour éclaircir ses soupçons , et pour y remédier.

En effet , Antoine , malgré ces protestations , s'acheminoit insensiblement à la souveraine puissance. Toute l'autorité du gouvernement étoit entre ses mains. Il étoit actuellement consul. De deux frères qu'il avoit , Lucius Antonius étoit tribun du peuple , et C. An-

tonius étoit prêteur; et il lui fit donner depuis , en qualité de son lieutenant, le commandement d'une armée qui étoit dans la Macédoine , composée de six légions, tous vieux soldats , et qui avoient suivi César dans toutes ses guerres. Tant de dignités réunies dans une seule famille rendoient Antoine maître de la république ; en sorte que sans avoir pris la qualité de roi ou de dictateur , on peut dire qu'il régnoit dans Rome avec un empire absolu , lorsqu'on y vit arriver le jeune Octavius , petit neveu de César , qui se présenta pour recueillir sa succession. Il étoit fils d'un sénateur, appelé Caius Octavius , qui avoit exercé la prêture , et d'Accie , fille de Julie , sœur de Julie sœur de César , qui avoit été mariée à Accius Balbus. Comme le jeune Octavius n'avoit pas encore dix-huit ans , César l'avoit envoyé à Apollonie , ville sur les côtes d'Epire , pour y achever ses études et ses exercices. Il n'y avoit pas six mois qu'il étoit dans cette ville lorsqu'il y apprit que son grand oncle avoit été assassiné par les grands de Rome , et par ceux même qu'il avoit comblés de ses graces et de ses bienfaits.

Cette mort l'affligea sensiblement. Il ignora d'abord si tout le sénat étoit entré dans ce dessein , ou si le dictateur n'avoit péri que par la conspiration de quelques ennemis particuliers. Il n'étoit pas plus instruit de la part que le peuple avoit dans un évènement si tragique ; et les lettres qu'il reçut peu de jours après de sa mère et de Marcus Philippus , son beau-père , augmentèrent sa douleur et son inquiétude. Accie et Philippe qu'elle avoit épousé en secondes noces lui mandoient que César avoit été assassiné en plein sénat par ses meilleurs amis ; que plus de soixante sénateurs étoient entrés dans cette conspiration ; que ceux même qui n'y avoient point eu de part ne laissoient pas de favoriser secrètement les conjurés , qu'ils regardoient comme les restaurateurs de la liberté publique ; que ce parti étoit redoutable ; qu'Antoine , Lépидus et les autres amis de son oncle , sous prétexte de venger sa mort , ne cherchoient qu'à établir leur propre puissance ; que la ville étoit remplie de troubles et d'agitation par la concurrence et l'animosité des partis ; que dans cette situation il devoit bien se

garder de faire éclater ses prétentions et son ressentiment , et qu'il n'y avoit de sureté pour lui que dans l'obscurité d'une vie privée. il y eut même de ses amis qui , dans la crainte que les conjurés ne l'enveloppassent dans la perte de son oncle , lui conseillèrent de renoncer à son adoption ; d'autres , aussi timides et qui craignoient de voir arriver à tous momens des soldats pour le tuer , étoient d'avis qu'il cherchât une asile dans l'armée de Macédoine , dont les soldats étoient passionnés pour la mémoire de César.

Octavius sentit tout d'un coup ce qu'il y avoit de foible et même de lâche dans ces conseils , quoique masqués par des vues de prudence , et il n'y répondit que par une généreuse indignation , d'avoir été cru capable de les suivre. La mort de César l'avoit affligé sans l'abattre ; il résolut de la venger , et de soutenir au péril de sa vie l'honneur de son adoption ; et il fit voir dans une conjoncture si délicate et dans un âge si peu avancé (1) un courage et une grandeur qui ne devoient rien à des inspirations étrangères. Tous les historiens de son temps

(1) Vell. Paterc. l. 2. c. 59.

conviennent qu'il avoit l'esprit élevé , juste dans ses vues , capable des plus grandes entreprises, et porté à les conduire avec beaucoup d'habileté et d'application.

Le premier parti qu'il prit fut de passer incessamment en Italie pour reconnoître par lui-même la disposition des esprits. Comme il avoit peu de monde à sa suite , il ne voulut point aborder à Brindes , le port ordinaire pour ceux qui venoient d'Orient , de peur que la garnison , gagnée par quelqu'un des conjurés , n'eût des ordres secrets de l'arrêter. Il débarqua proche d'une petite ville, appelée Lupie (1), peu éloignée de Brindes, où il envoya aussitôt quelques personnes adroites pour reconnoître s'il pouvoit entrer dans la place avec sûreté. Les officiers et les soldats de Brindes , ayant appris que le neveu de leur ancien général n'osoit approcher par la crainte de quelqu'embuche , sortirent en foule au-devant de lui , et après lui avoir donné leur foi l'introduisirent dans la place dont ils le rendirent maître. Octavius les remercia de leur fidélité et de leur attachement

(1) App. l. 3. c. 3.

pour la mémoire de son oncle. Il sacrifia aux dieux , et prit solennellement le nom de César suivant le privilège de son adoption : c'est sous ce nom que nous parlerons dans la suite d'un homme qui ne le rendit pas moins célèbre que son prédécesseur , quoique par des vertus différentes.

Le jeune César , après une démarche d'un aussi grand éclat , prit hardiment le chemin de Rome sans autre escorte que ses domestiques et quelques-uns de ses amis ; mais il étoit soutenu du grand nom de *César* , qui seul lui donna bientôt des légions et des armées entières à ses ordres. Au bruit de sa marche , les plus considérables des amis de son père , ses parens, ses affranchis et jusqu'à ses esclaves se rendirent auprès de lui. Les soldats vétérans , auxquels César après la fin des guerres civiles avoit donné des terres dans l'Italie , accoururent offrir leurs services à son fils adoptif. On lui apportoit de l'argent de tous côtés ; et quand il approcha de Rome la plupart des magistrats , les officiers de guerre et le peuple en foule sortirent au-devant de lui. On remarqua

que de tous les amis et de toutes les créatures du dictateur , Antoine seul avoit négligé de rendre ce devoir à son fils , et qu'il n'avoit pas même daigné envoyer le moindre de ses domestiques pour s'en acquitter en son nom (1). Le jeune César ne voulut point en paroître offensé , pour n'être pas obligé d'entrer sur une bagatelle en des éclaircissemens qu'il réservait pour des affaires plus importantes. Comme ses amis ne laissoient pas de blâmer hautement l'orgueil et l'ingratitude d'Antoine , César , avec une modération apparente , l'excusa sur son âge plus avancé que le sien , et sur les prérogatives de la dignité de consul. Il ajouta que comme le plus jeune il feroit les premières démarches, qu'il iroit le lendemain le saluer ; mais qu'avant de faire cette visite il prioit tous ses amis de se rendre de bon matin sur la place avec le plus de monde qu'ils pourroient assembler pour assister à une cérémonie et à un acte solennel auxquels la présence de ses parens et de ses amis lui étoit également nécessaire et honorable.

(1) App. *ibid.*

La cérémonie dont il étoit question étoit l'enregistrement de l'adoption de César qu'il étoit obligé , suivant un usage reçu parmi les Romains , de faire autoriser par le prêteur. Sans cette formalité il ne pouvoit point prendre son nom , ni s'approprier sa succession. Une démarche aussi hardie épouvantoit également sa mère et son beau-père. Ils lui représentèrent qu'en se déclarant l'héritier de César il se chargeoit de poursuivre la vengeance de sa mort ; ce qui lui attireroit l'indignation du sénat , qui avoit ordonné par un décret que tout ce qui s'étoit passé à cet sujet seroit enseveli dans l'oubli ; que les conjurés puissans par le grand nombre de leurs partisans , par les gouvernemens où ils commandoient , et les légions qui étoient à leurs ordres , tourneroient contre lui leurs armes , comme contre le fauteur de la tyrannie ; qu'Antoine même , qui s'étoit rendu l'arbitre du gouvernement , ne le verroit pas sans peine à la tête d'un parti dont il ne seroit pas le maître , et que quoique créature de César , il sembloit que la mort de ce grand homme l'eût acquitté de toutes ses obligations , et que son fils

le trouveroit peut-être aussi opposé à sa fortune que ses assassins et ses plus cruels ennemis.

César leur répondit que quand il avoit pris ce nom à Brindes , il en avoit prévu les suites et les engagements , et que tout ce qu'il voyoit à Rome, bien loin de l'en faire repentir, ne servoit qu'à l'affermir dans le parti qu'il avoit pris ; que l'amnistie que les conjurés avoient obtenue du sénat n'avoit été accordée que parce que personne n'avoit eu le courage de s'y opposer ; mais qu'il ne désespéroit pas de la faire révoquer quand le sénat le verroit à la tête des parens , des amis et des anciens officiers de César , appuyé par l'autorité des lois , et soutenu par l'affection du peuple ; que les dieux même se déclareroient pour la justice de sa cause , et qu'Antoine seroit peut-être honteux à la fin de ne s'y pas intéresser ; qu'en tout cas il aimoit mieux mourir que de renoncer à une adoption qui lui étoit si glorieuse , et qu'il ne lui seroit jamais reproché qu'il se fût cru lui-même indigne d'un nom dont il avoit paru digne à César. Accie , lui voyant un si grand courage et des sentimens si élevés, l'em-

brassa tendrement , et mouillant son visage des larmes que la crainte et la joie faisoient répandre confusément : *Que les dieux , mon fils , vous conduisent , lui dit-elle , où vos grandes destinées vous appellent ! et fasse le ciel que je vous voie bientôt victorieux de vos ennemis !* César se rendit ensuite sur la place. Il se présenta , suivi d'une foule de ses amis , devant Caius Antonius , prêteur cette année , et frère du consul. Il lui déclara solennellement qu'il acceptoit l'adoption de César ; et après avoir fait enregistrer sa déclaration il se rendit aux jardins de Pompée où Antoine demeuroit , et qu'il s'étoit appropriés depuis la mort de ce grand homme.

Antoine , ayant appris que le jeune César étoit à sa porte , l'y fit attendre quelque temps pour lui faire sentir , par ce mépris affecté , la supériorité de son poste et l'autorité qu'il vouloit prendre sur lui : on l'introduisit ensuite dans son appartement. Leur abord fut froid , quoiqu'accompagné de la politesse et de la civilité ordinaire entre gens de cette condition. César prit le premier la parole : il commença par remercier Antoine de son attachement

pour la mémoire de son père , et de l'éloge qu'il en avoit fait le jour de ses funérailles. Il se plaignit amèrement de ce qu'étant consul il eut consenti à l'amnistie que le sénat avoit accordée aux conjurés : « Est-il possible, lui dit-il avec beaucoup de chaleur et de vivacité , que l'ami de César , que celui qui tient actuellement de ce grand homme la dignité de consul , ait non seulement laissé échapper ses assassins ; mais qu'il ait consenti qu'on leur décernât des gouvernemens, et qu'il ait depuis conféré paisiblement avec ces perfides ? Est-ce ce que je devois attendre du lieutenant de mon père , de celui qui partageoit sa puissance et le commandement des armées , et qu'il avoit élevé aux premières dignités de la république ? Trouvez bon que je vous conjure par sa mémoire de changer de conduite ; montrez-vous au sénat , au peuple et à Rome entière le vengeur de la mort de mon père ; joignez-vous à moi, joignez-vous aux parens de César , et à tant d'officiers et de soldats, qui demandent tous les jours la punition de ses assassins. Unissons notre ressentiment comme

» notre douleur , et si nous ne nous
» trouvons pas assez forts , appelons le
» peuple à notre secours. Vous savez
» qu'il n'a pas tenu à lui que nous ne
» fussions déjà vengés. Que si la crain-
» te d'offenser le sénat vous empêche
» de concourir à un si juste dessein ,
» du moins ne vous y opposez pas.
» Quoique seul de mon parti , et que
» je n'aie encore ni troupes ni légions,
» tout est possible à un fils qui entre-
» prend de venger la mort de son
» père : je vous demande seulement ,
» en qualité de son principal héritier ,
» que vous me remettiez son argent
» que vous fîtes transporter chez vous.
» Je vous laisse volontiers toutes ses
» richesses immenses , soit en vaissel-
» les d'or et d'argent , ou en pierreries
» de quelque espèce qu'elles soient ;
» mais j'ai besoin de l'argent monnoyé
» pour acquitter les legs qu'il a faits
» en faveur du peuple , et pour com-
» mencer à payer trois cents mille
» hommes qui ont part à son testa-
» ment. Et comme ce que vous pour-
» riez me donner de son argent en
» espèces ne suffira pas encore , je
» vous serai bien obligé de me prêter
» quelques sommes du vôtre , ou de

» m'en faire donner à intérêt par les
 » questeurs et les gardes du trésor pu-
 » blic , afin d'achever de payer ce qui
 » restera dû au peuple et aux vétérans ,
 » en attendant que , pour acquitter de
 » si justes devoirs , j'aie pu vendre
 » tous les biens de la succession. »

La hardiesse et la fermeté de ce discours firent peur à Antoine. Il fut étonné de trouver des si grands desseins dans un homme si jeune et dans un simple particulier. Au lieu de répondre à ses plaintes et à ses demandes , il se retrancha d'abord dans l'autorité que lui donnoit le consulat ; il s'enveloppa , pour ainsi dire , dans sa dignité , et il s'en servit comme d'une barrière pour empêcher que César ne lui présentât de trop près la justice et la vérité.

Mais comme il s'aperçut qu'il avoit à faire à un homme élevé dans le sein de César , et accoutumé à regarder la plupart des consuls comme créatures de son oncle , il lui répondit enfin qu'il se trompoit fort s'il s'étoit flatté que César , en lui laissant son nom et sa succession , lui eût laissé des droits à l'empire , que sa mort , qui avoit été comme la punition et la vengeance de l'autorité qu'il avoit usurpée , devoit

avoir appris à son fils adoptif que la constitution de la république ne souffroit ni souverains électifs , ni héréditaires ; qu'ainsi un consul Romain ne lui devoit point compte de sa conduite ; qu'il le déchargeoit réciproquement des obligations qu'il prétendoit lui avoir ; n'ayant jamais eu pour objet dans tout ce qui s'étoit passé que le bien de l'état , et d'entretenir la paix entre ses concitoyens : « C'est » moi seul cependant, ajouta-t-il, qui en » assurant la mémoire de César par » des funérailles publiques , vous ai » acquis son nom , le droit dans sa famille , sa succession et ses biens. Vous » perdiez tout cela , si César après sa » mort eût été traité comme un usurpateur : on n'auroit point confirmé » ses dispositions. Il n'y auroit eu ni » testament , ni adoption , ni hérédité. » On n'auroit pas même osé apporter » son corps dans la place ; mais j'ai » mieux aimé m'exposer à l'indignation » du sénat et à la fureur des conjurés , » que de souffrir que ce grand homme » fût privé des honneurs de la sépulture. Que si j'ai accordé quelque » chose aux conjurés , j'ai cru le devoir » faire par des considérations convena-

» bles à mon âge et à ma dignité : con-
 » sidérations qu'un jeune homme com-
 » me vous n'est pas capable de con-
 » noître. A l'égard des sommes d'argent
 » que vous demandez , pouvez-vous
 » ignorer que c'étoit l'argent même de
 » la république dont votre père s'étoit
 » emparé ? on l'a partagé depuis sa
 » mort entre les magistrats qui sont
 » chargés de l'employer aux besoins
 » de la république. Mais quand même
 » on vous le remettroit, je ne vous
 » conseillerois jamais de le consom-
 » mer dans des gratifications aussi im-
 » prudentes qu'inutiles. Vous savez que
 » le peuple est un monstre qui prend à
 » toutes mains, qu'on ne peut jamais
 » assouvir, et qui n'a jamais payé les
 » bienfaits de nos citoyens que par les
 » plus noires ingratitudes. Et vous ,
 » jeune homme , ajouta-t-il , qui avez
 » lu l'histoire des républiques de la
 » Grèce , n'y avez-vous pas remarqué
 » que tous les favoris du peuple ne
 » durent pas long-temps , et que c'est
 » bâtir sur de la boue que d'appuyer
 » les fondemens de sa fortune sur l'affec-
 » tion passagère d'une vile populace.»

Au travers de ces conseils le jeune
 César n'eut pas de peine à démêler
 qu'Antoine

qu'Antoine ne lui retenoit les trésors de son père, que pour le mettre hors d'état de pouvoir acheter l'affection du peuple. L'empire étoit, pour ainsi dire, à l'encan, et la populace et même les légions prostituoient leurs suffrages et leurs services à qui plus leur donnoit. Le jeune César, outré d'un refus dont il sentit bien toutes les conséquences, sortit de la maison d'Antoine, pénétré de douleur, en invoquant tout haut le nom de César, et comme l'appelant à son secours contre l'injustice et l'ingratitude du consul. Mais comme il étoit question de s'emparer le premier de l'affection du peuple, au défaut de l'argent qu'on lui refusoit il mit en vente les maisons et les fonds de terres qui avoient appartenu au dictateur, et il déclara publiquement qu'il n'avoit accepté sa succession que pour empêcher le consul de priver les familles du peuple des sommes qui leur avoient été léguées par le testament de son oncle et de son père.

Antoine de son côté, pour tarir toutes les sources d'où le jeune César eût pu tirer de l'argent, fit ordonner par un décret du sénat, qu'il seroit fait une recherche des revenus et des deniers

publics. Cette ordonnance regardoit l'administration du dictateur, dont Antoine vouloit ruiner la succession, pour mettre son héritier hors d'état de gagner le peuple par ses libéralités : et il suscita en même temps (1) des oppositions aux ventes qu'il prétendoit faire de ses principales terres. Des citoyens particuliers les réclamèrent devant le consul, comme des biens de leurs ancêtres, dont César, à ce qu'ils représentoient, s'étoit emparé à la faveur des guerres civiles. Quelques officiers du domaine intervinrent en même temps pour révéndiquer une partie de ces terres, comme biens confisqués à l'état sur des proscrits. Des procès aussi importants furent portés devant Antoine, ou devant les magistrats subalternes, mais qui dépendoient de lui. En vain le jeune César fit voir par les contrats même d'acquisition, que son père avoit payé ces terres de ses propres deniers, et qu'en tout cas ce fameux décret que le sénat avoit rendu après sa mort, légitimoit tout ce qui s'étoit passé sous la dictature de César, et qu'il falloit le révoquer dans toutes ses parties, ou maintenir également tous les actes éma-

(1) App. l. 3. c. 5.

nés de l'autorité de son père , et pendant sa dictature.

Antoine qui ne cherchoit qu'à embarrasser cette affaire dans un labyrinthe de procédures , soutenoit au contraire qu'on devoit donner le temps à des citoyens dépouillés de leurs biens par une force majeure , de faire leurs preuves et qu'à l'égard de l'arrêt du sénat, il paroissoit qu'il n'avoit eu pour objet, que de maintenir dans leurs charges les magistrats qui en avoient été pourvus par l'autorité du dictateur , de peur que l'état ne tombât dans une espèce d'anarchie ; mais qu'il ne savoit pas si on devoit étendre cette ordonnance jusques sur les biens que César s'étoit appropriés ; qu'une affaire de cette conséquence meritoit bien que le sénat expliquât lui-même ses intentions par un nouveau décret : après tout , qu'il ne pouvoit se persuader (1) qu'un corps si rempli d'équité eût prétendu autoriser des usurpations que le malheur des temps pouvoit seul justifier , et qui ne serviroient dans la suite qu'à entretenir l'orgueil et le luxe d'un jeune homme.

César qui n'ignoroit pas que ses ennemis ne cherchoient par ces détours

(1) App. *ibid.*

qu'à éluder l'exécution du testament de son père , mit en vente sur-le-champ son propre patrimoine , les terres de sa mère et celles de Philippe , son beau-père , qui voulurent bien s'en dépouiller pour contribuer à son élévation. Le jeune César acquitta des deniers qui provinrent de ces ventes , une partie des legs portés par le testament. Le peuple , charmé de sa libéralité , s'écria qu'il étoit digne de porter le nom de César ; et comme il en espéroit de nouveaux bienfaits , il se déclara entièrement pour lui contre Antoine. Le consul (1) de son côté , pour se fortifier contre ce parti , se fit donner des avis que les Gettes avoient fait des incursions dans la Macédoine : sur ce prétexte il demanda au sénat le gouvernement de cette province , et le commandement de l'armée qui gardoit cette frontière.

Quoique le sénat fût bien instruit que ces barbares n'étoient point entrés sur les terres de la république , il ne laissa pas d'accorder le gouvernement de la Macédoine à Antoine , pour le mettre en état de balancer les forces et le crédit du jeune César , qui deve-

(1) App. l. 3. c. 5.

noit suspect et redoutable par l'argent qu'il répandoit de tous côtés. Le sénat pour maintenir la liberté employoit tous ses soins à tenir la puissance des grands en équilibre ; et ce corps , autrefois si absolu , se voyoit alors réduit à remettre les forces de l'état et le commandement des armées entre les mains de gens qui les tournoient souvent contre leur patrie ; de manière qu'on peut dire que Rome en ces temps-là n'avoit presque plus à sa disposition que le choix de ses tyrans.

Antoine , ayant obtenu ce gouvernement , y envoya Caius Antonius , un de ses frères , pour en tirer les troupes qu'il y trouveroit , et les faire passer en Italie. Son dessein étoit de s'emparer de la Gaule Cis-Alpine , comme avoit fait le dictateur , pour étendre de là son autorité jusque dans Rome , et en chasser , s'il pouvoit , le jeune César. Son animosité et sa jalousie contre ce fils du dictateur éclatèrent publiquement dans les jeux que Critonius donna au peuple pendant son édilité. Le sénat , comme nous l'avons dit , avoit ordonné par un décret rendu du vivant du dictateur , que dans tous les spectacles publics on y mettroit une

chaire et une couronne d'or , et que cet usage s'observeroit à perpétuité pour immortaliser la mémoire de ce grand homme. Le jeune César ne manqua pas d'envoyer la chaire et la couronne. Mais Critonius apparemment gagné par ses ennemis , ne la voulut pas recevoir , sous prétexte qu'il n'étoit pas juste qu'un autre eût les honneurs des jeux dont il faisoit toute la dépense. L'affaire fut portée devant le consul. Antoine qui ne cherchoit qu'à mortifier le jeune César , dit sèchement (1), qu'il en feroit son rapport au sénat. *Et moi*, lui repartit fièrement César (2) , *je vais faire placer la chaire de mon père pendant que vous irez consulter les pères conscripts.*

Antoine , naturellement hautain , irrité de l'audace et de la fermeté de ce jeune homme , lui répartit qu'il lui défendoit de la faire porter non-seulement aux jeux de Critonius , mais même à ceux qu'il devoit faire représenter à ses propres dépens : et la colère l'emportant , il le menaça de le faire mettre en prison , s'il continuoit à séduire le peuple par ses libéralités

(1) Plut. in Ant.

(2) App. l. 3. c. 6.

et ses corruptions. César, plus habile et plus modéré que le consul, dissimula sagement son ressentiment particulier; mais il sut tirer de grands avantages des menaces d'Antoine : et pour tourner contre lui le ressentiment du peuple et des gens de guerre, il l'apostropha dans la place publique, comme s'il eût été présent. Après avoir rapporté tous les obstacles qu'il avoit formés pour éluder l'exécution de son testament, et la manière injurieuse dont le consul l'avoit traité : « Pourquoi, » s'écrioit-il, t'opposes-tu aux hon- » neurs qu'on veut rendre à un grand » homme (1) dont tu tiens la dignité » et les richesses ? Souffres au moins, » ô Antoine, que son fils s'acquitte » des legs qu'ils a laissés à ses conci- » toyens : Je t'abandonne le reste ; je » serai trop riche, si j'hérite de sa » gloire et de l'affection que le peuple » lui a portée. » De pareils discours répétés avec art en différentes occasions, soulevèrent la multitude contre le consul. Tout le monde détestoit son ingratitude : et ses propres gardes, qui avoient tous servi sous César, mena-

(1) App. *ibid.*

cèrent de l'abandonner s'il continuoit à persécuter le fils de leur général.

Quelqu'animé que fut Antoine contre le jeune César, il vit bien qu'il étoit de son intérêt de dissimuler. Il répondit à ses officiers qu'il étoit incapable de manquer de reconnoissance pour la mémoire de son bienfaiteur ; qu'il conservoit même une tendre affection pour son fils ; mais que ce jeune homme fier du grand nom de César, voulant traiter d'égal avec un consul, il avoit cru être obligé de lui faire sentir la subordination qu'il devoit y avoir entre un simple citoyen et le premier magistrat de la république ; mais qu'il étoit prêt de lui redonner son amitié, pourvu que dans la suite il s'observât davantage, et qu'il se conduisît à son égard avec la déférence qu'il devoit à son âge et à sa dignité.

Cette explication fut suivie d'une entrevue (1) que les officiers ménagèrent. Antoine et César s'embrassèrent (2) et promirent de s'assister mutuellement du crédit de leurs créatures, et d'agir de concert dans la conduite

(1) Plut. in Ant.

(2) App. l. 3. c. 6.

de leurs desseins. Antoine qui avoit son but lui demanda le secours de ses amis pour pouvoir obtenir le gouvernement de la Gaule Cis-Alpine en échange de celui de la Macédoine. Ce gouvernement de la Gaule avoit été donné par le dictateur à Décimus Brutus , un des principaux conjurés , et le sénat , depuis la mort de César , avoit confirmé cette disposition. Antoine qui connoissoit l'importance de ce gouvernement par rapport à toute l'Italie , représenta au jeune César que dans le généreux dessein où il étoit de venger la mort de son père , il ne falloit pas souffrir qu'un de ses assassins jouît en quelque sorte du fruit de son crime aux portes même de Rome. César entra dans ses vues , et lui promit d'appuyer sa demande de tout son crédit auprès du peuple. Antoine porta d'abord l'affaire au sénat ; mais il y trouva beaucoup d'opposition de la part du plus grand nombre des sénateurs , qui voyoient avec douleur qu'Antoine en voulant chasser un des conjurés de son gouvernement , donnoit atteinte au sénatus-consulte et à l'acte d'amnistie , par lesquels on avoit assuré la vie et l'état de tous ceux qui avoient

participé à la mort du dictateur. Il y en eut même dans ce corps qui remarquant qu'Antoine prenoit la même route que le dictateur avoit suivie pour s'élever à la souveraine puissance , proposèrent de rendre plutôt la liberté à cette province , que d'en confier le gouvernement à un homme ambitieux , grand capitaine , et qui ne s'en serviroit que pour en faire comme une place d'armes , et le siège de son empire. Plusieurs de ce corps exhortèrent Décimus de s'y fortifier de bonne heure , et lui firent passer secrètement du secours. Ainsi la proposition d'Antoine ayant été rejetée presque d'une voix , il s'adressa au peuple dont il avoit gagné les tribuns. Il est aisé de voir par tout ce que nous venons de dire , que le sénat ne vouloit point la perte des conjurés , dont il ne distinguoit point le parti de celui de la liberté ; mais le peuple qui ne prévoit rien , et gagné par les libéralités du jeune César , entroit dans toutes ses vues. Il accorda le gouvernement à Antoine , dans l'espérance de voir une prompte vengeance de la mort du dictateur , sans considérer que la perte de ceux qui s'en étoient défaits , lui coûteroit

sa propre liberté. Ainsi il décerna le gouvernement de la Gaule Cis-Alpine à Antoine, qui, en vertu du plébiscite et malgré le sénat, y fit entrer un puissant corps de troupes pour en chasser Décimus Brutus.

Les ennemis du sénat et des conjurés triomphoient de la réunion d'Antoine et de César. Mais il étoit bien difficile que la concorde se maintînt longtemps entre deux hommes qui avoient des intérêts opposés. Antoine se croyant maître de l'Italie, ménagea moins le jeune César : et la mort d'un tribun du peuple que César voulut faire remplacer par Flaminius une de ses créatures, fit bientôt voir que toutes ces réunions apparentes n'étoient, pour ainsi dire, qu'une matière d'infidélités nouvelles. Antoine craignant que si César avoit un tribun à sa dévotion, il ne s'en servit pour faire au peuple des propositions à son avantage, employa toute son autorité pour reculer cette élection, et pour empêcher qu'il ne se tint sitôt aucune assemblée. Il rendit en même-temps un arrêt en qualité de consul, qui défendoit à César sous peine de punition (1), de faire aucune

(1) App. l. 3. c. 7.

libéralité contraire aux lois : c'étoit en quelque manière lui déclarer la guerre. L'animosité et l'aigreur se renouvelerent entr'eux. Antoine ne parloit de Cesar que comme d'un jeune etourdi, qu'il vouloit, dit-il , faire rentrer dans son devoir , pendant que César avec un silence profond jetoit les fondemens de la perte de son ennemi. Il excita d'abord contre lui le ressentiment du peuple , irrité du décret qui condamnoit ses libéralités , et il envoya en meme temps des émissaires dans toutes les colonies que son père avoit établies dans l'Italie , et jusque dans l'armée même d'Antoine , qui y semèrent des manifestes contre sa conduite , et qui s'assurèrent secrètement d'un grand nombre d'officiers et de soldats vétérans. Ceux qui étoient à Rome , et qui composoient la garde d'Antoine , lui représentèrent qu'il se perdoit , qu'il les perdrait eux-mêmes par ses divisions continuelles avec le jeune Cesar , et que les assassins du dictateur en sauroient bien profiter.

« Vous n'ignorez pas, lui dirent les
 » tribuns et les principaux officiers ,
 » que les mêmes partis qui partageoient
 » autrefois la république entre Pompée

» et César subsistent encore aujourd'hui. Le premier se sert toujours du prétexte de défendre la liberté publique , et l'autre cherche à venger la mort du dictateur. Nous vous avons choisi pour nous commander , comme son meilleur ami , et dans l'esperance que son lieutenant et le premier capitaine de son parti emploieroit son courage et le nôtre pour tirer vengeance des perfides qui l'ont assassiné. Voilà les motifs de notre confiance et de notre engagement. Votre salut et le nôtre sont attachés à la perte des conjurés : si leur parti prend le dessus dans le gouvernement , on nous proscrira tous comme les complices de César et les ministres d'un usurpateur ; et quoique sous son commandement nous ayons répandu notre sang pour étendre les bornes de cet empire , les soldats de César seront trop criminels si ses ennemis sont victorieux. Il n'y a que votre union avec le jeune César , qui puisse soutenir notre parti. Aidez-lui , aidez-nous à détruire celui qui nous est opposé ; qu'il ne soit pas dit que le meilleur ami de César traverse son fils dans

» le généreux dessein qu'il fait paroître de venger la mort de son père.

Antoine ne souhaitoit pas moins que ces officiers (1) la perte des conjurés ; mais il ne pouvoit consentir qu'on la dût au jeune César , et il craignoit que sous prétexte de venger la mort de son père , il ne s'emparât de la souveraine puissance pour la ruine du parti républicain : voilà le motif secret de leurs divisions. Antoine auroit volontiers prêté son crédit et ses forces au jeune César , pour faire périr les meurtriers de son père , s'il avoit voulu le reconnoître pour son successeur dans le gouvernement de la république. Cependant comme il avoit intérêt de retenir dans son parti cette foule d'officiers qui s'étoient attachés à sa fortune après la mort du dictateur , il répondit à ceux qui lui avoient porté la parole de leur part , qu'il étoit bien-aise de leur rendre compte de sa conduite , et de leur montrer son cœur à découvert. Il ajouta qu'il se flattoit qu'après l'avoir entendu , ils trouveroient qu'il n'avoit manqué ni de courage pour défendre la mémoire de leur général , ni de prudence ou d'habileté

(1) App. l. 3. c. 6.

pour ménager les occasions de venger sa mort. « Je ne vous représenterai » point, leur dit-il, le tumulte, l'agitaitation, et le trouble où se trouva » Rome, après qu'on eût assassiné le » dictateur au milieu du sénat. On » crioit de tous côtés que la république étoit rétablie, et le sénat paroisoit même disposé à décerner des » récompenses aux meurtriers, comme » aux auteurs de la liberté. Si on eût » suivi ce parti, la mémoire de César » auroit été proscrire comme celle » d'un tyran, et nous aurions été tous » enveloppés dans sa condamnation. » Je sentis bien toutes les suites de ces » funestes récompenses, et je m'y opposai seul contre les conjurés, contre leurs parens et leurs amis; et si » j'ose le dire, contre le sénat entier. » Mais comme leurs partisans ne prévoyoyent pas moins, que si on ne » déclaroit pas César un usurpateur, il » falloit faire le procès aux conjurés, » et que chaque parti étoit attaché avec » opiniâtreté à son sentiment; on convint enfin pour la sûreté des uns et » des autres, de substituer seulement » une amnistie aux récompenses. Par » ce moyen j'assurai la mémoire de

» César; je conservai toute la gloire
» de son nom : j'empêchai qu'on ne
» confisquat ses biens , et qu'on ne
» cassât cette adoption qui rend au-
» jourd'hui le jeune César si audacieux.
» Il jouit du fruit de mes soins; et si
» pour faire ratifier le testament de son
» père j'ai consenti à une amnistie
» en faveur des conjurés , je n'ai ja-
» mais eu dessein de leur sauver la
» vie. Je différois seulement leur sup-
» plice; il ne tint pas à moi qu'ils ne
» périssent dès le jour même des fu-
» nérailles de César : j'en prends à té-
» moins ceux qui virent de quelle
» manière , sous prétexte de déplorer
» le sort de César , j'excitai la fureur
» du peuple contre ses assassins ce
» qui les obligea de sortir de Rome.
» Je n'eus pas plutôt appris qu'ils
» mettoient des troupes sur pied , que
» pour n'être point surpris je me fis
» décerner le gouvernement de la
» Macedoine : ce qui m'a rendu maître
» de six légions qui étoient dans cette
» province. Je prétends m'en servir
» pour votre sûreté et la mienne ; et
» c'est pour l'augmenter que j'ai encore
» obtenu du peuple , malgré le sénat ,
» le gouvernement de la Gaule Cis-Al-

» pine , d'où j'espère par le secours de
» votre valeur chasser Décimus Brutus.
» Telle a été jusqu'ici ma conduite ; et
» je veux bien ne rien cacher de mes
» desseins les plus secrets à mes amis ,
» et à des gens qui en doivent parta-
» ger la gloire et l'exécution. Je con-
» sens même que vous en fassiez part
» à tous ceux qui sont dans les mêmes
» intérêts : j'en excepte le seul César
» dont je n'ai que trop éprouvé l'or-
» gueil et l'ingratitude. »

Ce discours d'Antoine , dans lequel il sembloit s'être laissé voir à découvert , satisfit en quelque manière ses officiers : cependant ils exigèrent de lui qu'il se réconciliât avec le jeune César. Il fut obligé de consentir à une entrevue , où après des plaintes , des explications et des embrassemens réciproques , ils se séparèrent sans être plus amis qu'auparavant.

César vouloit bien qu'Antoine , comme lieutenant et créateur de son père , lui aidât à tirer vengeance de sa mort ; mais il n'étoit pas résolu de le mettre à la tête d'un parti , qui , par la défaite des conjurés , se trouveroit maître de la république ; et Antoine assez indifférent dans le fond sur cette

vengeance , ne s'en faisoit un mérite que pour s'attirer l'estime des gens de guerre. La souveraine puissance étoit son unique objet : tout ce qui pouvoit traverser ce dessein secret , lui étoit également odieux : et il ne haïssoit pas moins César que Brutus et Cassius , quoiqu'il fut obligé de garder plus de mesures avec le premier , à cause de l'attachement qu'avoient pour lui le peuple , les officiers et les soldats qui avoient servi dans les armées de son père.

Ce fut pour lui faire perdre cette affection, en quoi consistoient ses principales forces , qu'il fit arrêter plusieurs de ses gardes , comme ayant été corrompus par le jeune César pour l'assassiner. Une accusation de cette importance fit beaucoup d'impression sur les esprits , et l'inimitié déclarée qui étoit entr'eux la rendoit plus croyable. Tout le monde regardoit comme un crime détestable d'attenter à la vie du consul. D'ailleurs les partisans et les amis même du jeune César , trouvoient que leur parti avoit besoin d'un capitaine de la capacité d'Antoine pour l'opposer à Brutus , à Cassius , et aux autres chefs des conjurés. César

outré des bruits qu'on répandoit contre son honneur et sa réputation, se jette dans la ville, court pas les rues, assemble le peuple, et lui représente, qu'on n'a inventé une calomnie aussi noire, que pour lui faire perdre son estime. il prend les dieux à témoins de son innocence, et demande hautement qu'on lui fasse son procès. Il va de là jusqu'à la porte d'Antoine pour l'obliger de produire les accusés, les fauteurs et les témoins. Mais comme on lui en eut défendu l'entrée, il fit mille imprécations contre Antoine qu'il traita de fourbe et d'imposteur. *Je ne veux point*, lui crioit-il (1), *d'autres juges que tes propres amis*, s'ils trouvent la moindre apparence dans l'indigne accusation dont tu prétens me noircir.

Le peuple jugea à son ordinaire du fond de cette accusation, seulement par ce qu'il lui en parut au dehors. Celui qui parloit avec plus de hardiesse et de véhémence, lui parut innocent. On disoit même tout haut, que cette accusation n'étoit qu'un nouvel artifice d'Antoine pour avoir lieu d'augmenter sa garde. Quelques-uns soupçonnoient l'accusateur et l'accusé d'une in-

(1) App. l. 3. c. 9.

telligence secrète (1). On disoit qu'ils n'avoient fait cet éclat qu'afin d'avoir un prétexte de prendre les armes, sans alarmer ceux qui auroient pu craindre qu'ils ne les tournassent de concert contre la liberté publique.

Mais leur conduite fit voir dans la suite que l'un et l'autre ne cherchoient qu'à se détruire, et que chacun aspirait à demeurer seul à la tête du parti opposé à celui des conjurés. Ils armèrent tous deux en même temps. Antoine fit approcher de Rome quatre légions qu'il avoit tirées de la Macédoine, et dont il prétendoit se servir pour se rendre maître de la Gaule Cis-Alpine; il se flattoit que Lépidus qui étoit en Espagne à la tête de quatre légions, que Plancus qui en commandoit trois autres dans la Gaule Trans-Alpine, et qu'Asinius Pollio qui en avoit deux à ses ordres, tous trois anciens lieutenans du dictateur, se déclareroient pour lui. Le jeune César, craignant d'être surpris et opprimé par son ennemi, leva de son cote dix mille hommes dans la Campanie, et il debauchâ deux des légions d'Antoine, celle de Mars, et la quatrième, qui prirent son parti.

(1) Ibid. ibid.

mais comme il n'avoit ni titre militaire, ni magistrature qui l'autorisât à commander une armée, sur-tout contre un consul, il tâcha de mettre le sénat dans ses intérêts. Il y réussit par le crédit de Cicéron, toujours opposé aux prétentions et au parti d'Antoine. Cicéron n'étoit son ennemi que parce qu'il le croyoit ennemi de la république : c'est ainsi qu'il s'en explique dans ce discours si véhément qu'il prononça contre lui en plein sénat⁽¹⁾. Ce grand orateur, intrépide défenseur de la liberté de sa patrie, voyant Antoine prêt d'envahir la Gaule Cis-Alpine, persuada au sénat de lui opposer les troupes du jeune César. Les plus habiles de ce corps, et dont la plupart tenoient aux conjurés par les liaisons du sang, approuvèrent un avis qui jetoit la division dans le parti contraire, et ils ne désespérèrent pas d'en voir périr les chefs par leur animosité réciproque.

Le jeune César n'ignoroit pas leurs vues. Il étoit bien instruit des relations secrètes que le sénat entretenoit avec les conjurés ; mais comme dans la conjoncture présente Antoine lui pa-

(1) Seconde Philippique.

roissoit l'ennemi le plus redoutable , résolut de dissimuler avec le sénat , de suspendre sa haine contre le assassins de son père , et de tâcher de se défaire d'Antoine avant que de tourner ses armes contre les conjurés. Ce fut par ce motif et pour éblouir le sénat , dont il feignoit de vouloir toujours dépendre , qu'il refusa le titre de pro-prêteur que ses soldats voulurent lui déferer. Et sur ce que ses amis les plus intimes , et qui formoient son conseil secret , lui représentèrent que son armée auroit de la peine à recevoir les ordres d'un citoyen sans dignité et sans magistrature : « Le sénat , leur dit-il en particulier , vient de se déclarer pour moi : mais cette déclaration est moins un effet de l'amitié qu'il me porte , que de la crainte qu'il a d'Antoine ; il compte sur ma soumission , et il est de mon intérêt de l'entretenir dans cette confiance. Je ne refuse le titre de pro-prêteur que l'armée m'offre , que pour engager le sénat à me le donner. »

En effet , le sénat fut séduit par cette modération apparente. Il crut le devoir amuser à son tour , et il se flatta de l'éblouir par des honneurs et

des distinctions qui avoient plus d'éclat que de puissance. Il lui défera par un décret public ce même titre qu'il venoit de refuser , et pour l'attacher plus étroitement à ses intérêts , il lui fit élever une statue d'or dans la place. On lui permit , par le même décret , d'entrer dans le sénat et de pouvoir demander le consulat dix ans avant l'âge porté par les lois. Mais au travers de ces graces si éclatantes , César n'eut pas de peine à démêler que le sénat ne songeoit qu'à lui faire perdre le souvenir de la mort de son père , ou à le mettre hors d'état d'en poursuivre la vengeance. Antoine , de son côté , en vertu d'une ordonnance du peuple , mais malgré le sénat , s'étoit fait décerner , comme nous l'avons dit , le gouvernement de la Gaule Cis-Alpine , quoique Décimus-Brutus , un des chefs de la conjuration , en eût été pourvu par le dictateur , et que le sénat depuis sa mort lui en eût confirmé la possession. Antoine , après s'être emparé de la plupart des villes de cette province , tenoit actuellement Décimus assiégé dans Modène. Le sénat irrité d'une entreprise faite contre ses ordres , lui envoya signifier un dé-

cret par lequel il étoit ordonné de lever ce siège ; de sortir incessamment de la Gaule Cis-Alpine ; de faire repasser à son armée le Rubicon, qui séparoit cette province du reste de l'Italie , et d'attendre sur les bords de cette rivière les ordres du sénat : tout cela lui étoit prescrit sous peine d'être déclaré ennemi de la patrie.

C'étoit Cicéron, ennemi d'Antoine, qui avoit dressé ce décret. Il ne pouvoit pas faire parler le sénat avec plus de hauteur et de dignité , si les forces de la république eussent été proportionnées à la majesté de son style ; mais Antoine, qui se voyoit aux portes de Rome à la tête d'un puissant corps de troupes , se moqua du décret. Il répondit fièrement que puisqu'on le vouloit priver d'un gouvernement qu'il avoit reçu de la bienveillance du peuple , il sauroit bien rendre inutile l'amnistie à laquelle il n'avoit souscrit que par complaisance pour le sénat , et qu'il espéroit dans peu d'immoler Décimus Brutus aux manes du grand César.

Sa réponse fut prise pour une déclaration de guerre. Le sénat , irrité de sa rebellion , ordonna à Hirtius et à

à Pansa qui venoient de prendre possession du consulat, et au jeune César, de joindre leurs forces et de marcher au secours de Decimus. (*Ande Rome* 710.) Pansa étoit à la tête de quatre légions, mais qui n'étoient composées que de nouvelles levées ; et Hirtius , par un ordre secret du sénat qui vouloit affoiblir l'armée de César , lui redemanda la légion de Mars , et la quatrième qui avoient quitté le parti d'Antoine.

César , pour marquer sa déférence pour le consul , lui remit ces troupes sur-le-champ. Quoique ces deux légions se fussent données à lui par attachement pour la mémoire de son père , il feignit de ne pas s'apercevoir des vues du sénat ; et comme il avoit besoin de son secours et de son autorité pour se défaire d'Antoine , il crut que c'étoit beaucoup gagner que de savoir perdre à propos. Il joignit ensuite ce qui lui restoit de troupes à celles des consuls , et on vit le fils du dictateur marcher sous les enseignes de ses ennemis au secours d'un des assassins de son père.

Antoine , de son côté , s'avança à la tête de ses troupes. On en vint bien

tôt aux mains; le combat fut long et opiniâtre : la nuit qui survint le termina. La perte fut à peu près égale des deux côtés , si on en excepte celle du consul Pansa qui , dans la chaleur de l'action , fut blessé mortellement. Antoine fit rentrer son armée dans ses lignes. Hirtius et César entreprirent quelques jours après de les forcer ; et comme elles avoient beaucoup d'étendue , Hirtius trouva un endroit foible et moins défendu qu'il emporta l'épée à la main : il se jeta ensuite dans le camp. Antoine lui opposa deux légions qui , après une longue résistance , furent taillées en pièces, et le consul auroit défait l'armée entière s'il n'eût pas été tué en combattant avec trop d'ardeur à la tête de ses légions (1). Sa mort ralentit leur courage ; et César qui , par la mort d'un des consuls , et par la blessure de l'autre , commandoit en chef toute l'armée , se contenta de conserver son avantage. Sa vue étoit de couper les vivres à Antoine , ou de le forcer à en venir à un nouveau combat. Antoine affoibli par les pertes qu'il venoit de faire , et redoutant l'évènement d'un

(1) App. l. 3. c. 15.

troisième combat , leva le siège. Comme il ne se trouvoit pas en état de tenir la campagne devant une armée victorieuse et plus forte que la sienne , il gagna les montagnes ; d'où il prit le chemin de la Gaule Trans-Alpine , dans l'espérance de faire déclarer en sa faveur Lepidus , Plancus et Asinius Pollio qui étoient dans ces grandes provinces à la tête de différens corps de troupes.

Le sénat, charmé de la défaite d'Antoine qu'il regardoit comme un homme perdu , envoya ordre à ses généraux de s'opposer à son passage , et ne garda plus de mesure avec le jeune César dont il croyoit n'avoir plus rien à craindre. Sans aucun égard pour sa dignité de propréteur , on donna , à son préjudice , le commandement de l'armée des consuls à Decimus Brutus , avec ordre de poursuivre Antoine sans relâche , et de le traiter comme un ennemi public. Cette conduite fit connoître à César ce qu'il devoit attendre de la plupart des sénateurs ; et Pansa , avant que de mourir , acheva de lui découvrir le fond de leurs intentions.

Ce consul , étant prêt d'expirer , fit appeler le jeune César ; et lorsqu'il se

fut approché de son lit : « J'ai toujours
 » aimé votre père , lui dit-il , plus que
 » moi-même. Quoique des vues de
 » prudence , auxquelles vous vous êtes
 » soumis vous-même , m'aient retenu
 » dans le sénat , je n'ai jamais perdu
 » le désir et l'espérance de pouvoir
 » venger sa mort. La mienne qui va
 » arriver me prive de cette consola-
 » tion ; mais avant que d'expirer je
 » veux au moins m'acquitter envers le
 » fils des obligations que j'avois au
 » père. Sachez que vous n'êtes pas
 » moins suspect et odieux au sénat
 » qu'Antoine votre ennemi. Il vous
 » hait également tous deux ; il a été
 » ravi de vos divisions , il se flatte de
 » pouvoir vous perdre l'un par l'autre.
 » S'il s'est déclaré pour vous , ce n'est
 » que parce que votre parti lui a paru
 » le plus foible et plus aisé à ruiner.
 » Mon dessein , fort différent de celui
 » du sénat , étoit de réduire Antoine
 » par la voie des armes à se réconci-
 » lier avec vous , de joindre ensuite
 » nos armées , et de poursuivre de
 » concert la vengeance de notre bienfai-
 » teur commun : c'est le seul parti que
 » vous ayez à prendre. Unissez-vous à
 » Antoine ; vous le trouverez plus trai-

» table depuis sa défaite. Je vous rends
» vos deux légions , et je vous remet-
» trois de même avec plaisir le reste
» de l'armée ; mais je n'en suis pas le
» maître. Les officiers sont autant
» d'espions du sénat qui ont des ordres
» secrets d'observer notre conduite. »
Le consul expira peu après. César se mit à la tête de ses troupes auxquelles se joignirent la Martiale et la quatrième légion. Torquatus , par ordre du sénat , remit le reste de l'armée à Decimus Brutus , qui se mit aussitôt à poursuivre Antoine pour le combattre , et il espéroit le joindre avant qu'il eût gagné les Alpes.

Le sénat n'avoit fait ce choix de Decimus que pour avoir une armée qui ne dépendît que de ses ordres. César sentit vivement cette préférence. Il voyoit avec douleur que le sénat , en mettant un des conjurés à la tête des troupes de la république , sembloit justifier son crime. Cette injure le portoit à se réconcilier avec Antoine suivant le conseil de Pansa ; mais comme son intérêt étoit la seule règle de sa conduite , et qu'il n'aspiroit pas moins à se rendre l'héritier de la puissance du dictateur , que de son nom

et de ses biens , il craignoit en se joignant avec Antoine , que ce général ne prétendît être reconnu pour le chef du parti , et qu'il ne se servît de ces mêmes troupes , qui venoient de le battre , pour se rendre maître du gouvernement.

César , dans cette incertitude , résolut de ménager également Antoine et le sénat , et d'attendre à se déterminer qu'il fût sûr du parti qu'embrasseroient Lepidus et Plancus , pour décider contre lequel de ses ennemis il se déclareroit le premier. Afin de pressentir la disposition de ces différens partis , les amis qu'il avoit à Rome demandèrent pour lui la dignité de consul , vacante par la mort de Hirtius et de Pansa , et en même temps il renvoya à Antoine plusieurs des principaux officiers de son armée qu'il avoit faits prisonniers dans la dernière bataille.

Decius , le plus ancien de ces officiers , et l'ami particulier d'Antoine , après l'avoir remercié de la liberté qu'il vouloit bien lui rendre , lui demanda dans quelle disposition il étoit à l'égard de son général. César ne crut pas devoir se déclarer d'abord ouver-

tement , et il lui répondit simplement qu'Antoine en pouvoit juger par sa conduite ; c'étoit pour engager ce général à s'expliquer le premier. Mais ayant appris que le sénat , bien loin de lui déferer le consulat , ne songeoit qu'à le réduire à la qualité de simple particulier , il vit bien que son intérêt demandoit qu'il s'unît incessamment avec Antoine. Il commença par s'ouvrir de ses dispositions à Lepidus , Plancus et Asinius Pollio , anciens officiers du dictateur , et avec lesquels il avoit toujours entretenu des relations secrètes. Il leur marquoit par ses lettres , que le sénat , composé des partisans de Pompée , ne s'opposoit à son élévation que parce qu'il étoit le fils de César ; qu'ils ne devoient pas eux-mêmes en attendre un traitement plus favorable ; qu'on ne cherchoit qu'à les diviser pour pouvoir les accabler plus facilement les uns après les autres ; que cette conduite leur apprenoit celle qu'ils devoient tenir , et qu'il les exhortoit à s'unir étroitement avec lui pour soutenir le parti du général. Il ajoutoit , comme en passant , des plaintes contre Antoine , mais d'une manière adroite et qui sembloit

insinuer qu'il n'étoit pas éloigné de se réunir avec lui. Il en donna une nouvelle preuve , en laissant échapper Ventidius , lieutenant d'Antoine , qu'il eût pu défaire aisément. Cet officier , ayant levé trois légions , cherchoit à joindre son général. César le surprit avec des forces supérieures. Sa perte étoit assurée s'il eût voulu le charger ; mais il se contenta de lui faire voir que son sort dépendoit de lui. Il lui donna le choix ou de prendre son parti , ou de continuer sa marche ; et Ventidius lui ayant témoigné qu'il étoit incapable de se séparer des intérêts d'Antoine , César en lui permettant de se retirer (1) le chargea de lui dire de sa part , qu'il agissoit directement contre leurs intérêts communs.

Cependant Antoine , pressé par Decimus Brutus qui commandoit l'armée de la république , tâchoit de gagner les Alpes. Il trouva à son chemin Culeo , lieutenant de Lepidus , qui en gardoit les passages : il auroit péri avec toute son armée dans ces montagnes , si Culeo eût été fidèle à son général (2) ; mais il se laissa gagner par

(1) App. l. 3. c. 18.

(2) App. *ibid.*

Antoine qui , à prix d'argent s'ouvrit une route et continua son chemin. Decimus , l'ayant poussé hors de l'Italie , écrivit au sénat qu'il avoit dissipé son armée ; qu'il se tenoit lui-même caché dans les rochers des Alpes , et qu'il espéroit qu'il tomberoit bientôt entre ses mains. Le sénat apprit ces nouvelles avec une joie extraordinaire. Les sénateurs du parti de Pompée se récrièrent que la république avoit enfin recouvré sa liberté ; et comme si Antoine eût été déjà arrêté , le sénat nomma dix commissaires pour lui faire son procès. On ne parloit pas moins que de casser tous les actes qui étoient émanés de son autorité depuis la mort de César , et on vouloit même comprendre insensiblement, dans cette proscription , toutes les ordonnances du dictateur , afin de rétablir la république sur ses anciens fondemens.

Cependant Antoine , après avoir traversé les Alpes , étoit entré dans les Gaules. Il écrivit aussitôt à Lepidus , à Plancus et à Asinius Pollio pour les faire souvenir de leur ancienne amitié , et pour les prier de se joindre à lui contre les conjurés et les autres ennemis de la mé-

moire de leur général. Lepidus qui s'étoit fait déferer le gouvernement de l'Espagne , étoit encore dans les Gaules. Il fut également surpris et embarrassé de l'arrivée d'Antoine. C'étoit un homme plus considéré par le mérite de ses ancêtres que par sa valeur , d'un esprit borné , ambitieux sans courage , entreprenant et timide en même temps. Il s'ouvrit du sujet de son inquiétude à Juventius Laterensis , son ami particulier , à qui il communiqua les lettres d'Antoine. Juventius , qui étoit un républicain zélé , n'oublia rien pour le dissuader de se joindre à Antoine ; mais pour lui cacher le penchant qu'il avoit pour le parti du sénat , il le prit adroitement du côté de l'ambition : il lui représenta qu'ayant sept légions à ses ordres il étoit considéré comme le plus puissant général de la république , et qu'il donneroit toujours la loi de quelque côté qu'il lui plût se déterminer ; mais que s'il se joignoit à Antoine , il ne pourroit éviter de se soumettre à l'autorité d'un consulaire hautain et violent , qui à peine lui laisseroit dans l'armée le rang d'un de ses lieutenans. La jalousie du com-

mandement déterminâ Lepidus à rejeter les propositions d'Antoine , quoiqu'ils fussent amis et créatures du dictateur. Il lui fit dire que le sénat l'ayant déclaré ennemi de la patrie , il ne pouvoit pas sans s'attirer un pareil décret joindre leurs troupes ; mais il le fit assurer en même temps que quelques ordres qui lui vinssent de Rome , il sauroit bien éviter les occasions de le combattre. Asinius Pollio au contraire , plus ferme et toujours fidèle au parti du dictateur , fit dire à Antoine qu'il le trouveroit toujours disposé à se joindre à lui pour venger la mort de leur général. Plancus , d'une foi douteuse et incertaine , entretenoit en même temps des intelligences secrètes avec les deux partis. Il flattoit tour-à-tour Antoine et Decimus Brutus de se joindre à eux ; mais il attendoit toujours du succès des affaires , à se déclarer plus ouvertement.

Antoine , de son côté , voyoit sa perte inévitable si l'autorité du sénat prévaloit sur des esprits aussi irrésolus , et s'ils se déterminoient à la fin à agir contre lui de concert avec Decimus Brutus. Dans cette inquiétude

qui lui montrait tout le péril sans qu'il entrevît de routes pour en échapper , il prit un parti digne de son courage , mais qui étoit peut-être aussi l'effet de l'extrémité à laquelle il se voyoit réduit. Il marcha droit à l'armée de Lepidus ; il fit marquer son camp proche du sien , mais sans le fortifier , et comme s'ils eussent été dans le même parti et dans les mêmes intérêts. Il lui envoya représenter aussitôt que le sénat ne cherchoit qu'à faire périr les capitaines de César tour-à-tour , en les obligeant de tourner leurs armes les uns contre les autres. Il le fit ensuite souvenir de leur ancienne amitié , et il le conjura , par la mémoire de César , de vouloir contribuer à la vengeance de la mort de ce grand homme.

L'affaire fut mise en négociation ; mais pendant que des officiers portoient des paroles de part et d'autre , les soldats de Lepidus qui le méprisoient autant qu'ils estimoient Antoine, et gagnés secrètement par ceux d'Antoine , le reçurent la nuit dans leur camp, et le reconnurent pour leur général. Quelques - uns même lui proposèrent de tuer Lepidus s'il l'ordonnoit. Ju-

ventius Laterensis , qui avoit si fortement dissuadé son ami de s'unir avec Antoine (1) , le voyant abandonné et trahi par ses soldats , se passa son épée au travers du corps. Quelques historiens prétendent que Lepidus se jeta aux pieds d'Antoine pour lui demander la vie. Antoine n'abusa point de sa bonne fortune ; il traita humainement le malheureux Lepidus ; il lui laissa même le nom et les marques extérieures de général , quoiqu'il en fit seul toutes les fonctions. Asinius Pollio lui vint offrir en même temps deux légions. Munatius Plancus , toujours esclave des évènements , se déclara alors ouvertement contre le sénat et contre Decimus Brutus , et Ventidius , que le jeune César avoit bien voulu laisser passer dans les Gaules , y vint joindre Antoine avec trois autres légions ; en sorte que ce général , qui peu de temps auparavant avoit été chassé de l'Italie par le jeune César et par Brutus (2) , se trouvoit en état d'y rentrer à la tête de dix-sept légions.

Un changement si surprenant dans

(1) App. l. 3.

(2) Plut. in Ant.

la fortune d'Antoine , fit passer le sénat d'un excès de confiance dans le dernier abatement. Sur la nouvelle que lui avoit donnée Decimus qu'il avoit poussé Antoine jusque dans les Alpes , où il avoit mandé par ses lettres , qu'il ne pouvoit manquer de périr ou par la faim ou par les troupes de Lepidus , la plupart des sénateurs avoient cru jusqu'alors ce parti absolument ruiné , et ils prétendoient obliger le jeune César (1) , qui ne lui étoit pas moins suspect , de licencier ses légions sous prétexte que la république n'en avoit plus besoin (2) , et que la guerre paroissoit finie. César, pour parer ce coup qui l'auroit dépouillé de ses forces , résolut de demander le consulat , dans la vue que s'il obtenoit cette dignité il seroit en droit de conserver ses troupes , et de commander celles de la république , et que si le sénat rejetoit sa proposition , un pareil refus lui fourniroit un prétexte de demeurer armé pour se venger de ceux qui se seroient déclarés contre lui. On prétend que dès ce temps-là même il prenoit des mesures

(1) App. l. 3. c. 18.

(2) D. H. l. 46.

pour se réconcilier avec Antoine ; mais qu'afin de ne pas plier sous son autorité , il recherchoit le consulat pour se trouver par cette dignité le premier du parti qu'il embrasseroit. Comme Cicéron avoit alors beaucoup de pouvoir dans le sénat , il le fit prier par des amis communs de vouloir bien employer son crédit pour faire en sorte qu'ils fussent tous deux consuls en même temps. Pour l'y déterminer il lui fit représenter qu'il ne demandoit que le titre de cette dignité dont il lui laisseroit toute la puissance , et qu'il ne souhaitoit être son collègue que pour être son disciple et apprendre sous un si grand maître l'art du gouvernement.

Cicéron , séduit par ces louanges dont il étoit si avide , et flatté de gouverner César , se déclara en sa faveur. Il représenta dans le sénat , avec son éloquence ordinaire , qu'il ne trouvoit point de moyen plus sûr d'empêcher le jeune César de se réconcilier avec Antoine , que de le déclarer consul ; qu'il seroit obligé en cette qualité de maintenir les décrets du sénat contre Antoine ; mais que comme il étoit encore très-jeune, il exhortoit les pères

de lui donner pour collègue quelque personne âgée et prudente , qui eût attention sur ses démarches , et qui lui servît comme de gouverneur dans la conduite des affaires. Plusieurs sénateurs amis ou parens des conjurés , et qui craignoient que le jeune César , étant parvenu au consulat , ne se servît de son autorité pour venger la mort du dictateur , rejetèrent hautement la proposition de Cicéron (1) : quelques-uns se moquèrent même ouvertement de sa vanité , et de la manière indirecte dont il s'étoit désigné pour collègue du jeune César. Cette affaire fut agitée avec beaucoup de chaleur dans le sénat. César , pour soutenir sa faction , fit avancer son armée proche de Rome. Le bruit de sa marche fit plus d'effet que toute l'éloquence de l'orateur Romain. Les sénateurs effrayés de son approche , non seulement lui donnèrent leurs suffrages pour le consulat ; mais comme il croyoit n'avoir plus besoin du crédit de Cicéron , il fit encore élire , à son préjudice , pour second consul Quintus Pedius , un de ses parens et héritier en partie du dictateur.

(1) App. *ibid.* c. 18.

La première démarche qu'il fit , après avoir pris possession du consulat , fut de faire confirmer son adoption dans une assemblée générale du peuple Romain. Cette formalité étant terminée , il fit accuser par ses amis ceux qui avoient eu part à la mort du dictateur. Il présidoit lui-même au jugement , et il fit condamner par défaut tous les conjurés à perdre la vie. Mais comme Brutus et Cassius , leurs chefs , étoient à la tête de plus de vingt légions , il jugea bien qu'il ne lui seroit pas aisé de détruire un si puissant parti tant qu'il auroit encore Antoine pour ennemi. Ainsi il résolut de se réconcilier avec lui sous le prétexte honnête de joindre leurs forces pour venger la mort de son père. Pour lui faire connoître ses dispositions il fit insinuer au sénat par Quintus Pedius , son collègue et sa créature , qu'il croyoit qu'il étoit de l'intérêt de la république de rappeler Antoine , et de ne point pousser à bout un grand capitaine qui n'étoit pas moins redoutable que l'avoient été Sylla et Marius. Le voisinage de son armée , qui campoit aux portes de Rome , fit recevoir ses avis comme

des lois ; et quoique la plupart des sénateurs vissent bien qu'il ne cherchoit qu'à se fortifier du secours d'Antoine contre les défenseurs de la liberté publique , ils n'étoient plus en état d'agir conformément à leurs inclinations. Il fallut plier sous une puissance qui ne prenoit pour règle de sa conduite que ses propres intérêts. Le sénat révoqua solennellement tous les arrêts qu'il avoit décernés contre Antoine (1) et ses partisans , et César lui offrit de joindre leurs troupes et de marcher ensemble contre Cassius et Brutus.

Antoine repassa les Alpes à la tête de dix-sept légions. Decimus , ne se trouvant pas en état de lui résister , fit dessein de se retirer en Macédoine auprès de Brutus. La plus grande partie de son armée l'abandonna : quatre légions se rendirent à Antoine , et d'autres passèrent dans l'armée de César. Decimus , dans une désertion si générale , tâcha de se sauver dans des montagnes voisines d'Aquilée ; mais il fut arrêté dans les défilés de ces montagnes , et on lui coupa la tête par ordre d'Antoine. C'est ainsi

(1) App. l. 3. ch. 11.

que périt Decimus Brutus , le confident et l'ami de Jules César. Il avoit commandé la cavalerie sous ses ordres. Le dictateur l'avoit depuis désigné pour consul de l'année suivante , et pourvu en même temps du gouvernement de la Gaule Cis-Alpine. La guerre civile éclata , comme nous le venons de dire , au sujet de ce gouvernement qu'Antoine lui disputoit sous prétexte qu'il ne devoit pas retenir un emploi qu'il n'avoit reçu que d'un homme qu'il avoit poignardé lui-même comme un tyran et comme l'usurpateur de l'autorité légitime (1).

César qui ne cherchoit qu'à se réconcilier avec Antoine, le fit remercier de la mort de Decimus comme d'une victime qu'il avoit immolée aux mânes de son père : ce fut le motif ou le prétexte de leur réunion. Ils y étoient également disposés l'un et l'autre. Antoine venoit d'éprouver devant Modène ce que pouvoit encore le nom de la république ; et comme il désespéroit alors de s'emparer seul de la souveraine puissance , il se résolut de la partager avec le jeune César : César de son côté craignoit que s'il différoit plus long-

(1) App. l. 3. c. 22. Vell. l. 2. c. 64.

temps à se raccommo-der avec Antoine, ce chef de parti ne se joignît à la fin aux conjurés, comme il l'en avoit fait menacer, et que leurs forces réunies ne rétablissent l'autorité de la république. Ainsi la paix fut aisée à faire entre deux ennemis qui trouvoient un intérêt égal à se rapprocher. Des amis communs les firent convenir d'une entrevue : la conférence se tint dans une petite île déserte que forme proche de Modène la rivière de Panare (1). Les deux armées campèrent sur ses bords, chacune de son côté, et on avoit fait des ponts de communication qui y aboutissoient, et sur lesquels on avoit mis des corps-de-garde. Lepidus se trouva à cette entrevue ; et quoiqu'il n'eût plus que le nom de général et les apparences du commandement, Antoine et César, qui étoient toujours en garde l'un contre l'autre, n'étoient pas fâchés qu'un tiers qui ne leur pouvoit être suspect intervînt dans les différends qui pourroient naître entr'eux. Ainsi Lepidus entra le premier dans l'île pour reconnoître s'ils y pouvoient passer en sûreté. Telle étoit la malheureuse condition de ces hommes ambitieux, qui

(1) App. de Bell. Civil. l. 4. c. 1.

dans leur réunion même conservoient encore une défiance réciproque. Lepidus leur ayant fait le signal dont on étoit convenu (*An de Rome 710.*), les deux généraux passèrent dans l'île chacun de son côté. Ils s'embrassèrent d'abord, et sans entrer dans aucune explication sur le passé ils s'avancèrent pour conférer vers l'endroit le plus élevé de l'île, et d'où ils pouvoient être également vus par leurs gardes, et même par les deux armées; ils s'assirent eux trois seuls. César, en qualité de consul, prit la place la plus honorable et se mit au milieu des deux autres. Ils examinèrent ensuite quelle forme de gouvernement ils donneroient à la république, et sous quel titre ils pourroient partager l'autorité souveraine, et retenir leurs armées pour maintenir leur autorité. La conférence dura trois jours; on ne sait point le détail de ce qui s'y passa: il parut seulement par la suite qu'ils étoient convenus que César abdiqueroit le consulat et le remettroit pour le reste de l'année à Ventidius, un des lieutenans d'Antoine; mais que Lepidus, César et Antoine, sous le titre de *triumvirs*, s'empare-roient de l'autorité souveraine pour

cinq ans. Ils bornèrent leur autorité à ce peu d'années pour ne pas se déclarer d'abord trop ouvertement les tyrans de leur patrie.

Ces triumvirs partagèrent ensuite entr'eux les provinces , les légions et l'argent même de la république ; et ils firent, dit Plutarque (1), ce partage de tout l'empire comme si c'eût été une succession ou leur patrimoine.

Antoine retint pour lui les Gaules , à l'exception de la province qui confine aux Pyrénées, et qui fut cédée à Lepidus avec les Espagnes. César eut pour sa part l'Afrique , la Sicile , la Sardaigne et les autres îles. L'Asie occupée par les conjurés n'entra point dans ce partage ; mais les triumvirs convinrent que César et Antoine joindroient incessamment leurs forces pour les en chasser , qu'ils se mettroient chacun à la tête de vingt légions , et que Lepidus avec trois autres resteroit en Italie et dans Rome pour y maintenir leur autorité. Ses deux collègues ne lui donnèrent point de part dans la guerre qu'ils alloient entreprendre , parce qu'on n'avoit pas bonne opinion de sa valeur et de sa capacité. Il paroît que César et

(1) Plut. Mant.

Antoine ne l'avoient associé au triumvirat que pour lui laisser, en leur absence, comme en dépôt l'autorité souveraine, parce qu'ils étoient bien persuadés qu'ils se déferoient plus aisément de lui que d'un autre général, s'il leur devenoit infidèle ou inutile.

L'ambition des triumvirs étoit satisfaite par ce partage. Mais comme ils avoient besoin de sommes immenses pour soutenir la guerre; et que d'ailleurs ils laissoient à Rome et dans le sénat des ennemis cachés et des républicains toujours zélés pour la liberté, ils résolurent, avant que de quitter l'Italie, d'immoler à leur sûreté et de proscrire les plus riches et les plus puissans citoyens; ils en dressèrent un rôle. Chaque triumvir y comprit ses ennemis particuliers, et même les ennemis de ses créatures (1). Ils poussèrent l'inhumanité jusqu'à s'abandonner l'un à l'autre leurs propres parens, et même les plus proches. Lepidus sacrifia son frère Paulus à ses deux collègues; Antoine de son côté abandonna au jeune César le propre frère de sa mère (2), et celui-ci con-

(1) Velleius Paterc. l. 2. c. 66. et 67.

(2) Lucius Cæsar.

sentit qu'Antoine fit mourir Cicéron, quoique ce grand homme l'eût soutenu de son crédit contre Antoine même : enfin on vit dans ce rôle funeste Thoranius, tuteur du jeune César, celui-là même qui l'avoit élevé avec tant de soin. Plotius, désigné consul, frère de Plancus, un des lieutenans d'Antoine, et Quintus, son collègue au consulat, eurent le même sort, quoique ce dernier fût beau-père d'Asinius Pollio, partisan zélé du triumvirat. Les droits les plus sacrés de la nature furent violés ; trois cents sénateurs et plus de deux mille chevaliers furent enveloppés dans cette horrible proscription (1). Par cette vengeance utile le triumvirat s'enrichit, et diminua le nombre et la puissance des républicains. Rome n'étoit plus, ou du moins la liberté en fut bannie, et la république ne subsistoit plus que dans le camp des conjurés. César et Antoine, suivant leur projet, passèrent dans la Macédoine pour les aller attaquer. Les forces étoient à peu près égales dans chaque parti, et si les légions de César et d'Antoine étoient plus complètes, Brutus et Cassius, de leur côté, étoient plus forts en cavalerie. On comptoit

(1) App. l. 4. c. 1. D. H. l. 47.

dans leur armée vingt mille chevaux , et à peine y en avoit-il treize mille dans celle des triumvirs.

Ces deux armées étoient campées proche de la ville de Philippe , située sur les confins de la Macédoine et de la Thrace. Il y eut d'abord différentes escarmouches et de petits combats dans lesquels les troupes des conjurés eurent toujours l'avantage. Enfin le jour parut qui devoit décider de la fortune et de la destinée de la république. Ces grands corps s'ébranlèrent et marchèrent l'un contre l'autre avec une égale fureur. (*An de Rome 711.*)

Je n'entrerai pas dans le détail d'une action qui a été décrite par divers historiens , et qui n'est point de mon sujet. Cette bataille décida du sort de la république. La liberté fut ensevelie dans les plaines de Philippe avec Brutus et Cassius , les chefs des conjurés et les derniers Romains. Brutus défit à la vérité les troupes de César ; mais Antoine triompha du corps que commandoit Cassius. Ce général , croyant son collègue aussi malheureux que lui , obligea un de ses affranchis de le tuer , et Brutus ayant voulu tenter une seconde fois le sort des armes , perdit la ba-

taille et se tua lui-même pour ne pas tomber vif entre les mains de ses ennemis (1). Les triumvirs par cette victoire établirent leur empire sur les ruines de la république. De si grands succès furent moins dus à la valeur de César, qu'à son habileté et à l'adresse avec laquelle il sut se servir de l'épée d'Antoine, pendant qu'il ne contribuoit à la cause commune que de projets, dont encore il cacha toujours à ses deux collègues les motifs plus secrets. Il n'eut point de honte la veille du combat, sous prétexte de je ne sais quelle infirmité, d'abandonner le corps qu'il commandoit ; et déserteur de sa propre armée, il alla se cacher dans le bagage pendant qu'on en étoit aux mains. Peut-être qu'il se flattoit que les périls ordinaires dans les batailles, et le courage d'Antoine, le déferoient d'un collègue ambitieux, et que sans s'exposer, il recueilleroit seul le fruit de la victoire. Mais n'est-ce point faire trop d'honneur à son esprit, aux dépens des purs mouvemens de la nature ? Ce qui pourroit faire croire qu'il n'agit en cette occasion que par une vive impression que lui causoit la peur, c'est qu'on sait toutes

(1) Plut. in Ant.

les railleries qu'il eut depuis à essuyer de la part d'Antoine, qui lui reprocha que dans un combat naval contre le jeune Pompée il n'avoit jamais eu le courage de voir les flottes en bataille, mais que couché dans son vaisseau et les yeux tournés vers le ciel comme un homme éperdu, il ne s'étoit montré à ses soldats qu'après qu'on lui eut annoncé que les ennemis avoient pris la fuite.

Quel contraste de qualités si opposées dans la même personne, et dans un homme sur-tout qui aspirait à se rendre maître du monde entier ! On voit un génie élevé, hardi, audacieux, capable de former les plus grands projets, incapable pourtant de soutenir de sang-froid la vue du moindre péril, et qui ne montre du courage que dans les conseils et par-tout où il ne falloit point payer de sa personne.

Il sentit de bonne heure que cette qualité, la première dans un général, lui manquoit ; et ce sentiment intérieur qu'il ne se pouvoit cacher à lui-même, ne diminua rien de ses projets ambitieux. Il se contenta d'appeler à son secours une valeur étrangère. Il emprunta, pour ainsi dire, le courage

d'Agrippa ; il le mit à la tête de ses troupes : mais toujours attentif à l'objet principal de son entreprise il ne fit choix pour un emploi si important et si délicat que d'un soldat de fortune , et par conséquent incapable de lui donner de l'ombrage et de se faire chef de parti. Il ne restoit des débris de la république que le jeune Pompée qui s'étoit emparé de l'île de Sicile d'où il infestoit les côtes d'Italie. Il étoit question de lui enlever une retraite qui en servoit encore à plusieurs proscrits qui pouvoient relever le parti de la liberté ; mais Auguste se trouvoit sans vaisseaux. Mécène , son ministre , son favori , et le plus habile négociateur de son temps , eut l'adresse d'en tirer d'Antoine , quoique ce triumvir eût tant d'intérêt de maintenir le jeune Pompée dans une île qui lui servoit comme de barrière contre l'ambition toujours si redoutable d'Auguste. Agrippa , d'un autre côté , fait construire une flotte : l'armée va chercher l'ennemi , bat les lieutenans de Pompée , le défait lui-même en plusieurs occasions , et le chasse enfin de cette île. Mais aussi modeste , ou , pour mieux dire , aussi habile courtisan que grand capitaine ,

il refuse les honneurs du triomphe que l'usage parmi les Romains decernoit aux généraux victorieux ; persuadé , disoit-il , au rapport de Dion , qu'un bon général ne devoit rien oublier pour faire réussir les desseins de son prince ; mais que quand le succès en étoit favorable , il devoit lui en déférer toute la gloire comme à son chef et au principal auteur de l'entreprise. Auguste , alors victorieux de tous les républicains , crut qu'il étoit temps de rompre avec ses collègues. Il vouloit régner seul , et il résolut de se défaire des deux triumvirs et de ces deux cohéritiers que la fortune l'avoit obligé d'associer dans cette espèce de succession à la puissance de son oncle.

Il les attaqua l'un après l'autre , la perte de Lépide ne lui coûta que quelques intrigues. Ce triumvir peu estimé de ses soldats , s'en vit abandonné au milieu de son camp. Auguste s'en rendit maître par son adresse et par des négociations secrètes , en quoi personne ne lui étoit comparable : sous différens prétextes il dépouilla son collègue de l'autorité souveraine. On vit depuis ce triumvir réduit à mener une vie privée et si

malheureuse , qu'il devint un objet de pitié pour ses plus grands ennemis. Antoine adoré de ses soldats , maître de la meilleure partie de l'Asie et de l'Egypte entière , et qui avoit de puissans rois dans son parti et dans son alliance , donna plus de peine à Auguste ; mais sa perte vint de ce qui devoit faire sa principale ressource. Ce grand capitaine , enivré d'une passion violente pour Cléopâtre , reine d'Egypte , et maître de ses états , crut qu'il y trouveroit autant de forces qu'il rencontroit de charmes dans le commerce qu'il entretenoit avec cette princesse. Cet excès de confiance lui fit négliger le soin de Rome et de l'Italie , le centre de l'empire. Auguste s'en prévalut et y établit son autorité. La jalousie du gouvernement , si naturelle entre des puissances égales en dignité , les brouilla souvent ; tantôt Octavie femme d'Antoine et sœur de César . et quelquefois des amis communs les reconcilièrent ; mais à la fin ils prirent les armes l'un contre l'autre ; on en vint aux mains , et la bataille navale qui se donna près d'*Actium* décida de l'empire du monde entre ces deux célèbres rivaux. César victorieux poursuivit

Antoine jusques dans l'Egypte, (*An de Rome 694.*) et le réduisit à se tuer lui-même. Par sa mort et l'abdication forcée de Lépидus qui avoit précédé de six ans la bataille d'Actium, ce prince se vit enfin au comble de ses desirs, seul maître, et seul souverain.

On ne douta pas qu'il n'établît une nouvelle monarchie sur les ruines de l'ancienne république; mais un si grand changement lui donnoit de vives inquiétudes. L'amour des Romains pour la liberté, et le souvenir des ides de mars se présentoient incessamment à son esprit. Jules-César son oncle, assassiné au milieu du sénat par ceux même qu'il croyoit les plus attachés à sa personne, lui faisoit appréhender qu'il ne se trouvât un autre Brutus et quelque républicain déterminé qui pour rendre la liberté à sa patrie, lui portât la mort jusque sur le trône. La peur, qui lui étoit si naturelle, balançoit dans son cœur les charmes d'une ambition satisfaite; et dans ces agitations qui ne lui laissoient point de repos, il délibéroit s'il se déclareroit le roi de ceux même dont, dès le commencement du triumvirat, il s'étoit rendu le tyran. Enfin il tint un conseil secret avec Agrippa

et Mécène , ses deux ministres et les principaux instrumens de sa puissance , et il examina avec eux s'il rétablirait la république sur ses anciens fondemens , ou s'il retiendrait l'autorité souveraine.

Dion de Nicée dans le 52. livre de son histoire nous a conservé les avis différens de ces deux grands hommes. Agrippa uniquement sensible à cette espèce de gloire qui ne s'acquiert que par de grandes actions , se déclara hautement pour une généreuse abdication; il fit même envisager à Auguste tous les périls d'une domination insupportable à des hommes libres et élevés dans le sein d'une république. Les exemples différens de Sylla et de César ne furent pas oubliés; et il exhorta ce prince à faire voir à l'univers en rendant la liberté à sa patrie , qu'il n'avoit pris les armes que pour venger la mort de son père.

Mais Mécène , sans s'arrêter à faire voir à Auguste la couronne par ses endroits les plus brillans , le prit par son foible , et lui représenta qu'il en avoit trop fait pour reculer : qu'après tant de sang répandu il n'y avoit de sûreté pour lui que sur le trône , et

qu'il ne se seroit pas plutôt dépouillé du pouvoir souverain, qu'il se verroit attaqué et poursuivi par les enfans et les amis de tant d'illustres proscrits, que le malheur des temps l'avoit obligé d'immoler à sa sureté.

Auguste sans embrasser entièrement, et aussi sans rejeter tout-à-fait l'un ou l'autre conseil, prit un troisième parti qu'il crut le plus sûr. Il résolut, suivant l'avis de Mécène, de retenir toujours la souveraine puissance, mais sans prendre le titre de roi si odieux dans une république. Il rejeta par la même raison celui de dictateur perpétuel qui avoit coûté la vie à son grand oncle, et il se contenta de la qualité ordinaire d'*empereur*, que les soldats pendant le temps de la république donnoient aux généraux victorieux, et qu'il ne prit que pour accoutumer les Romains, sous un nom connu, à une autorité nouvelle et jusqu'alors inconnue: il conserva en même temps toute les charges et les dignités de l'état. On vit toujours à Rome sous son règne des consuls, des prêteurs, des édiles et les autres magistrats de la république: image de l'ancien gouvernement. Ces magistrats en faisoient même toutes

les fonctions, quoique dans le fond ces différentes dignités dépendissent d'une puissance supérieure qui les faisoit agir suivant ses vues et ses intérêts. Auguste pour accoutumer insensiblement les Romains à sa domination, déclara publiquement qu'il ne prétendoit retenir la souveraine puissance que pendant dix ans, et qu'il s'en dépouillerait avec plaisir sitôt qu'il auroit rétabli le calme dans la république. Sous différens prétextes on le vit renouveler tous les dix ans la même protestation comme un délai et une sauve-garde que la peur lui faisoit prendre pour sa conservation. Pour donner néanmoins comme un gage de ces promesses, et un avant-goût de la liberté, il partagea avec le sénat le gouvernement des provinces : mais dans ce partage il ne lui abandonna que celles qui étoient dans le centre de l'empire, et qu'on pouvoit gouverner sans troupes et sans garnisons. Et pour avoir un prétexte de retenir toujours sous ses ordres les légions et les armées, il se chargea du soin des provinces frontières qui étoient exposées aux incursions des barbares. Le peuple par son attention vit renaître l'abondance. César l'amusoit

même de temps en temps par des jeux et des spectacles qui adoucissoient insensiblement ce qu'il y avoit de trop fier dans l'humeur des Romains. Ce prince , par une conduite si habile , accoutuma insensiblement des hommes libres à la servitude , et rendit une monarchie nouvelle , supportable à d'anciens républicains.

Fin du quatorzième et dernier Livre.

MÉMOIRE

*Envoyé d'Angleterre par Mylord
STANOPE, Secrétaire d'État.*

MONSIEUR l'abbé de VERTOT est prié de communiquer à des personnes, que son histoire des révolutions de Rome a rendues curieuses sur tout ce qui a rapport à l'ancien gouvernement de cette république, ses pensées sur une chose qui ne paroît point être assez développée par les modernes qui ont traité de la constitution de Rome.

Il s'agit de savoir quelle étoit la voie commune et régulière dans les quatre ou cinq premiers siècles de la république, qui donnoit entrée au sénat.

Il paroît bien que dès l'antiquité la plus reculée de cet état, la dignité de consul, et peut-être même que dans la suite celle de prêteur ou autres donnoient à ceux qui en avoient été revêtus

le droit d'assister au sénat pendant leur vie.

On sait que pendant les premiers siècles il n'y avoit que des patriciens dans le sénat ; mais on voudroit savoir précisément par quelle règle ou par quelle autorité de certains patriciens étoient sénateurs, pendant qu'un grand nombre d'autres patriciens ne participoient point à cet honneur. Y avoit-il quelque droit de succession ou de primogéniture ? Ou bien les censeurs , et avant l'établissement de cette magistrature , les consuls avoient-ils le droit d'aggréger au sénat tels patriciens que bon leur sembloit , pour remplir les places qui devenoient vacantes au sénat ?

On sait qu'après la seconde guerre punique , un dictateur fut créé pour remplir le sénat qui se trouvoit épuisé ; mais ce fait au lieu de résoudre les doutes que l'on a sur cette matière , ne fait que les augmenter , puisque de là on pourroit inférer qu'il n'y avoit point à

rome de voie régulière et commune , pour remplacer les pertes des sujets que faisoit le corps du sénat , puisque l'on a eu recours à cette puissance extraordinaire du dictateur.

Si quelqu'un est capable aujourd'hui non seulement de résoudre ces doutes, mais encore de donner au public des idées justes sur tout ce qui regarde la constitution des droits et prérogatives du sénat et de l'ordre des patriciens , ce doit être l'auteur savant et poli des révolutions de Rome.

1 Décembre 1719.

R É P O N S E

*Au Mémoire envoyé d'Angleterre
à Paris.*

O N m'engage à dire mon sentiment sur différentes questions qui concernent la constitution du sénat de Rome , et on s'adresse à un Français pour ré-

soudre ces difficultés , quoiqu'elles se soient élevées parmi une nation , où l'on trouve encore quelques traces de l'ancien gouvernement des premiers Romains , et par conséquent qui en doit être mieux instruite. Mais d'ailleurs qui connoît mieux la discipline civile et militaire de ces fameux républicains , que le savant et l'habile ministre et tout ensemble le grand capitaine qui m'a fait l'honneur de me proposer ces questions , lui qui en auroit décidé souverainement du temps même de Varron , et de Cicéron ?

Dans le mémoire qui m'a été adressé , il s'agit premièrement de savoir quelle étoit , dit-on , la voie commune et régulière dans les quatre ou cinq premiers siècles de la république , qui donnoit entrée au sénat ;

Secondement , pourquoi le sénat n'étant composé alors que de patriciens , il se trouve des patriciens sénateurs et d'autres patriciens simples particuliers , et qui ne participoient point à cette dignité. On demande si cette distinction venoit par succession et de primogéniture , ou si le choix entre les candidats dépendoit absolument des consuls , et depuis des censeurs.

Enfin on veut savoir par quelle raison , après la seconde guerre punique , on créa exprès un dictateur pour remplir les places vacantes dans le sénat , d'où on pourroit inférer , dit-on , qu'il n'y avoit point à Rome de voie régulière et commune pour remplacer les pertes que faisoit le corps du sénat , puisqu'on a eue recours à cette puissance extraordinaire d'un dictateur.

Quoique l'auteur du mémoire pose ces difficultés dans les quatre ou cinq premiers siècles de la république , nous ne croyons pas qu'elles s'étendent si loin ; mais aussi il nous a paru qu'on ne peut guère les éclaircir sans remonter jusqu'à la fondation de Rome et à l'établissement du sénat.

Rome , comme la plupart des autres états , a changé plus d'une fois la forme de son gouvernement. Des rois , comme on sait , y régnèrent d'abord. Les consuls succédèrent à ces princes , quoiqu'avec une autorité limitée ; on vit ensuite , en l'an 311 de Rome , créer la censure comme un démembrement du consulat ; et c'est à ces trois époques que nous allons rapporter tout ce qui concerne la création des premiers sénateurs , et la nomination de ceux qui les remplacèrent successivement.

Si on en croit la plupart des historiens, ce furent d'abord les rois, et ensuite les consuls et les censeurs qui disposèrent des places vacantes dans le sénat. Selon d'autres auteurs, il falloit que les suffrages du peuple intervenissent dans cette promotion; et ce qui augmente la difficulté, c'est que cette diversité de sentimens ne se trouve pas seulement dans différens historiens, mais que souvent le même écrivain semble se contredire en différens endroits de son ouvrage. Tout cela forme une espèce de pyrrhonisme dont il n'est pas aisé de se débarrasser, à moins que de s'attacher avec exactitude à l'ordre des temps. Ce n'est qu'en parcourant les différentes époques du gouvernement, qu'on pourra se former une idée juste des différentes manières dont, en différens temps, un citoyen Romain, soit patricien, soit chevalier ou plébéien parvenoit à la dignité de sénateur.

Romulus, dit Tite-Live, ayant reconnu que son état ne manquoit pas de forces, résolut d'établir un conseil qui en sût diriger les opérations, et qui fût comme la base de l'état, et le pole sur lequel tout le gouvernement devoit rouler. Dans cette vue il créa

cent sénateurs , *Quùm jam virium haud poeniteret , consilium denide viribus porat , centum creat senatores* (1). C'est donc , selon cet historien , le premier roi de Rome qui créa le sénat. Plutarque , dans la vie de ce prince , lui attribue pareillement l'établissement de cette compagnie. Denis d'Halycarnasse ne s'éloigne pas d'abord du sentiment de ces deux historiens. Romulus , dit-il dans son second livre , résolut de former le conseil de cent sénateurs , qui partageassent avec lui les soins du gouvernement : mais il ajoute ensuite , que ce prince se contenta de nommer le premier sénateur , qui , en son absence , devoit présider dans le sénat et commander dans la ville ; qu'il ordonna aux trois tribus , dont l'état étoit alors composé , d'élire chacune trois sénateurs et qu'en vertu d'un second ordre du même prince , les trente curies qui formoient ces trois tribus , en nommèrent chacune trois autres , ce qui , avec le sénateur nommé par le roi , composa le nombre de cent sénateurs. C'est le roi qui forme seul le projet de créer un sénat ; c'est lui qui de son autorité nomme le président ou le prince

(1) Tit. L. I. D. I.

de cette compagnie ; et quoique les tribus et les curies élisent les 99 autres sénateurs , ce n'est cependant que sur les ordres et par le commandement exprès de Romulus.

On retrouve la même opinion en un autre endroit du même livre ; et si , selon cet historien , Romulus et Tatius le Sabin augmentèrent le sénat de cent nouveaux patriciens , le choix de ces sénateurs ne se fit que par les curies et à la pluralité des voix. Il est vrai que cet écrivain ajoute qu'après l'élection ce fut les deux princes , le Romain et le Sabin , qui admirent dans le sénat ces nouveaux magistrats ; ce qui fait voir , malgré le préjugé de Denis d'Halycarnasse , que quelque élection qu'il y eut , c'étoit toujours l'autorité des souverains qui la pouvoit rendre valide , à peu près comme on en use en Angleterre , où les bills proposés par la chambre basse , approuvés par la haute , cependant n'acquièrent force de loi que par le consentement du prince. Mais aussi il faut observer que quand quelque historien de cette nation attribue à quelqu'un de ses rois l'établissement d'une loi , on doit toujours supposer que le consentement du

parlement a précédé la promulgation de la loi.

Mais pour rentrer dans notre sujet, on peut observer que Tite-Live, en parlant du règne des rois de Rome, paroît tout royaliste, si on peut s'exprimer ainsi. Denis d'Halycarnasse, au contraire républicain jusque sous la royauté, ne fait des rois de Rome, en plusieurs endroits de son ouvrage, que de simples chefs du sénat. Si on consulte l'historien latin sur la manière dont les principaux de la ville d'Albe, après sa destruction, furent admis dans le sénat ; c'est le roi Tullus Hostilius, selon cet écrivain, qui leur en ouvrit les portes : *Principes Albanorum*, dit-il, *in patres, ut ea quoque pars reipublicæ cresceret, legit* ; et il destina un temple pour servir de palais et de lieu d'assemblée à cette compagnie qu'il venoit d'augmenter, *templumque ordini ab se aucto curiam fecit*.

Si au contraire on jette les yeux sur l'historien Grec, on voit que le roi assemble le sénat, qu'il en a recueilli les voix, et qu'il y a été résolu de raser la ville d'Albe, de transporter les habitans à Rome, et d'en admettre sept des principales familles dans le sénat,

tout cela a été arrêté par une délibération publique, et où il paroît que le prince n'a eu que sa voix comme un autre. *Il a semblé bon aux Romains*, dit ce prince en parlant aux Albains, et en leur annonçant ce qui avoit été arrêté touchant la destruction de leur ville.

Tite-Live ne se dément point dans la suite de son histoire pendant la domination des rois. Ce sont toujours ces princes qui disposent seuls absolument de tout ce qui concerne le sénat. Si Tarquin l'ancien y fait entrer contre l'usage cent plébéiens, l'historien latin nous dit formellement que cette nouveauté fut l'ouvrage du prince, et que ces cent plébéiens ne furent admis dans le sénat que par sa grace : *Centum in patres legit, qui deinde minorum gentium sunt appellati* ; et il ajoute, *factio haud dubia regis, cujus beneficio in curiam venerant*.

Le même historien, après avoir rapporté les mauvais desseins de Tarquin le superbe, petit-fils du prince dont nous venons de parler, et tous les ressorts qu'il fit jouer pour usurper la couronne qui étoit alors sur la tête de Servilius Tullus, dit expressément qu'il

tâcha de gagner ces nouveaux sénateurs que Tarquin l'ancien , son aïeul , avoit admis dans le sénat ; et que pour les mettre dans ses intérêts il les faisoit souvenir qu'ils ne tenoient leurs dignités que de sa maison , et que c'étoit dans cette occasion qu'ils devoient lui en marquer leur reconnoissance : *Admonere paterni beneficii , et pro eo gratiam repetere* : reconnoissance qu'il auroit eu tort d'exiger , si leur admission dans le sénat avoit dépendu des suffrages de la multitude , et que l'ancien Tarquin n'eût eu dans cette élection que sa voix comme les autres sénateurs.

Ce prince , ou , pour mieux dire , ce tyran , après s'être emparé du trône de la manière que tout le monde sait , fit mourir ou exila ceux des sénateurs qui lui étoient suspects , ou par leur crédit ou par leurs richesses , et il ne voulut point remplir leurs places , dit Tite-Live , pour laisser tomber ce corps dans le mépris par son petit nombre : *Numero imminuto* , dit-il , *statuit nullos in patres legere , quo contemptior paucitate ipsâ ordo esset* ; c'étoit donc de ce prince que dépendoit la nomination des sénateurs. Denis d'Halycarnasse , à la vérité , paroît opposé en cet endroit

à Tite-Live ; car après avoir rapporté le même fait et la mort ou l'exil d'un grand nombre de sénateurs , il dit expressément que Tarquin fit remplir leurs places par ses créatures , et qu'il en forma comme un nouveau sénat. Mais malgré l'opposition qui paroît dans les faits , il n'en résulte rien contre le droit et l'autorité des rois ; et soit que Tarquin n'ait pas voulu substituer d'autres sénateurs en la place des morts et des exilés , comme le rapporte Tite-Live , soit que ce prince leur ait donné ses partisans pour successeurs , comme le dit Denis d'Halycarnasse , dans l'un et l'autre historien il n'est fait mention que de l'autorité du prince ; et c'est de quoi il est uniquement question par rapport à la nomination des sénateurs.

Enfin , Tite-Live confirme son sentiment dans le discours qu'il fait tenir à un certain Canuléius, tribun du peuple, qui vouloit faire révoquer une des lois des douze tables , qui interdisoit toute alliance entre les patriciens et les plébéiens. Ce tribun reproche aux premiers qu'ils sont la plupart issus d'Albains ou de Sabins : « Votre noblesse , dit-il , ne vient pas de votre origine , mais

parce que vos ancêtres ont été admis dans le sénat , soit par le choix des rois , ou par la volonté et le commandement du peuple , depuis que les rois ont été chassés : *Aut ab regibus lecti , aut post reges exactos , jussu populi.*

Ce tribun , ou l'historien qui le fait parler , distingue deux temps et deux manières différentes. Il prétend que , pendant la domination des rois , c'étoient ces princes qui-disposoient des places du sénat : *Aut ab regibus lecti ;* et en meme temps il soutient qu'après l'expulsion des rois ce droit fut dévolu au peuple : mais cette dernière proposition n'est pas sans de grandes difficultés , comme nous l'allons voir.

Nous voici arrivés à l'établissement de la république que l'auteur du mémoire marque pour l'époque et le commencement de ses difficultés. Il est question , dit-il , de savoir quelle fut alors la voie commune et régulière qui donnoit entrée au sénat. Si on en croit Tite-Live dans l'endroit que nous venons de citer , c'étoient les suffrages du peuple qui en décidoient : *Jussu populi.* Cicéron , si savant dans les lois et les usages de sa nation , se déclare pour le même sentiment : C'étoit , dit-il ,

il , tout le peuple qui faisoit le choix de ceux qui devoient entrer dans ce souverain conseil : *Deligerentur in id consilium ab universo populo* (1). Voilà à la vérité ce droit d'élection attribué seulement au peuple par le témoignage des deux plus célèbres écrivains de la république ; mais malheureusement les faits et les exemples y sont formellement opposés ; et ce qui est de plus singulier , c'est que Tite-Live lui-même nous fournit la meilleure partie de ces preuves , sans même réclamer contre les faits qu'il rapporte , et sans faire aucune mention des droits du peuple.

On voit dans cet historien qu'après l'expulsion des rois et l'abdication que fit Collatin du consulat , Brutus , alors seul consul , ayant trouvé le sénat considérablement diminué par les cruautés de Tarquin , il le remplit de nouveaux sujets , et porta le nombre des pères jusqu'à trois cents , qu'il tira , dit-il , de l'ordre des chevaliers : ce n'est donc point le peuple qui , dans le premier siècle de la république , nommoit les sénateurs. Voilà le premier consul qu'aient jamais eu les Romains , et qui étoit alors sans collègue , qui exerce ce

(1) Orat. pro Sextio.

droit sans opposition et sans contredit : *Cædibus*, dit Tite-Live, *diminutum patrum numerum ad trecentorum summam explevit* ; reste à concilier Tite-Live et ce passage du premier livre avec le discours du tribun Canuléius , qu'on trouve dans le quatrième de la première décade.

Denis d'Halycarnasse qui rapporte presque toujours les mêmes faits , quoique avec des circonstances différentes, prétend que dans cette promotion Valérius étoit déjà collègue de Brutus ; et il ajoute que ces deux consuls tirèrent les nouveaux sénateurs du corps du peuple : *Præcipuos ex plebe allegerunt*. Plutarque rapporte le même fait d'une troisième manière. Il soutient que Valérius étoit alors seul consul , et que craignant que le collègue qu'on lui donneroit ne le troublât dans le plan et la disposition qu'il avoit faits , il se hâta de nommer les sénateurs qui devoient remplir les places vacantes dans le sénat ; mais quoique ces trois historiens soient opposés dans les faits , on n'y trouve encore rien qui favorise les droits du peuple. C'est toujours un consul qui fait la nomination ; et pour le fond de la question il est assez in-

différent que ce consul se soit appelé Brutus ou Valérius.

Il est très-vraisemblable que les consuls qui avoient succédé aux rois dans le souverain commandement : *Regio imperio duo sunt* , qui en avoient toutes les marques , les licteurs , la robe brochée de pourpre ; la chaise curule et le sceptre ou le bâton d'ivoire ; que ces grands magistrats , dis-je , les chefs du sénat et les généraux nés des armées , et qui n'étoient enfin distingués des rois que parce que leur autorité étoit partagée et seulement annuelle , succédèrent au droit qu'avoient eu ces princes de remplir les places vacantes dans le sénat.

Mais ces consuls étant depuis trop occupés par les guerres étrangères qui les tenoient souvent hors de Rome , le droit de nommer les sénateurs passa des consuls aux censeurs : nouvelle magistrature établie l'an de Rome 311 , et soixante-six ans seulement après l'établissement de la république.

On prétend que ces nouveaux magistrats ne furent établis d'abord que pour faire le dénombrement du peuple Romain , ce qu'on appeloit le cens , institué par le roi Servilius Tullius.

Mais comme l'autorité de sa nature ne cherche qu'à s'étendre, les censeurs se mirent insensiblement en possession de réformer les trois ordres de la république, et ils s'attribuèrent ensuite le droit de nommer les sénateurs, et même de chasser du sénat ceux qu'ils en trouvoient indignes; d'ôter le cheval et l'anneau d'or aux chevaliers qui ne s'étoient pas bien acquittés de leur emploi, et de reléguer dans des tribus subalternes ceux du peuple dont les mœurs étoient déréglées. L'histoire est remplie de mille exemples différens de cette autorité des censeurs qui, par le secours d'une crainte salutaire, retenoient les différens ordres de l'état dans les bornes de leur devoir. Nous n'entrerons point plus avant dans les différentes fonctions de cette grande magistrature, qui étoit regardée parmi les Romains comme le comble des honneurs où pouvoit parvenir un citoyen. Je me renferme uniquement dans la question proposée; et il m'a paru, par tout ce que rapportent les historiens de cette nation, que les censeurs avoient succédé aux consuls dans la nomination des sénateurs, comme les consuls avoient succédé aux rois dans le même droit: mais de

savoir si ces princes et ces différens magistrats faisoient cette nomination sans le concours du peuple , ou si c'étoit le peuple même qui éliroit les sénateurs , comme il faisoit tous ses autres magistrats , c'est dont on pourra mieux juger par ce que nous allons dire dans la suite pour tâcher de concilier deux opinions qui paroissent si opposées.

Paul Manuce prétend que les rois , les consuls et les censeurs avoient à la vérité le droit de proposer à l'assemblée du peuple ceux qu'ils trouvoient dignes de remplir les places vacantes dans le sénat , mais que le choix entre ces candidats appartenoit au peuple , dont cependant les suffrages devoient être renfermés parmi ceux que ces magistrats leur avoient proposés : conjecture d'autant plus foible qu'elle n'est soutenue d'aucune preuve , si on ne prend pour preuve l'usage où étoit la république de n'admettre aucun magistrat que par la voie de l'élection. Ce n'est pas qu'on peut dire que le peuple étoit censé en quelque manière ouvrir les portes du sénat à ceux qui , par ses suffrages , étoient élevés aux magistratures curules , parce que ces grandes dignités non seulement donnoient

entrée au sénat pendant leur année d'exercice, mais ils conservoient encore ce droit quand même ils n'étoient plus en charge ; et les censeurs , quand ils remplissoient les places vacantes dans le sénat , ne pouvoient se dispenser alors de les inscrire les premiers et chacun à leur rang dans le rôle et la matricule des sénateurs. Et c'est peut-être de cette espèce particulière du droit du peuple qu'on doit entendre ce que Canuléius et Cicéron ont rapporté , en termes trop généraux , du pouvoir du peuple dans la nomination des sénateurs.

C'est ainsi qu'en usa le dictateur M. Fabius Buteo pendant la seconde guerre punique , et dans une conjoncture extraordinaire où il fut obligé de faire la fonction de censeur. Après avoir appelé les anciens sénateurs chacun par leur nom , il nomma pour remplacer les morts , premièrement ceux , comme dit Tite-Live , qui , depuis la censure de L. Emilius et de C. Flaminius , avoient exercé quelque charge curule , et qui n'avoient point encore été insérés dans le rôle des sénateurs , quoique par leurs charges ils eussent entrée dans le sénat : *Recitato vetere se-*

natu, indè primùm, indè mortuorum locum legit, qui post L. Æmilium et C. Flaminiu censores curulem magistratum cepissent, necdùm in senatum lecti essent, etc...

Mais c'est de cet exemple même, dit l'auteur du mémoire, et de la censure d'un dictateur, qu'on doit inférer qu'il n'y avoit point à Rome de voie commune et régulière pour remplir les pertes que faisoit le corps du sénat, puisqu'on a eu recours à cette puissance extraordinaire du sénat.

On peut répondre que c'est au contraire, parce que cet exemple est extraordinaire et singulier, qu'on n'en peut rien conclure contre la possession où étoient les censeurs de nommer seuls les sénateurs. Pourroit-on dire avec le moindre fondement que ce n'étoit point un usage commun et régulier dans la république, de ne tirer jamais les tribuns du peuple que du corps des plébéiens ? parce qu'une seule fois et sous le consulat de L. Valérius et de M. Horatius on vit dans le tribunat Sp. Tarpéius et A. Haterius, tous deux patriciens, anciens sénateurs et même consulaires, que le sénat avoit eu l'adresse de faire élire pour traverser les mauvais desseins des autres tribuns :

Duos etiam patricos , dit Tite-Live , consularesque Sp. Tarpeium et Aulum Haterium cooptavére (1).

Certainement il n'y a point d'état si attaché à la forme de son gouvernement , qui dans de certaines conjonctures ne soit obligé de souffrir divers changemens. Telle étoit alors la situation de la république Romaine : quatre grandes batailles perdues contre les Carthaginois en avoient épuisé le plus pur sang. On regrettoit particulièrement, dit Tite-Live, 80 citoyens, partie sénateurs , partie qui avoient rempli des magistratures, à la sortie desquelles et dans le premier *cens* qui se seroit fait, devoient être inscrits au nombre des sénateurs. Les soldats manquoient dans l'état, on avoit été réduit à enrôler des esclaves, et Annibal étoit aux portes de Rome. Le peu de sénateurs qui restoient, accablés du poids des affaires, demandèrent des collègues et qu'on remplaçât les sénateurs qu'on avoit perdus dans cette cruelle guerre. Apparemment que les deux derniers censeurs L. Æmilius et C. Flaminius, ou avoient péri dans ces sanglantes batailles, ou étoient hors de charge. Il ne restoit de

(1) Tite-Live, Dec. 1. 1. 3. c. 65.

ressource pour suppléer au défaut des censeurs , que dans la personne de M. Junius Pera, alors dictateur, et dont il semble que la dignité renfermât éminemment les autres emplois de la république. Mais comme ce grand magistrat étoit alors éloigné de Rome , et qu'il commandoit l'armée qui étoit opposée à Annibal , on ordonna à L. Terentius Varro, premier consul , de se rendre à Rome et de nommer un second dictateur , qui pût faire en cette occasion la fonction des censeurs, et on convint, pour conserver autant qu'on pourroit l'ancienne forme du gouvernement , que ce consul ne nommeroit que celui de tous les censeurs vétérans qui se trouveroit alors le plus ancien, en sorte que lorsque Varron nomma pour dictateur M. Fabius Buteo , ce fut moins un dictateur qu'il donna à la république que le premier et le plus ancien des censeurs. Et pour faire connoître à ce nouveau magistrat qu'il n'avoit de dictateur que le nom , on lui interdit expressément la nomination d'un général de la cavalerie : droit inséparable de la dictature , dont cet officier étoit regardé comme le lieutenant.

Tite-Live rapporte que ce dictateur,

après sa nomination , étant monté à la tribune aux harangues , déclara hautement à l'assemblée qu'il ne pouvoit approuver , ni qu'il y eût en même temps deux dictateurs , ce qu'on n'avoit jamais vu dans la république , ni qu'on l'eût fait dictateur sans lui laisser la liberté de nommer le général de la cavalerie ; qu'il n'étoit pas moins extraordinaire qu'on n'eût nommé qu'un seul citoyen pour faire la fonction de deux censeurs , ni que cette dignité , contre l'usage , fût conférée deux fois à la même personne ; que cependant malgré ces irrégularités il tâcheroit d'apporter dans l'administration de sa charge un juste tempérament , et autant que le pourroit permettre le malheur des temps (1) , la fortune présente et la nécessité des affaires.

Ce dictateur nomma ensuite 177 citoyens pour sénateurs , en commençant , comme nous le venons de dire , par ceux qui avoient rempli des dignités curules , et il fit un choix , dit Tite-Live , qui fut également approuvé de tous les ordres de la république : *Centum septuaginta septem cum ingenti approbatione omnium in senatum lectis* ; preuve

(1) Dec. 3. liv. 3. c. 7.

que ce choix étoit son pur ouvrage. Car si la nomination des sénateurs avoit dépendu des suffrages de la multitude, ç'auroit été bien en vain qu'on auroit donné des louanges au dictateur sur un choix qu'il n'auroit point fait. Et pour preuve que le blâme tomboit comme la louange sur ce choix des censeurs, on sait qu'Appius Claudius et C. Plautius, son collègue dans la censure, ayant rempli les places vacantes dans le sénat de fils d'affranchis, C. Junius Bulbulcus et Q. Emilius Barbula, consuls de l'année suivante, indignés de ce que ces censeurs avoient déshonoré par leur choix une compagnie si respectable, cassèrent cette élection des censeurs, et sans avoir égard à la dernière nomination firent appeler tout de nouveau les sénateurs selon l'ancien rôle et dans le même ordre qu'ils se trouvoient inscrits avant la censure d'Appius et de Plautius. Ni Fabius Buteo ne méritoit les louanges qu'on lui donna, ni Appius Claudius et Plautius la honte où ils se virent exposés, si la nomination des nouveaux sénateurs avoit dépendu des suffrages de la multitude.

On vient donc de voir que l'exemple

singulier de M. Fabius Buteo , nommé pour remplir les places vacantes dans le sénat , ne tire point à conséquence contre le droit où étoient les censeurs de faire cette nomination. Et si on excepte ce seul fait et tout ce qui se passa dans les temps tumultueux des Gracques et pendant les guerres civiles, on ne trouvera point que , depuis la fondation de Rome , d'autres que les rois ou les consuls et les censeurs qui leur avoient succédé dans cette partie du gouvernement, aient jamais nommé ceux des citoyens de la république qui devoient remplir les places vacantes dans le sénat.

J'ai excepté de ma proposition générale le tribunat des Gracques , dont Caius le cadet fit , dit-on , entrer un grand nombre de chevaliers dans le sénat ; d'autres attribuent cette nomination extraordinaire à Livius Drusus, autre tribun : il y en a même qui prétendent qu'il n'étoit alors question que de magistrats particuliers qui devoient rendre la justice au peuple. Je n'entrerai point dans cette question qui mériteroit une dissertation particulière.

Je me contenterai d'observer que Sylla et Marius, chefs de la première

guerre civile , remplirent le sénat de leurs créatures , que Jules César porta encore plus loin son usurpation , et qu'il y fit entrer non seulement les enfans des affranchis , mais encore des barbares et même des charlatans et des devins ; que les triumvirs ensuite , après avoir épuisé ce corps si respectable par leurs cruelles proscriptions , le remplirent à leur tour de leurs satellites ; en sorte qu'après qu'Auguste se fut défait de ses deux collègues dans le triumvirat , le sénat se trouvoit alors rempli de plus de mille sénateurs , la plupart indignes de cette grande place , et que l'argent et le crime y avoient fait recevoir. Ce prince se voyant maître absolu de l'empire , résolut de purger cette illustre compagnie de tant d'indignes sujets : *Senatorum numerum* , dit Suétone , *deformi et inconditionatâ turbâ , erant enim suprà mille et quidam indignissimi , et post necem Cæsaris per gratiam et præmium allekti , quos orcinos* , d'autres disent *abortivos* , *vulgus vocabat , ad modum pristinum et splendorem redegit*. Auguste , après avoir chassé du sénat ces hommes indignes , permit à ceux des sénateurs qui restoient d'en nommer chacun un autre ; mais comme il ne fut pas content

de cette élection où l'amitié, les liaisons du sang et peut-être l'intérêt, eurent plus de part que le mérite, il fit un second choix dans lequel il ne consulta qu'Agrippa : *duabus lectionibus, primâ ipsorum arbitrato, quo vir virum legit; secundâ, suo et Agrippæ* (1) ; preuve que ce prince avoit rappelé à lui l'autorité qu'exerçoient auparavant les censeurs, les consuls et les rois de Rome.

Ses successeurs à l'empire regardèrent l'autorité des censeurs comme faisant partie de la dignité impériale ; et Decius nommant Valérien pour censeur, et lui expliquant tous les privilèges et les droits d'un emploi si éminent, Valérien en habile courtisan lui répondit que ces droits n'appartenoient qu'à l'empereur : *Hæc sunt propter quæ augustum nomen tenetis, apud vos censura desedit* (2).

Passons à la seconde question qu'on nous a faite. On demande pourquoi le sénat n'étant composé que de patriciens *alors*, c'est-à-dire, au moins, à ce que prétend l'auteur du mémoire, dans les quatre ou cinq premiers siècles de la république ; il se trouvoit des

(1) Suet. c. 35.

(2) Trebellius Pollio.

patriciens sénateurs , et d'autres patriciens simples particuliers , et qui ne participoient point à cette dignité. On veut savoir si cette distinction venoit par succession et de primogéniture , ou si le choix des sénateurs dépendoit absolument des consuls , et depuis des censeurs.

Pour répondre à cette question , il faut se souvenir de ce que nous avons rapporté après Tite - Live de l'institution des premiers sénateurs. Romulus , selon cet historien , n'en créa que cent , soit que ce nombre , dit-il , lui parût suffisant , soit qu'il n'en eût trouvé que cent qui eussent les qualités requises pour entrer dans le sénat , *Sive : quia is numerus satis erat ; sive , quia soli centum erant qui creari patres possint.* Tite-Live ajoute, qu'on appela ces cent sénateurs *pères* comme un titre respectable , et leurs enfans et leurs descendans *patriciens* : *Patriciique progenies eorum appellati* ; origine de la première et de la plus pure noblesse parmi les Romains. Quelques auteurs prétendent que ces premiers patriciens portoient sur leurs souliers des croissans ; d'autres disent la lettre C pour marquer qu'ils descendoient

des cent premiers sénateurs : ces enfans et ces descendans des cent premiers sénateurs se multiplièrent bientôt, et produisirent différentes branches de patriciens. C'est de ce corps seul qu'on tira d'abord les sénateurs, les pretres et tous ceux qui avoient la principale intendance dans les affaires de la religion ; mais ces emplois, et sur-tout la dignité de sénateur ne venoit point à titre de succession, il falloit à la vérité être patricien pour être sénateur. Mais comme le nombre des patriciens excéda bientôt celui qui étoit fixé pour composer le sénat, tous les patriciens ne pouvoient pas être sénateurs, comme nous voyons que tous les nobles Vénitiens ne sont pas sénateurs, quoique pour pouvoir être élu sénateur, il faille être reconnu pour noble Vénitien. Ainsi il ne suffisoit pas à Rome d'être patricien pour avoir entrée dans le sénat : la naissance donnoit la première de ces qualités, mais il n'y avoit que le mérite qui procurât la seconde. Il falloit, pour être reçu dans cette auguste compagnie, avoir donné des preuves éclatantes de sa valeur à la guerre, et dans des temps de paix de sa capacité dans la conduite des

affaires. Le choix que faisoient les rois des sénateurs prouve que cette dignité ne dépendoit point d'une succession linéale et agnatique ; bientôt même , et sous les rois de Rome , on ne s'attacha plus si scrupuleusement au sang de ces premières familles patriciennes ; et s'il se trouvoit à Rome quelqu'étranger , ou quelques plébéiens distingués par leur mérite , on faisoit l'étranger d'abord citoyen , et pour donner ensuite aux uns et aux autres entrée dans le sénat , on les déclaroit patriciens. C'est ainsi qu'Ancus Martius, quatrième roi de Rome , prévenu en faveur du mérite et de la valeur d'un Toscan, appelé Lacumon , le combla d'honneurs : on l'a vu d'abord général de la cavalerie , ensuite patricien et depuis sénateur. C'étoit pour ne pas violer ouvertement l'usage où l'on étoit de n'admettre dans le sénat que les descendants des cent premiers sénateurs, qu'on donnoit à des étrangers ou à des plébéiens le nom de patriciens. Le même Lacumon , sous le nom de Tarquin l'ancien , étant depuis parvenu à la couronne par la faveur du peuple , pour se conserver son affection tira tout à la fois de cet ordre cent sénateurs

dont il augmenta le corps du sénat, et à l'exemple d'Ancus Martius il se contenta pour adoucir ce qu'une pareille nouveauté pouvoit avoir d'odieux aux yeux des patriciens, d'en donner le nom à ces plébéiens comme des lettres de noblesse.

Patricios fecit, dit Tite - Live , *et in senatum numerum cooptavit*. Ce patrice pouvoit bien , si on veut , associer ces plébéiens aux privilèges des patriciens , et les faire entrer dans le sénat; mais il me semble qu'il ne pouvoit jamais faire patriciens , c'est-à-dire , déclarer descendans des cent premiers sénateurs ceux qui n'en étoient point issus et qui n'avoient qu'une origine basse et obscure ; et quelque étendue qu'on donne à l'autorité des souverains , on persuadera difficilement qu'ils pussent tout à coup arrêter un sang roturier dans les veines d'un plébéien , et y en substituer un plus noble et tout nouveau. Aussi comme ces plébéiens n'étoient patriciens que de nom et par une espèce de fiction de loi , on les appeloit *pères ajoutés* , ou *patriciens de moindre condition* : *Patres conscripti, minorum gentium*. Au lieu que les familles qui descendoient des cent premiers

sénateurs , et les véritables patriciens prenoient la qualité de *majorum gentium* c'est - à - dire , de grands et d'illustre maison. Ce qui revient à ce que nous appelons en France la haute noblesse , *Optimates* , quoiqu'il ne soit pas aisé de définir aujourd'hui , si ce titre dont tant de gens se parent consiste dans une noblesse si ancienne que l'origine en soit inconnue , ou dans des dignités actuelles qui supposent , mais qui ne prouvent pas toujours une véritable noblesse.

Ces distinctions cessèrent parmi les Romains peu après l'expulsion des rois. Denis d'Halycarnasse prétend que les plébéiens se prévalant de l'exil de Coriolan et vers l'an 260 de Rome s'introduisirent dans le sénat , et partagèrent avec les patriciens les dignités qui auparavant étoient attachées aux premiers ordres de la république ; d'autres auteurs reculent l'entrée des plébéiens dans le sénat au temps de la création des décemvirs , c'est-à-dire , vers l'an 301 de Rome , et cinquante-six ans seulement après l'établissement de la république : depuis ce temps-là , on ne tira plus son rang et sa noblesse que du droit des images , c'est-à-dire , des

charges curules, qui avoient entrée dans chaque famille , et un citoyen, quoique plébéien d'origine , ne laissoit pas de passer pour très-noble si ses ancêtres avoient été revêtus des principales charges de l'état.

Rome qui d'abord n'avoit connu que deux sortes de citoyens , se trouva alors divisée en trois ordres différens, qu'Ausone a compris dans ce vers :

Martia Roma triplex , equitatu , plebe , senatu.

Les chevaliers originairement faisoient partie du peuple , mais c'en étoit la partie la plus considérable ; comme les sénateurs étoient tirés du corps des patriciens , et par leur dignité se trouvoient les premiers de cet ordre. Mais après que toutes les dignités de la république furent devenues communes entre tous les citoyens , le bien seul en fit insensiblement toute la différence ; on déterminâ quel bien devoit avoir un citoyen pour être compris dans le rôle des chevaliers , ou étant chevalier , pour pouvoir être élu sénateur : *Senatorum gradum* , dit Sénèque , *census ascendere facit*. Les patriciens furent compris dans ce règlement comme les

autres citoyens ; et quelque mérite qu'ils eussent d'ailleurs, c'étoit les biens de la fortune qui décidoient de leur rang. Les jeunes patriciens qui se trouvoient riches étoient d'abord compris dans l'ordre des chevaliers , d'où les censeurs tiroient ensuite les plus dignes pour les élever à la dignité de sénateurs, et les pauvres patriciens qui n'avoient pas assez de bien pour être compris dans l'ordre des chevaliers , ou pour être admis dans le sénat , demeuroient confondus parmi le petit peuple , pendant qu'ils voyoient de riches plébéiens avec l'anneau d'or en qualité des chevaliers , ou revêtus du laticlave , remplir les places vacantes dans le sénat : *Senator non es* , dit Onuphrius Panuinus , *ergò eques aut de populo , neque senator, neque eques , quamvis patricius ; ergò de populo ; ordo enim prætereà nullus superest.*

T A B L E

A L P H A B É T I Q U E

*Des matières contenues dans ce troisième
Volume.*

A.

ANTOINE prend soin des funérailles de Jules César, et jure hautement de venger sa mort, l. 14, p. 308. Moyens qu'il emploie pour s'élever à la souveraine puissance, *ibid.* Entrevue de ce consul avec le jeune César, p. 331 et suiv. Il s'oppose à ses desseins et se brouille avec lui, p. 337 et suiv. Il se fait accorder par le peuple le gouvernement de la Gaule Cisalpine, que le sénat lui avoit refusé, p. 344 et suiv. Il arme pour chasser Décimus Brutus de ce gouvernement, p. 356 et suiv. Il s'empare de la plupart des villes de cette province, et assiège Décimus Brutus dans Modène; il est ensuite contraint d'en lever le siège et de s'enfuir, p. 359 et suiv. Il gagne les officiers et les soldats de Lepidus qui le reconnoissent pour général, p. 372 et suiv. Il poursuit Decimus Brutus et lui fait couper la tête, p. 378. Il se réconcilie avec César, et partage avec lui et avec Lepidus tout l'empire, p. 381 et

suiv. Cruelles proscriptions , p. 383 et suiv. Après avoir travaillé utilement pour la gloire de César il se brouille irréconciliablement avec lui , et vaincu dans la bataille d'Actium il est enfin réduit à se donner la mort , p. 391.

C.

Catilina (Lucius Sergius) fait mourir son frère pour s'emparer de son bien , et dans la suite il engage Sylla à mettre ce frère au nombre des proscrits , afin de couvrir par-là l'énormité de son crime , l. 11 , p. 126 et suiv. Caractère de ce Romain , l. 12 , p. 176. Sa conspiration , p. 180 et suiv. Noms et caractère des conjurés , p. 181 et suiv. Sa conspiration est découverte , et on lui refuse le consulat , p. 188 et suiv. Il ranime le courage des conjurés , p. 214 et suiv. Il assemble des troupes et se met à leur tête , p. 225. Ses partisans tâchent de gagner les envoyés des Allobroges , *ibid.* et suiv. Voyant qu'on avoit fait mourir les chefs de sa conspiration , il tente le hasard d'une bataille ; il la perd et y est tué , p. 231 et suiv.

César (Caius Julius). Son caractère , l. 13 , p. 244 et suiv. Il est élevé à la dignité de grand pontife , p. 249. Il emploie les richesses qu'il avoit acquises dans son gouvernement d'Espagne , à se faire des créatures dans Rome , p. 250 et suiv. Il s'unit avec Pompée et Crassus , et est élevé au consulat , p. 253 et suiv. Il fait recevoir la

loi pour le partage des terres , p. 256 et suiv. On lui décerne le gouvernement des Gaules et de l'Illyrie , p. 271. Ses conquêtes dans les Gaules , p. 272 et suiv. Il gagne l'affection de ses soldats et se fait jusque dans Rome des créatures à force d'argent , p. 275 et suiv. Il refuse de quitter le commandement des armées , et repasse en Italie à la tête de ses troupes , p. 280 et suiv. Il gagne la bataille de Pharsale , et se rend maître de l'empire , p. 297. Sa clémence et une trop grande sécurité lui font perdre l'empire et la vie , p. 298 et suiv. Son testament , l. 14 , p. 313.

César (Octavius) , adopté par Jules César , revient en Italie dans le dessein de venger la mort de son père , l. 14 , p. 323 et suiv. Il entre dans Rome et y fait confirmer son adoption , p. 327 et suiv. Son entrevue avec Antoine , p. 331 et suiv. Il gagne le peuple par ses libéralités , pages 340 et suiv. Diverses brouilleries et réconciliations avec Antoine , p. 342 et suiv. Il rompt enfin ouvertement avec lui ; il lève des troupes , et fait autoriser sa prise d'armes par le sénat , p. 355 et suiv. Il force Antoine de lever le siège de Modène , p. 362 et suiv. Il le ménage dans les suites , p. 363 et suiv. Ayant été créé consul par la crainte qu'on avoit à Rome de ses armes et par les brigues de Cicéron , il poursuit la vengeance de la mort de son père , et fait condamner
par

par défaut tous les conjurés à perdre la vie , p. 376 et suiv. Il se réconcilie avec Antoine , p. 379 et suiv. Entrevue de ces généraux , et le partage qu'ils font de l'empire avec Lepidus. Cruelles proscriptions , p. 381 et suiv. Il se sert des forces de Lepidus et d'Antoine pour faire périr les conjurés et leurs partisans , p. 385 et suiv. Il se défait ensuite de Lepidus , gagne sur Antoine la fameuse bataille d'Actium , et reste enfin seul maître de tout l'empire Romain , p. 389 et suiv.

Clodius , accusé d'entretenir un commerce criminel avec la femme de César , est renvoyé absous , l. 13 , p. 262 et suiv. Il devient tribun du peuple et se venge de Cicéron qu'il fait exiler , p. 265 et suiv.

Cicéron se déclare pour la loi Manilia , l. 12 , p. 171. Il découvre la conspiration de Catilina , et se fait nommer consul , à l'exclusion de ce Romain , p. 189 et suiv. Il découvre les desseins ambitieux de Rullus , et par son habileté et son éloquence il fait rejeter la loi de ce tribun au sujet des terres de conquêtes , p. 194 et suiv. Il s'instruit plus à fond de la conspiration de Catilina en plein sénat , p. 222 et suiv. Il fait condamner à la mort les chefs de la conspiration et dissipe entièrement cette faction , p. 232 et suiv. Son exil , l. 13 , p. 268. Son rappel , p. 270. Il assiste le jeune César de son crédit dans le sénat , l. 14 , p. 356.

Il lui fait obtenir le consulat, p. 374 et suiv.
Il est sacrifié par César même à la haine d'Antoine , p. 384.

Cinna (Cornelius) veut abolir les lois de Sylla , l. 10 , p. 52 et suiv. Il est contraint de céder au parti contraire , et de sortir de Rome , p. 56. Il est déclaré déchu du titre de citoyen et de la dignité de consul , p. 57. Il se met à la tête d'un puissant parti , p. 58 et suiv. Il reçoit Marius dans son armée , et assiège Rome , p. 60 et suiv. Il oblige le sénat à traiter avec lui , et à le reconnoître pour consul , p. 74 et suiv. Il rentre dans Rome où son armée fait d'horribles massacres , p. 76 et suiv. Il est tué dans une sédition , l. 11 , p. 100.

Crassus (Marcus Licinius) lève un grand nombre de troupes pour Sylla , et partage avec lui les périls et la gloire de la guerre , l. 11 , p. 102 et suiv. Il s'enrichit des confiscations dont Sylla dispose en sa faveur , p. 132. Il défait Spartacus , p. 158 et suiv. Il obtient le consulat et le triomphe , p. 160 et suiv. Ses libéralités et ses richesses , p. 164 et suiv. Il s'unit étroitement avec Jules César , l. 13 , p. 252 et suiv. Il est tué dans la guerre contre les Parthes , p. 277 et suiv.

D.

Drusus , tribun du peuple , est assassiné dans son tribunal pour avoir voulu faire donner le droit de bourgeoisie aux peuples du Latium ,

et renouveler les lois des Gracques , l. 10 , p. 24 et suiv.

F.

Fimbria , lieutenant de Valérius Flaccus , tue ce général , et fait prêter serment par toute l'armée , l. 11 , p. 88. Ses avantages sur Mithridate , p. 89. Se voyant abandonné de ses soldats il se passe son épée au travers du corps , p. 99.

Furius , s'étant opposé pendant son tribunat au rappel de Metellus , est mis en pièces par le peuple , l. 10 , p. 18 et 19.

G.

Glaucia se ligue avec Marius et Saturninus pour perdre Metellus , l. 10 , p. 8 et suiv. Il est assommé par le peuple à coups de bâtons et de pierres , p. 17.

L.

Lepidus (M. Emilius) entreprend de se rendre maître du gouvernement , l. 11 , p. 139 et suiv. Il est créé premier consul , et se déclare pour le parti du peuple , p. *ibid.* et suiv. Il lève dans la Gaule Cisalpine une puissante armée , avec laquelle il vient camper aux portes de Rome , où il est défait par Catulus , p. 142 et suiv. Il se retire dans l'île de Sardaigne et y meurt , p. 144.

M.

Marius (Caius). Ses victoires contre les Cim-

bres et les Teutons, l. 10, p. 4 et suiv. Jaloux de la réputation et du crédit de Metellus, il vient à bout de le faire exiler, p. 13 et suiv. Il sort de Rome après le rappel de Metellus, et va trouver Mithridate, p. 19 et suiv. A son retour il retrouve à Rome peu d'amis et encore moins de considération, p. 21 et suiv. Sa jalousie contre Sylla, p. 23 et suiv. Il veut faire ôter à ce consul le commandement des armées contre Mithridate, p. 37 et suiv. Tumulte arrivé à cette occasion, et massacre de plusieurs citoyens, p. 41 et suiv. Il est contraint de s'enfuir et de sortir de Rome, p. 44. Il est déclaré ennemi du peuple Romain, et sa tête est mise à prix, p. 49. Dangers qu'il essuie dans sa fuite, p. 61 et suiv. Il envoie offrir ses services à Cinna, et plusieurs soldats Romains, qui avoient servi sous lui, embrassent le même parti, p. 66 et suiv. Il rentre dans Rome, où il exerce de cruelles vengeance, p. 76 et suiv. Sa mort, p. 83.

Marius, fils de Caius Marius, est enveloppé dans la disgrâce de son père, l. 10, p. 49. Sa fuite des prisons de Mandrestal, p. 66 et suiv. Après la mort de son père il s'unit étroitement avec Cinna, et exerce dans Rome de nouvelles cruautés, l. 11, p. 86. Il renouvelle son alliance avec les Samnites qui se déclarent en sa faveur, p. 109. Il est fait consul, p. 110. Il perd la bataille contre Sylla et s'enferme dans Preneste, p. 111.

Après la prise de cette place , n'ayant pu s'échapper par des conduits souterrains il se donne la mort , p. 123.

Merula (Lucius) , prêtre de Jupiter , est fait consul en la place de Cinna , l. 10 , p. 57. Il se démet du consulat , p. 74. Sa mort , p. 76 et suiv.

Metellus est exilé de Rome par les brigues et les cabales de Marius , l. 10 , p. 8 et suiv. Il fixe son séjour dans l'île de Rhodes , p. 15. Son rappel , p. 17 et suiv.

Metellus (Cecilius) ; pourquoi surnommé le pieux , l. 10 , p. 18. N'ayant pu venir à bout de faire avec succès la guerre à Marius , et voyant les affaires de Rome désespérées il se bannit de sa patrie et se retire sur les côtes de la Ligurie , l. 11 , p. 75 et suiv. Il amène à Sylla un corps considérable de troupes , p. 101. Il taille en pièces l'armée de Carbon et de Norbanus , p. 114 et suiv.

Mithridate. Caractère de ce prince et ses conquêtes , l. 10 , p. 36 et suiv. Après avoir perdu presque tous ses avantages il fait la paix avec Sylla , l. 11 , p. 91 et suiv. Il reprend les armes et traite avec Sertorius , p. 151 et suiv.

P.

Perpenna se retire en Espagne avec les débris des troupes de Lepidus et de Brutus , l. 11 , p. 145. Il est abandonné de ses soldats , qui lèvent leurs enseignes , et le contraignent de

se joindre à Sertorius , p. 146. Il fait assassiner ce général dans un festin , p. 154. Pompée lui fait couper la tête , p. 155.

Pompeius (Cneius), connu sous le nom du grand Pompée, embrasse le parti de Sylla. Ses premiers exploits, l. 11, p. 103 et suiv. Il défait huit légions du parti de Marius, p. 114. Il taille en pièces proche de Clusium vingt mille hommes du même parti, p. 116. Il est envoyé en Espagne contre Sertorius, p. 146 et suiv. Après quelques mauvais succès il met fin à cette guerre, et fait couper la tête à Perpenna, p. 155. En revenant d'Espagne il défait les restes du parti de Spartacus, p. 159. Il obtient le consulat et le triomphe, p. 161 et suiv. Il termine la guerre contre les pirates, p. 165 et suiv. Il passe en Asie pour prendre le commandement de la guerre contre Mithridate, l. 12, p. 170 et suiv. Entrevue avec Lucullus qui commandoit les troupes Romaines, et les reproches que ces deux généraux se font réciproquement, p. 173 et suiv. Il revient à Rome vainqueur de Mithridate et de Tigrane, l. 13, p. 243. Il s'unit étroitement avec César et soutient avec chaleur ses prétentions, p. 253 et suiv. Il devient ennemi irréconciliable de César et prend contre lui le commandement des armées, p. 277 et suiv. Il perd la bataille de Pharsale et périt en Egypte, p. 297.

R.

Rullus (Publius Servilius), tribun du peuple,

couvre ses desseins ambitieux du projet d'une loi favorable au peuple touchant le partage des terres de conquêtes , l. 12 , p. 192 et suiv. Cicéron , par son habileté et son éloquence , vient à bout de faire rejeter la loi , p. 200 et suiv.

S.

Saturninus s'unit avec *Marius* et *Glaucia* pour perdre *Metellus* , l. 10 , p. 8 et suiv. Il fait poignarder *Nonius* qui lui avoit été préféré dans l'élection des tribuns , et se fait nommer en sa place , p. 9. Il fait exiler *Metellus* , *ibid.* et suiv. Ses cruautés le rendent odieux. Il est assommé à coups de pierres et de bâtons , p. 17 et suiv.

Sénat. Le refus qu'il fait du droit de bourgeoisie aux peuples du *Latium* , donne lieu à la guerre sociale , l. 10 , p. 25 et suiv. Il se relâche ensuite de sa première fermeté , p. 33 et suiv. Il déclare *Marius* et ses partisans ennemis du peuple Romain , et met leurs têtes à prix , p. 49. Il déclare *Cinna* déchu du titre de citoyen et de la dignité de consul , p. 57. Il est contraint de traiter avec *Marius* et *Cinna* , et de rendre à ce dernier la dignité de consul , p. 73 et suiv. Il fait rappeler Cicéron de son exil , l. 13 , p. 270. Il défère à *Pompée* le consulat sans lui donner de collègue , p. 280. Il déclare *César* ennemi de la république , p. 289 et suiv. Il lui décerne ensuite des honneurs extraordinaires , p. 298. Après la mort de *César* il prend un milieu

entre les conjurés et les amis du dictateur , l. 14 , p. 309 et suiv. Il autorise le jeune César à faire la guerre à Antoine , p. 357 et suiv. Il déclare Antoine ennemi de la république , et ordonne à Décimus Brutus de le poursuivre , p. 363. Il révoque les arrêts qu'il avoit rendus contre Antoine et ses partisans , p. 378.

Sertorius (Quintus) arme pour le parti de Cinna , l. 10 , p. 57. Avis qu'il donne à ce général au sujet des offres de Marius , p. 66. Il se rend maître d'une partie de l'Espagne , l. 11 , p. 109. Les soldats de Perpenna forcent leur général de se joindre à lui , p. 146. Son habileté dans la guerre lui fit remporter plusieurs avantages sur Pompée , p. 147 et suiv. Sa réputation engage Mithridate à traiter avec lui , p. 153 et suiv. Il est assassiné dans un festin , p. 154.

Spartacus , gladiateur , se met à la tête d'un grand nombre d'esclaves fugitifs , et remporte plusieurs victoires contre les Romains , l. 11 , p. 155 et suiv. Il est défait par Crassus et tué dans une bataille où il vend chèrement sa vie , p. 159 et suiv.

Sylla. Son habileté dans le métier de la guerre , l. 10 , p. 36 et suiv. Il est fait consul et on lui décerne la commission de faire la guerre à Mithridate , *ibid.* Il refuse de rendre le commandement des armées à Marius , qui s'en étoit fait donner la commission , p. 41 et suiv. Il entre dans Rome avec son armée ,

et en chasse Marius et ses partisans , p. 45 et suiv. Il abolit plusieurs lois , et en fait recevoir de nouvelles , p. 48 et suiv. Il fait déclarer Marius et ses partisans ennemis du peuple Romain , p. 49. Ses plaintes au sénat au sujet des cruautés de Marius , p. 80 et suiv. Après avoir remporté plusieurs avantages sur Mithridate , il fait la paix avec ce prince , l. 11 , pag. 96 et suiv. Il marche contre Fimbria et lui débauche son armée , p. 98 et suiv. Il revient en Italie , où il est joint par plusieurs grands généraux , p. 100 et suiv. La ruse et l'argent le rendent maître de l'armée de Scipion , p. 107 et suiv. Il défait Norbanus , p. 109. Il défait Marius et l'assiège dans Preneste , p. 111 et suiv. Il remporte sur les Samnites une grande victoire , et délivre Rome assiégée par ces peuples , p. 122 et suiv. Il s'empare de Preneste et en fait égorger les habitans , p. 123. Il revient à Rome où il exerce d'horribles cruautés , p. 124 et suiv. Il se fait nommer dictateur perpétuel , et commande avec une autorité absolue , p. 131 et suiv. Il abdique le pouvoir souverain et se réduit au rang de simple citoyen , p. 136 et suiv.

T.

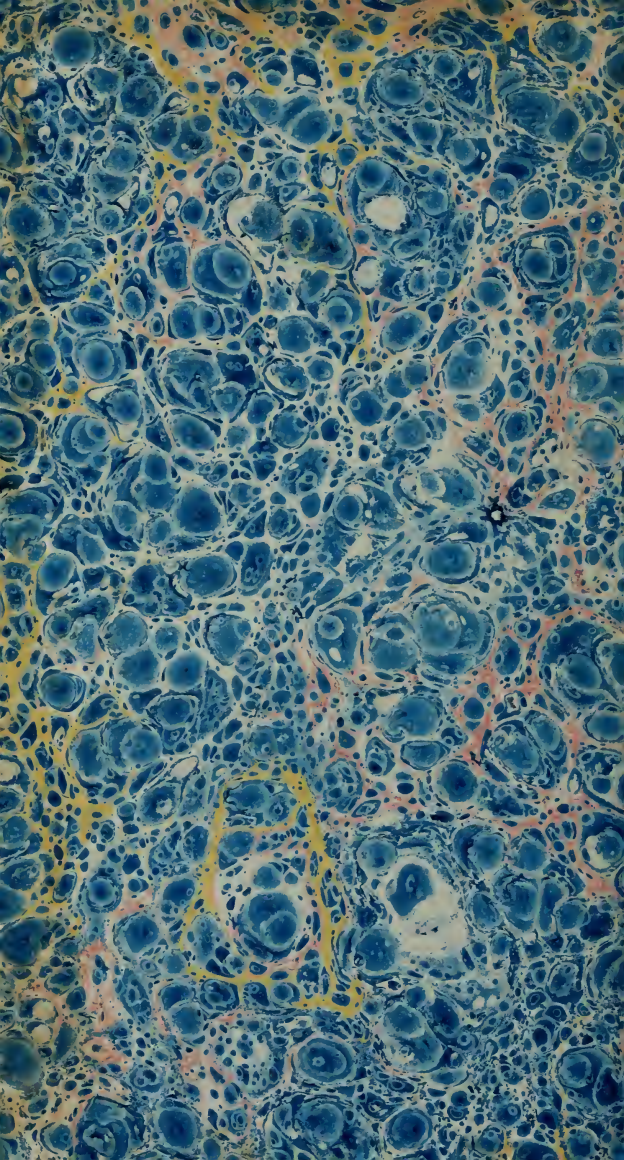
Telesinus , à la tête d'un puissant secours de Samnites , embrasse le parti du jeune Marius , l. 11. p. 117. Il marche à Rome dans le dessein d'y mettre tout à feu et à sang , et

de n'épargner personne , p. 119 et suiv. Il perd une grande bataille contre Sylla , où il est tué dans la mêlée , p. 122 et suiv.

V.

Valérius Flaccus ayant été créé consul passe en Asie à la tête d'une armée contre Mithridate , sous prétexte que la guerre que Sylla faisoit à ce prince étoit contre l'aveu du sénat, l. 11 , p. 87 et suiv. Il est tué par Fimbria , son lieutenant , p. 88.

*Fin de la table des matières du troisième et
dernier Volume.*



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 115 828 6

